

L'ENFANT DES BOIS



MARY MARLEYNE

la plume d'or

Table des matières

Première partie

1	10
2	18
3	24
4	31
5	37
6	40
7	47
8	54
9	58
10	66
11	70
12	78
13	89

Deuxième partie

14	98
15	104
16	119

Troisième partie

17	122
18	131
19	136
20	142
Épilogue	145

Mary Marleyne

L'enfant des bois



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : L'enfant des bois / Mary Marleyne.

Noms : Marleyne, Mary, 1962- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20190022809 | Canadiana (livre numérique) 20190022817 | ISBN 9782924849804 (couverture souple) | ISBN 9782924849811 (PDF) | ISBN 9782924849828 (EPUB)

Classification : LCC PS8626.A7558 E54 2019 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : M.L. Lego

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Mary Marleyne, 2019

Dépôt légal – 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Aussi, veuillez noter que cette histoire relève de la pure fiction.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, août 2019

Première partie

1

Les Hurons disposaient d'un grand territoire dont l'est, le sud et l'ouest étaient délimités par la rivière Niagara, le lac Érié et la rivière Sainte-Claire. Ce vaste territoire portait le nom de Huronie et était habité par cinq tribus distinctes.

Les Hurons, contrairement à certaines autres tribus amérindiennes, étaient semi-sédentaires et ne déménageaient que lorsque la terre était devenue infertile, c'est-à-dire qu'ils ne demeuraient jamais moins de quinze ans au même endroit, et jamais plus de trente. Généralement, ils cultivaient la courge, la citrouille, le haricot et le tabac.

Lors de son passage en 1613, Samuel de Champlain constata qu'une alliance reliait les Algonquins, les Montagnais et les Hurons contre les Iroquois. En 1630, le castor, très prisé par les trappeurs, se fit de plus en plus rare, allant même jusqu'à disparaître de la Huronie et de l'Iroquoisie. Les Amérindiens durent chercher d'autres territoires de chasse, ce qui causa de graves conflits entre les nations autochtones. Dix années de disputes qui dégénérèrent en une guerre sanglante. En une seule décennie, la production de peaux quadrupla, même si la population était réduite de moitié en raison des épidémies. La folie engendrée par les querelles de territoires de chasse poussa les Iroquois à commettre des gestes monstrueux, voire sanguinaires. À ce chapitre, la période allant de 1640 à 1650 fut l'une des plus noires dans toute l'histoire des Hurons. Les Hollandais avaient fourni des armes à feu aux Iroquois pour conquérir Taenhatentaron, situé sur la rive du détroit de Mackinac. Bien que les Hurons possédassent quelques fusils, ils n'étaient pas aussi bien équipés que leurs adversaires, le commerce d'armes étant réglementé par le gouverneur de la Nouvelle-France et contrôlé par les Jésuites. De plus, les alliances qui unissaient les Iroquois, les Britanniques, les Hollandais et d'autres tribus indiennes firent peu à peu basculer la nation huronne vers la défaite. Les Iroquois tuèrent femmes et enfants, n'hésitant pas à faire griller ces derniers sous le regard horrifié de leur mère. Les vieillards et les malades n'échappèrent pas non plus à ce bain de sang. Le 16 mars 1649, près de la baie Georgienne, les Iroquois capturèrent le père Brébeuf, un prêtre missionnaire jésuite. Ce dernier fut attaché à un poteau de torture, tandis que se déroulaient des atrocités innom-

mables. On lui lança des pierres et des bâtons, puis, pour symboliser le baptême, les Iroquois lui versèrent de l'eau bouillante sur la tête. Ce jour-là, la cruauté déployée par l'ennemi fut d'une nature bestiale. Ainsi, après l'avoir baptisé à l'eau bouillante, on entoura le cou du prêtre avec un collier de tomahawk chauffé, et on lui enfonça un fer rouge dans la gorge tout en lui lacérant le corps de coups de couteau. Les bêtes ne connaissant point de limite lorsqu'elles ont goûté le sang, voici que les Iroquois arrachèrent le cœur du missionnaire avant de le dévorer et de brûler ce qui restait du corps.

La plupart des survivants hurons se réfugièrent chez les Pétuns, dans le sud de l'Ontario, avec qui ils étaient étroitement liés, tandis que d'autres s'installèrent sur la nouvelle terre concédée par les Jésuites aux Hurons, moyennant leur assimilation au christianisme. Avec sa mère, Marie-Félix Ouentouen avait échappé de justesse au massacre, car elle avait quitté la Huronie peu après le décès de son père, Joachim Ouentouen Arontio. Sa maman et elle avaient rejoint les Ursulines, que l'on disait bonnes pour les indigents. N'ayant plus d'époux et étant le soutien d'une fillette âgée entre quatre et six ans, Cécile Arenhatsi obtint facilement un emploi de servante auprès des Ursulines. Quant à Marie-Félix, elle fut placée au pensionnat. Seule sans sa mère qui ne partageait pas le même dortoir, la fillette se sentait triste. Parfois, la nuit, dans son petit lit, elle fermait les yeux et les images des atrocités commises par les Iroquois défilaient dans sa tête. Ces visions d'horreur, elle savait qu'elle ne pourrait jamais les oublier et qu'elles la hanteraient jusqu'à la fin de ses jours.

La fillette était née au pays des Hurons en l'an de grâce 1643. Orpheline de père, elle avait passé toute son enfance au pensionnat, où elle reçut une éducation prodiguée par des religieuses en échange de corvées domestiques. Travaillant d'arrache-pied en tant que domestique, sa mère, Cécile Arenhatsi, ne disposait pas de beaucoup de temps pour lui rendre visite, ce qui rendait l'enfant encore plus mélancolique.

Alors que Marie-Félix s'habituaient peu à peu à sa nouvelle vie, une tragédie survint durant la nuit du 30 décembre 1650. Aux environs de minuit, le feu se déclara au couvent, pendant qu'à l'extérieur, régnait un froid extrême. Cécile Arenhatsi assista impuissante au désastre qui plongea les Hurons dans une misère encore plus profonde. Cette nuit-là, mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines

en Nouvelle-France, avait réussi à sauver les précieux documents du couvent en les jetant par la fenêtre. Par la même occasion, elle avait échappé à une mort certaine. Sa première idée ayant été de récupérer des vêtements chauds pour les religieuses, ce fut sous l'ordre d'une pensée divine qu'elle changea d'avis. L'endroit où se trouvaient les vêtements des sœurs avait été la proie des flammes et fut détruit en quelques secondes.

À cette époque, les Hurons qui étaient parvenus à fuir les attaques iroquoises habitaient dans des huttes, près de l'Hôtel-Dieu. Tous vivaient de la charité et surtout, de l'aide que leur apportaient les Ursulines. Leurs bienfaitrices étant maintenant sans toit, sans nourriture et sans vêtements, elles ne pouvaient continuer de se montrer aussi généreuses. Touché par leur malheur, le chef taïraronk rassembla toute la communauté huronne, qui décida de leur offrir les derniers vestiges de leur passé, soit deux colliers de perles qu'ils avaient réussi à sauvegarder lors des raids iroquois. Malgré leur pauvreté et les malheurs qu'ils avaient vécus, les Hurons demeuraient des humains remplis d'empathie pour leurs prochains.

Le couvent détruit par les flammes datait de 1639, et bien qu'il ait été le plus grand bâtiment de la colonie, il n'en demeurait pas moins qu'il était d'une extrême simplicité. Le feu s'était déclaré à la boulangerie, située à la cave. Puis, en un rien de temps, il s'était propagé à l'étage avant de détruire la chapelle, le dortoir et les parloirs où on recevait les Amérindiens de passage. Les flammes s'étaient ensuite étendues à tout le bâtiment, pour ne laisser que des ruines.

Les Ursulines s'étaient donc réfugiées chez les Jésuites en attendant la construction d'un nouveau couvent. Celui-ci fut bâti sur les basses de l'ancien. Aux dires des pensionnaires, le récent bâtiment était beaucoup mieux aménagé et plus confortable que le précédent. Mais le désastre avait eu des répercussions, ayant traumatisé la plupart de ceux qui s'étaient réveillés sous la chaleur du brasier.

Pour sa part, Marie-Félix fut la proie de cauchemars récurrents. Sa mère essayait bien de calmer ses peurs en l'assurant qu'elle ne risquait plus rien, mais la fillette continuait de rêver chaque nuit qu'elle était prisonnière des flammes.

— Ma chérie, tu n'as pas à avoir peur. Ce bâtiment est tout neuf, tenta de la persuader sa mère.

— Mais maman, comment peux-tu en être sûre ?

— Je le sais. C'est tout.

— J'ai cru que j'allais être brûlée vive comme les autres.

Pour la jeune fille, *les autres* étaient les membres de sa tribu qui furent brûlés sans aucune pitié par les Iroquois. Si Cécile la comprenait, elle ne pouvait se permettre de laisser la peur les contrôler. Sinon, elles étaient perdues. Leur survie en dépendait.

— Écoute, Marie-Félix, tu dois te reprendre. Nous ne pouvons pas partir d'ici. Notre salut est entre ces murs.

— Ici, maman, c'est immense. Comment ferais-je pour atteindre la sortie si le feu se propage à nouveau ?

Pour toute réponse, Cécilia prit sa fille dans ses bras et la berça en lui chantant une berceuse dans sa langue maternelle. Aussi, elle lui promit que si elle se comportait bien, elle lui apporterait un cadeau lorsqu'elle reviendrait la voir. Marie-Félix s'endormit à la toute fin de la chanson. Voyant cela, Cécile la déposa dans son lit et la borda. Ce faisant, les larmes coulaient sur ses joues tant elle était triste de ne pouvoir être plus souvent auprès de sa fille. En son for intérieur, elle ne pouvait que se dire que la vie était cruelle et injuste... Tellement injuste. Après quoi, elle quitta le dortoir des filles sur la pointe des pieds.

Durant les jours qui suivirent, Marie-Félix se calma un peu. Il faut dire que son amitié naissante avec Asha, une Amérindienne qui venait de se joindre à eux, y était pour quelque chose. Parfois pour se reconforter, les deux fillettes s'endormaient bien serrées l'une contre l'autre. Plus tard, quand Cécile revint voir sa fille, elle lui apporta une poupée de chiffon qu'elle avait confectionnée avec de vieux bouts de tissus. Trouvant que la petite avait bien meilleure mine, elle était d'avis que la présence d'Asha avait un effet salutaire sur elle.

Plus le temps passait, plus l'amitié des deux gamines se consolidait. Chacune veillait au bien-être de l'autre. En classe, elles étaient souvent les souffre-douleurs des petites Françaises qui les narguaient sur leurs origines. Un après-midi, alors qu'elles assistaient au cours de français donné par sœur Marie-Madeleine, Françoise Tremblay, une jeune Française dotée d'un charisme qui arrivait à charmer toutes les autres pensionnaires, profita de la brève absence de la sœur pour dire des méchancetés sur Marie-Félix et sur Asha.

— Vous deux, là-bas, dans le fond de la classe, comme vous êtes des Sauvages, ce soir, nous vous interdirons l'entrée du dortoir,

car vous ne pouvez dormir avec nous qui avons une magnifique peau blanche.

Aussitôt, tous les regards se tournèrent vers les deux Américaines. Gênées, celles-ci se laissèrent insulter en baissant la tête. Au bout d'un moment, sœur Marie-Madeleine revint et écrivit au tableau les terminaisons des verbes avoir et être au présent de l'indicatif. Elle demanda ensuite aux enfants de réciter les verbes à voix haute. À la fin du cours, quand la cloche sonna, toutes les élèves quittèrent la classe dans une discipline exemplaire. Mais juste avant que Marie-Félix franchisse le seuil de la porte, Françoise lui chuchota quelque chose à l'oreille.

— Que t'a-t-elle dit ? demanda Asha.

— Elle a dit que j'étais une sale peau rouge et que les Iroquois auraient dû tous nous brûler.

— Tu sais ce que je vais lui faire à cette maudite chipie ?

— Quoi donc ? demanda Marie-Félix, très intriguée.

— Je vais lui faire peur en la menaçant de lui lancer un mauvais sort.

— Ne fais pas ça. Tu risques de te faire disputer par la mère supérieure.

— Il ne faudra pas se laisser faire si elle nous défend d'entrer dans le dortoir.

— Nous nous plaindrons à sœur Angèle. Car c'est elle, après tout, qui s'occupe des dortoirs.

Puis les élèves partirent dans la cour de récréation. Pendant ce temps, sœur Marie-Madeleine effaça le tableau noir et remit de l'ordre sur son bureau. Au retour des enfants, elle entendait commencer à leur enseigner les fractions. Lorsque toutes eurent gagné leur pupitre, elle remarqua que Marie-Félix avait pleuré, car ses yeux étaient rouges et bouffis.

— Que se passe-t-il, Marie-Félix ? chercha-t-elle à savoir. Pourquoi as-tu pleuré ?

La classe tout entière retint son souffle. Il était clair que quelque chose s'était passé dans la cour de récréation.

— Alors, Marie-Félix, j'attends une explication.

— Je suis juste tombée, mentit Marie-Félix en espérant d'être crue.

En réalité, Françoise et les autres filles avaient ri de ses vêtements, ce qui l'avait beaucoup peinée, car tout ce qu'elle portait était confectionné par sa mère. Et celle-ci avait si peu d'argent, qu'elle ne pouvait se permettre d'acheter de beaux tissus. Elle découpait les robes de sa fille dans des morceaux de linge que de riches Françaises se débarrassaient, sous prétexte qu'elles ne pouvaient pas porter les mêmes robes trop souvent.

Marie-Félix ne possédait que trois robes. Une pour le dimanche, et les deux autres pour les jours de semaine.

— Dans ce cas, dit la sœur en se doutant bien que la jeune fille ne lui disait pas la vérité, fais plus attention quand tu marches.

— Bien, ma sœur, je ferai attention. Je vous le promets.

La journée passa très vite. Après le repas du soir, les pensionnaires devaient faire leurs devoirs dans les salles de classe et ensuite, à dix-neuf heures, elles devaient se laver et être couchées avant vingt heures, l'heure à laquelle sœur Angèle vérifiait si toutes les filles étaient bien dans leur lit. Après avoir fait leur toilette, Asha et Marie-Félix hésitèrent à se rendre au dortoir.

— Et si nous dormions dans l'escalier qui mène au dortoir ? suggéra Marie-Félix.

— Nous serions plus confortables dans les bois, fit remarquer Asha.

— Mais nous ne pouvons pas retourner dans les bois. Nous nous ferons tuer par les Iroquois.

— Alors, essayons de dormir dans les marches de l'escalier.

— Qu'est-ce que vous faites là ? interrogea sœur Angèle qui s'était lancée à leur recherche après avoir constaté qu'elles n'étaient pas dans leur lit.

— Nous allons dormir ici, sœur Angèle, annonça Marie-Félix.

— Mais pour quelle raison ? s'étonna la nonne.

— Parce que notre peau n'est pas blanche comme celle des autres filles.

— Levez-vous tout de suite et allez vous coucher dans votre lit ! ordonna sœur Angèle. Cessez ces enfantillages, pour l'amour du ciel !

Marie-Félix et Asha n'eurent d'autres choix que d'obéir. Lorsqu'elles se dirigèrent vers leur lit respectif, les autres fillettes se plaignaient à les traiter de sales peaux rouges.

Au petit matin, lorsque Marie-Félix se réveilla, elle vit qu'on avait déchiqueté au ciseau la poupée de chiffon que sa mère venait de lui offrir. Aussitôt, elle se mit à pleurer. En la voyant verser des larmes, Asha, s'approcha d'elle et comprit la raison de son chagrin. Cette fois, c'en était trop ! Elle n'avait d'autre choix que de faire peur à Françoise et aux autres. C'était la seule façon d'avoir la paix. Elle alla directement trouver Françoise, qui était en train de faire son lit.

— Que me veux-tu, la Sauvage ? s'enquit la Française avec un air de dédain.

— Je veux que tu demandes pardon à Marie-Félix pour ce que tu as fait.

— Tu veux parler de son horrible poupée de guenille ? Eh bien, sache que nous n'avons pas besoin de cette saleté dans le dortoir. Vous deux suffisez amplement.

— Je te jure que si tu ne le fais pas, tu le regretteras, menaça Asha en plissant les yeux jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que deux minces fentes.

— Je n'ai pas peur de toi, la Sauvage.

— J'appelle le mauvais sort sur toi pour qu'il défigure ta tête de singe !

— Si tu crois me faire peur, pauvre imbécile ! répliqua Françoise d'une voix tremblante.

Contente d'elle-même, Asha alla retrouver Marie-Félix qui s'apprêtait à se rendre en salle de classe pour lui annoncer que Françoise allait dorénavant rester tranquille, car elle craignait le mauvais sort. Les deux jeunes filles éclatèrent de rire, sachant bien que la tête de singe ne risquait pas de se retrouver défigurée.

À l'approche des vacances de Noël, toutes les petites Françaises rentrèrent dans leur famille. Pour leur part, Asha et Marie-Félix demeurèrent au pensionnat avec les religieuses, qui profitèrent de cette période et de la présence des deux fillettes pour procéder au grand nettoyage des salles de classe.

Peu après les fêtes, les Françaises revinrent au couvent, sauf Françoise. Atteinte de la varicelle, celle-ci devait rester en quarantaine. Toute la classe s'en porta mieux. Sans leur meneuse, les autres filles n'étaient plus que des polichinelles abandonnés dans le coin d'une pièce.

Cécile avait passé beaucoup de temps auprès de sa fille durant les festivités des Blancs. Cette dernière lui manquait affreusement et elle souffrait d'en être séparée. Depuis toutes les atrocités subies par son peuple, il n'y avait que Marie-Félix pour la tenir encore en vie. Sans sa présence, elle était perdue.

Françoise finit par revenir en classe vers la fin de janvier. Visiblement, la varicelle avait laissé des marques permanentes sur son visage. Lorsque Marie-Félix l'aperçut, elle ne put que penser au sort qu'Asha lui avait lancé. Il était évident que cela avait fonctionné. C'est pourquoi elle se jura de ne jamais utiliser de malédictions contre quiconque. Il était vrai que Françoise était méchante, mais pas au point de ne plus pouvoir se regarder dans un miroir. Malgré toute la méchanceté de cette dernière à son endroit, Marie-Félix éprouvait de la compassion pour elle.

En 1599, les colons de la Nouvelle-France apprirent que le roi Henri IV avait accordé le monopole du commerce de la fourrure de Totouskak à François Gravé Du Pont et à Pierre de Chauvin, sieur de Tonnetuit. Ce dernier était capitaine dans la marine et lieutenant général de la Nouvelle-France dans l'Armée française. La seule condition, pour jouir de leur nouveau statut, était de fonder une colonie et d'instituer le catholicisme chez les Sauvages. Un an plus tard, les deux hommes avaient complété la construction du poste de traite en vue de faire du troc avec les Indiens. Le bâtiment mesurait quatre toises de long sur trois de large, et possédait une cheminée centrale. À l'extérieur, il était entouré d'une palissade visant à le protéger contre les invasions des Iroquois. À la grande déception d'Henri IV, le sieur de Chauvin se montrait plus intéressé par les gains que représentait la traite des fourrures que par la colonisation et la propagation du catholicisme.

Entretemps, Wilfrid Duboc, originaire de Saint-Maclou, émigra en Nouvelle-France. Le premier hiver suivant son arrivée, le pauvre eut bien du mal à s'habituer au climat. Il attrapa un vilain rhume qui faillit dégénérer en pneumonie. Voyant cela, les Amérindiens lui concoctèrent un sirop de sumac qui eut un effet positif sur sa santé. Il leur en fut fort reconnaissant, lui qui avait craint de finir comme ces hommes qui autrefois, avaient péri à cause du froid nordique. Il se rappelait parfaitement avoir lu le récit du sieur de Tonnetuit à bord de l'*Espérance*. Lorsque ce dernier était revenu pour la seconde fois en Nouvelle-France, sur les seize colons qu'il y avait laissés, seulement cinq avaient survécu aux températures glaciales.

Quinze ans après l'inauguration du nouveau couvent des Ursulines, Marie-Félix et Asha, qui avaient terminé leurs études, quittèrent l'endroit. Leur séparation fut pénible. Asha retourna vivre auprès de la tribu montagnaise, tandis que Marie-Félix alla habiter avec les Hurons, dans l'une des grandes maisons. Mesurant entre vingt-cinq et trente mètres de long par six mètres de largeur et sept mètres de hauteur, celles-ci pouvaient accueillir de nombreuses familles. On y retrouvait une allée centrale où étaient disposés les foyers destinés au chauffage. Le long des murs faits de pieux étaient installées des

banquettes pour dormir, sous lesquelles on rangeait le bois de chauffage et les objets de la vie quotidienne. Malgré l'arrivée massive des Européens, la Nouvelle-France demeurait un grand pays qu'il fallait peupler davantage. Pour y parvenir, des mariages métissés furent célébrés.

Un beau jour, les Jésuites planifièrent un mariage entre Marie-Félix et Wilfrid Duboc, débarqué trois ans plus tôt. Le jour du mariage, la célébration eut lieu dans une église catholique, suivie d'une cérémonie organisée par le peuple huron. Tandis que le chef de la tribu procéda aux rituels, le chaman, dans sa tente, implorait le Grand Esprit pour qu'il bénisse cette union. La mariée reçut de sa mère une dote de cinq cents livres, ce qui représentait tout l'argent qu'elle avait réussi à économiser lorsqu'elle travaillait. En guise de cadeaux, Wilfrid Duboc avait apporté à la tribu trois tonneaux de whisky et un fusil. Pendant la fête qui suivit la cérémonie, le chaman alla trouver Marie-Félix pour lui parler en privé.

— Le Grand Esprit est en colère contre toi, car tu as mélangé notre sang. Ta descendance sera maudite, annonça-t-il à la jeune femme, prise de terreur.

Au crépuscule, seuls les femmes et les enfants étaient encore debout. Les hommes, peu habitués à l'alcool, s'étaient vite écroulés sur la terre battue. Sur sa couche, Marie-Félix n'avait pu fermer l'œil de la nuit, tant elle craignait la malédiction du chaman. « Si je fabriquais un talisman, se demanda-t-elle, est-ce que ce serait suffisant pour éloigner le mauvais sort ? » Sur cette question, elle sombra dans un profond sommeil.

Peu de temps après le mariage de sa fille avec Wilfrid Duboc, Cécilia Arenhatsi mourut des suites d'une mauvaise grippe apportée par les Blancs. Les années suivantes, Marie-Félix fit de nombreuses fausses couches. Puis un jour, son ventre s'arrondit à nouveau. Pendant les mois qui suivirent, durant ses heures de loisir, elle confectionna le trousseau de son bébé. Comme elle n'avait plus sa mère pour lui prodiguer des conseils quant à la naissance d'un enfant, elle se sentait très anxieuse à l'approche de l'accouchement. Tout ce qu'elle savait était que les Indiennes partaient toutes seules dans les bois lorsque les douleurs commençaient, pour ne revenir qu'après avoir mis leur enfant au monde. Telle était la coutume des Autochtones. Mais pour Marie-Félix, c'était différent, car elle avait le choix entre respecter

la tradition ou accoucher chez les Ursulines. Elle était certaine que celles-ci accepteraient de l'aider. Durant toute la période hivernale, elle souffrit de nausées matinales, et ce, jusqu'à son septième mois de grossesse. Par la suite, elle se sentit beaucoup mieux. Au fil du temps, ayant cessé de penser à la malédiction du chaman, elle se mit à espérer l'arrivée d'un garçon. Elle savait pertinemment que son mari, cet étranger auquel elle était mariée, souhaitait un fils.

Lorsque l'accouchement s'annonça, Wilfrid Duboc était absent. Très tôt le matin, après avoir bu son thé noir, il était parti pour relever des pièges à castors. Apeurée, Marie-Félix souffrait énormément. Comme elle n'avait pas le temps de se rendre chez les Ursulines, elle emporta avec elle le porte-bébé qu'elle avait fabriqué et s'éloigna de la grande maison avec beaucoup de difficultés pour gagner les bois environnants. Elle marcha péniblement jusqu'à ce qu'elle trouve un endroit tranquille où elle pourrait mettre son enfant au monde sans amener tout le voisinage. Lorsque les contractions se rapprochèrent, elle serra les dents en reprenant son souffle à la fin de chacune. Au fur et à mesure que la douleur s'intensifiait au bas des reins, elle sentait la panique la gagner. Elle puisa au fond d'elle tout le courage qu'il lui fallait pour donner la vie à ce petit être qui lui déchirait le bas ventre. Avec un grand cri de détresse, elle expulsa l'enfant. Sans perdre un instant, elle coupa le cordon ombilical avec ses dents, puis leva le nouveau-né vers le ciel, la tête vers le bas, avant de lui donner une petite tape pour lui permettre de respirer. Aussitôt, l'enfant se mit à hurler. Au même moment, le cri d'un corbeau se fit entendre. Marie-Félix se dirigea vers un cours d'eau situé tout près pour nettoyer le poupon et se laver. Ce faisant, elle entendit au loin les cris de son mari, qui la cherchait partout. Elle répondit à son appel, remit l'enfant dans le porte-bébé et hissa celui-ci sur son dos. En s'approchant, Wilfrid comprit ce qui venait de se passer. Il ne manqua pas de réprimander sa femme en lui expliquant qu'elle n'aurait pas dû agir ainsi, que leur enfant aurait dû naître avec l'aide d'une sage-femme.

— Alors, c'est un garçon ? s'enquit-il ensuite.

— Oui, c'est un fils.

— Il est beau d'après ce que je peux voir. Donne, je vais le prendre.

Wilfrid porta son fils tout en aidant sa femme à marcher. Chemin faisant, cette dernière l'informa qu'elle avait choisi un prénom pour

l'enfant, qu'elle souhaitait appeler Joseph, comme le père de Jésus.

— Je suis d'accord, approuva-t-il, c'est un très joli prénom.

— Je dois préparer des herbages pour désinfecter son petit nombril. Et puis, je dois l'allaiter. Ne traînons pas trop, laissa entendre Marie-Félix.

Wilfrid déposa son fils à l'intérieur de la grande maison, alors que son épouse, aidée par d'autres femmes, s'affairait à préparer les herbes médicinales. Il se sentait un peu mal à l'aise de ne pas avoir été présent auprès d'elle au moment où elle avait le plus besoin de lui. Mais comment aurait-il pu deviner que leur enfant naîtrait ce jour-là ? Jetant un coup d'œil vers la nouvelle maman, il constata à quel point elle était forte et courageuse. Et comme elle pouvait être jolie avec ses cheveux de velours et ses sourcils arqués !

Durant tous les mois qui suivirent, Marie-Félix se consacra entièrement au petit Joseph. De son côté, Wilfrid partait parfois pour de longues périodes afin de rencontrer les Amérindiens avec qui il négociait les peaux d'animaux. Souvent, il se rendait jusqu'à Totouskak. Lorsqu'il revenait de ses randonnées, il s'empressait de souper et de cajoler son fils avant que Marie-Félix ne le mette dans son berceau fabriqué avec des branches de bouleau et recouvert d'une couverture pliée en deux. Avant l'arrivée de l'hiver, la jeune femme tomba à nouveau enceinte. Pierre, son second fils, naquit en juin.

En l'an 1682, les Jésuites décidèrent d'un commun accord d'engager Marie-Félix Duboc et un autre Huron pour acheminer le courrier entre Lorette et Michimakinac. Leur choix s'était porté sur elle, car elle était instruite et aussi, parce qu'elle avait acquis, grâce à son peuple, une bonne connaissance du territoire à couvrir. Bien que la France, depuis une douzaine d'années, avait envoyé une armée pour dompter les Iroquois, il n'en demeurait pas moins que ceux-ci représentaient un problème épineux pour le commerce et l'acheminement du courrier, lesquels étaient cruciaux pour assurer le développement de la Nouvelle-France. Lors des longues marches en forêts, Marie-Félix partageait le poids des portages avec l'Huron désigné par les Jésuites. Malgré les difficultés rencontrées et tous les dangers qui les guettaient lors de ces expéditions, Marie-Félix trouvait parfois le temps de s'abandonner au bien-être de la vie en pleine nature. Elle savourait pleinement le silence des lacs lorsque la lune auréolait la surface de l'eau. Quelques années plus tard, on avait apporté par

bateau une vingtaine de chevaux qui maintenant, constituaient une horde de près de cent cinquante têtes. Les Jésuites en procurèrent à Marie-Félix et son acolyte pour faciliter leurs déplacements en forêt et augmenter la rapidité de livraison du courrier.

Comme les enfants de leur employée avaient alors entre seize et un ans, les Jésuites lui fournirent une aide familiale pour pallier ses absences. La durée de celles-ci variait entre vingt et trente jours. Chaque fois, son compagnon et elle devaient parcourir une distance de huit cents milles. Lorsque le trajet était impossible à franchir avec les chevaux, ils devaient les abandonner à un fermier qui s'en occupait jusqu'à leur retour. Ils poursuivaient ensuite leur route en canot et reprenaient des chevaux qui les attendaient sur une autre ferme, et ainsi de suite. Leur parcours se traduisait par la grand-route du Saint-Laurent, l'Outaouais, la Mattawa, la rivière de la Vase, le lac des Nipissings, et la rivière des Français, jusqu'à la baie Georgienne.

Lors de ces expéditions, Marie-Félix en profitait pour se livrer à la traite des fourrures avec les Européens. Elle négociait farouchement ses peaux, refusant de s'en laisser imposer par les Blancs. Elle avait vite développé un excellent sens des affaires. La plupart de ses fourrures étaient vendues à la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui recherchait principalement des peaux de castor. Celles-ci servaient à la fabrication du feutre et à la confection des chapeaux. La Compagnie de la Baie d'Hudson était toujours soucieuse d'accaparer la plus grande part du marché, et ce, au détriment de sa principale rivale, la Compagnie du Nord-Ouest. Parfois, lorsqu'on essayait de duper Marie-Félix en lui offrant des prix ridiculement bas pour ses fourrures, elle se mettait à vanter la qualité des peaux qu'elle étalait devant l'acheteur avec tellement d'assurance qu'elle finissait toujours par obtenir le prix désiré. À l'arrivée de l'hiver, les expéditions prenaient fin, car les rivières et les lacs étaient gelés. Marie-Félix demeurait alors chez elle pour s'occuper de ses enfants. Leur maison, que Wilfrid avait bâtie quand ils en eurent les moyens, était fabriquée en planches de clin sur ses deux étages et était assez grande pour héberger une ribambelle d'enfants. Or, en raison de ses nombreuses expéditions en forêt, sa vie de couple n'était pas toujours rose. Et que dire des débuts de sa vie de jeune mariée ! Ce qu'ils avaient pu en baver, Wilfrid et elle, en particulier lorsque leur premier enfant métis vint au monde. Un enfant à la peau couleur de miel. Ils avaient dû faire face aux préjugés et à

la méchanceté des colons qui les ridiculisaient chaque fois qu'ils en avaient l'occasion.

Malgré l'arrivée des Filles du roi en 1663, il n'en demeurait pas moins que les femmes célibataires étaient rares dans cette région sauvage. Le mariage entre les Blancs et les Amérindiennes se présenta comme une solution salvatrice à cet épineux problème. Mais ce moyen que les Blancs considéraient comme une nécessité apporta son lot de désagréments pour les familles métissées qui subissaient la méchanceté des colons. Sept ans après sa première expédition, Marie-Félix s'éteignit à l'âge de quarante-huit ans. Au cours de son existence, elle n'eut pas à subir la terrible malédiction annoncée le jour de son mariage par le vieux chaman. Mais sa descendance aurait-elle la même chance ?

Depuis 1697, les Iroquois avaient quelque peu modéré leur agressivité envers les autres tribus, car leur situation démographique connaissait un important déclin dû aux conflits entre Amérindiens pour les pelleteries et aux épidémies transmises par les Blancs. L'existence des Iroquois était menacée. Leur commerce de peaux avait périclité, car à la fin du 17^e siècle, les marchands de la Nouvelle-Angleterre ne négociaient plus qu'avec les Cinq-Nations. Grâce à la signature du traité de la Grande Paix de Montréal en 1703, le commerce put reprendre sans crainte. Pierre Duboc, le second fils de Marie-Félix, était âgé de vingt ans au moment du décès de sa mère. Le jeune homme travaillait comme arpenteur royal. À cette époque, il existait deux catégories d'arpenteurs : les arpenteurs experts et les arpenteurs des eaux et des forêts. Ceux-ci étaient généralement issus du monde rural et ne possédaient aucun diplôme, mais devaient avoir une réputation irréprochable. Comme ils étaient peu nombreux à exercer ce métier, on les prenait pour des personnes notoires. Pour l'exercice de ses fonctions, Pierre Duboc avait dû effectuer un stage de huit mois chez un arpenteur-expert et prouver ses capacités professionnelles par la suite. Il lui avait aussi fallu apprendre les us et coutumes des endroits où il serait appelé à travailler. Mais pour lui, cette condition ne constituait pas un problème, en raison de ses origines amérindiennes. Ses tâches consistaient principalement à vérifier la lisière des forêts et à vérifier les bornes et les fossés.

De grande stature, il plaisait à la gent féminine. Malgré cela, il n'avait guère eu le temps, avant ses trente-quatre ans, de prendre épouse. À cet âge, donc, il fit la rencontre de Mathilde Tremblay à Cap-Rouge. Avec ses manières bourgeoises et sa chevelure blonde, la jeune femme avait ravi son cœur. De son côté, celle-ci s'était laissée séduire par la beauté exotique des traits métissés de Pierre et aussi, par sa position sociale. Quelques mois après leur rencontre, le fils de Marie-Félix lui demanda sa main. Ce fut à l'automne de l'année 1703 que leur mariage fut célébré. En août de l'année suivante, leur première fille naquit et fut prénommée Marguerite.

Le jeune couple possédait une jolie maison tout en pierre des champs. Mathilde avait agencé l'intérieur avec des meubles qu'elle

avait fait venir de France par bateau. Pour elle, il était hors de question qu'un arpenteur royal dût se contenter de meubles rudimentaires fabriqués par des artisans du pays qui ne connaissaient que peu de choses dans l'art de l'ébénisterie.

Le métier de Pierre lui permettait d'être chaque soir auprès de sa famille, ce qui procurait une vie plutôt agréable. Il était fier de sa fille Marguerite, un bébé calme et serein. Au fur et à mesure qu'elle vieillissait, elle ressemblait davantage à lui qu'à Mathilde. Beaucoup plus tard, Jeanne et Françoise vinrent au monde. Contrairement à Marguerite, elles ressemblaient en tous points à leur mère en raison de leur teint de blondinasse. Pierre emmenait souvent son aînée chez ses frères et sœurs. Marguerite se plaisait en leur compagnie, car ces derniers lui apprenaient maintes choses sur la nature et les animaux. Surtout, ils lui racontaient les péripéties vécues par sa grand-mère lors de ses expéditions, chose que son père ne faisait jamais à la maison.

Mathilde ne voyait pas d'un bon œil la relation de sa fille avec sa belle-famille. Un jour, alors que Pierre et Marguerite revenaient d'une de ces visites, elle entama la conversation à ce sujet.

— Pierre, tu devrais cesser d'emmener Marguerite dans ta famille, dit-elle en se versant un verre de brandy.

— Pour quelle raison, je te prie ? demanda Pierre en sursautant.

— Parce qu'elle ressemble de plus en plus à une sauvageonne, répondit Mathilde, convaincue que son mari partagerait son avis.

— Je crois que c'est bien ce que nous sommes, s'offusqua celui-ci.

— Nul besoin de le crier sur tous les toits, chuchota Mathilde.

— Aurais-tu honte de ton mari et de tes filles ? voulut savoir Pierre.

— Là n'est pas la question. Pense à l'avenir de nos filles.

— En quoi le fait qu'elles soient métisses peut-il nuire à leur avenir ?

— C'est que les enfants des colons se moquent parfois de Marguerite et cela rejaillit forcément sur nos deux autres filles.

— Laisse les enfants des colons penser ce qu'ils veulent ! Sans nous, leurs parents n'auraient jamais survécu ici.

— Je crois que tu fais une grosse erreur en pensant ainsi, plaïda Mathilde qui ne voulait pas en démordre.

— Et moi, je crois que nos filles ne doivent pas être soustraites à leur nature, répliqua Pierre en quittant brusquement la maison.

Mathilde ne s'avoua pas vaincue pour autant. Par la suite, au grand désarroi de son époux, elle fit en sorte que Jeanne et Françoise ressemblent davantage à de parfaites bourgeoises. Tandis que Pierre ressassait sa rancœur envers son épouse superficielle, les voiliers continuaient d'affluer au port de Stadaconé, avec à leur bord de nouveaux colons. Parmi eux, Léon Pilote, sa femme Danièle Gauthier et leurs deux enfants, Luc et Mireille. La traversée ayant duré plus d'un mois, c'est avec soulagement qu'ils avaient aperçu la côte au loin, au moment même où les cétacés du golfe du Saint-Laurent venaient leur souhaiter la bienvenue en Amérique. Une fois le navire accosté, le couple rassembla ses bagages : deux baluchons, une casquette et une vieille pipe en bois. Leur fille Mireille, pour sa part, tenait précieusement la poupée de porcelaine que sa grand-mère lui avait donnée avant son départ pour le grand voyage. Ils n'avaient pas grand-chose, en fait, sinon des rêves plein la tête. Ils furent les premiers à débarquer. Certains commentaires désobligeants au sujet de la rudesse du climat vinrent ombrager la joie des nouveaux arrivants, mais rien ni personne n'aurait pu ébranler la détermination du couple à s'enrichir sur cette terre inhospitalière.

Huit ans après leur débarquement en Nouvelle-France, monseigneur Laval, premier évêque et fondateur du séminaire de Stadaconé, de passage à Totouskak, baptisa cent quarante-neuf Amérindiens. Descendant d'un baron, cet homme travaillait d'arrache-pied pour lutter contre le dépouillement des ressources des Indiens qu'on échangeait contre de l'alcool. Sa bonté lui valait l'admiration des Amérindiens, car ce furent plus de quatre cents d'entre eux qui s'étaient réunis pour assister à la messe qui avait succédé au baptême des Autochtones. Entièrement recouverte d'écorce, la chapelle de Totouskak où avait eu lieu la cérémonie était une parfaite réplique de celle de 1616.

C'est en 1722 que les écoles primaires firent leur apparition. Celles-ci étaient installées dans des maisons de campagne qui se situaient, pour la plupart, dans les rangs des villages. Mathilde y inscrivit Françoise et Jeanne, respectivement âgées de treize et six ans. Cette année-là, la moitié de la ville de Montréal connut un véritable désastre, étant pratiquement détruite par un vaste incendie. Tout avait commencé le 19 juin, alors que les Montréalais célébraient la Fête-

Dieu. Une procession religieuse avait été entamée par la foule, qui s'arrêta devant la chapelle de l'Hôtel-Dieu. En vue des festivités, quelques coups de fusil furent tirés dans les airs. Soudain, une étincelle de poudre à canon atterrit sur le toit du plus grand hôpital de la ville. Portées par le vent, les flammes se propagèrent rapidement sur les autres maisons. En un rien de temps, la ville fut transformée en un énorme brasier. C'est après ce funeste désastre que les autorités obligèrent la population à construire les nouvelles maisons en pierre. Les bardeaux de cèdre, qui *étaient d'une inflammabilité extrême, ne devaient plus servir de couverture pour les toits. Cette décision força les Montréalais moins nantis à s'installer hors des remparts de la ville, d'où la naissance des banlieues.*

Peu après ces événements, alors que la semaine tirait à sa fin, Pierre Duboc devait se rendre chez un dénommé François Jean, lequel venait d'acquérir une terre qu'il souhaitait faire arpenter. Avant son départ, Marguerite lui demanda la permission de l'accompagner, ce qu'il accepta de bon gré, trop ravi de profiter de la présence de sa fille. Il attela son cheval et aida la jeune fille à prendre place dans la charrette. L'endroit où ils devaient se rendre n'étant pas tellement loin de leur demeure, il leur suffisait d'arriver au tournant de la rue pour apercevoir la maison de François Jean. Pierre arrêta la charrette et aida sa fille à descendre.

— Bonjour, monsieur Duboc, dit François Jean en tendant la main. Je suis content que vous ayez pu venir aussi vite.

— Dites-moi, est-ce la terre sur laquelle votre maison est située que vous voulez faire arpenter ? s'enquit Pierre.

— Oui, j'ai acheté cette maison tout récemment, mais la terre n'est pas bornée. Et j'aimerais qu'elle le soit, car je vais la clôturer pour y élever du bétail.

— Je prends mes instruments dans la charrette et je vous rejoins.

— D'accord, je conduis cette jolie demoiselle à la maison pour qu'elle prenne le thé avec ma femme et ma fille et ensuite, je suis à vous.

Suivant monsieur Jean dans sa demeure, Marguerite fit la connaissance de sa famille. Ensuite, l'homme partit trouver Pierre. Madame Jean offrit une chaise à leur invitée et Maryse lui versa une tasse de thé.

— Merci, dit Marguerite à l'adolescente.

— Vous ferez bientôt la connaissance de mon fils Jean-Paul, informa la mère. Il a dû aller plus haut sur la terre pour couper du bois et m'a promis d'arriver tôt pour aider son père à mesurer la terre. D'ailleurs, je crois que je l'aperçois par la fenêtre. Je vais le chercher pour vous le présenter.

Cela dit, madame Jean se leva, ouvrit la porte et fit signe à son fils de venir à la maison. Ce dernier se dirigea vers celle-ci d'un pas rapide, puis lança :

— Mère, je n'ai pas le temps. Je dois aider papa et l'arpenteur.

— Je veux juste te présenter cette jolie demoiselle. Elle est la fille de monsieur Duboc.

Jean-Paul leva le regard sur Marguerite et ce qu'il vit lui plut énormément. Le teint bronzé de la jeune fille et ses yeux noirs au-dessus desquels trônaient de magnifiques sourcils arqués lui donnaient un petit air audacieux.

— Je suis enchanté de vous rencontrer, mademoiselle. Si vous me le permettez, j'aimerais rejoindre mon père et le vôtre pour les aider.

— Mais ne vous gênez pas pour moi, répondit timidement Marguerite.

— Je vous reverrai tout à l'heure, lorsque nous aurons fini, promet Jean-Paul avant de s'éclipser.

— Bien, je vous attendrai en discutant avec votre mère et votre jeune sœur.

La glace était rompue entre les deux jeunes gens qui se revirent par la suite. Ils apprirent à se connaître et à s'apprécier mutuellement. Puis un soir, Jean-Paul fit la grande demande à Marguerite, qui accepta avec joie. Mathilde s'opposa toutefois vivement à cette décision. Il était hors de questions que sa fille épouse un simple colon.

— Tu ne vas pas consentir à cette union ? demanda-t-elle à son époux, alors qu'il rentrait tout juste du travail.

— Pourquoi ? Tu y vois un inconvénient ? questionna Pierre en pompant de l'eau pour se laver les mains.

— Notre fille mérite de faire un plus grand mariage ! plaida Mathilde en lui tendant un torchon pour s'essuyer.

— Un plus grand mariage ! Tu crois qu'elle peut épouser qui, par ici ? Un Prince ?

— Ne soit pas ridicule. Je pensais l'envoyer en France pour que ma famille lui trouve un mari digne d'elle.

— Sapristi ! Tu veux éloigner notre fille d'ici ? Enlève-toi cette idée grotesque de la tête ! Marguerite ne bougera pas d'un pouce et elle épousera l'homme qu'elle souhaite. Ce jeune homme est un bon parti, pour elle. Un jour, il héritera de la terre de son père et crois-moi, on ne pouvait guère espérer mieux pour notre fille.

— Si c'est ton dernier mot... Mais sache que si tu oses marier nos deux autres filles avec un individu comme lui, je les ferai rentrer au couvent pour en faire des religieuses.

— Nous n'en sommes pas encore là, rétorqua Pierre en toisant sa femme du regard.

— Ça viendra bien assez tôt, lança Mathilde avant de monter dans sa chambre pour boudier.

Le mariage fut célébré au milieu de l'été. Marguerite s'installa donc chez les parents de son époux, comme il convenait de le faire à cette époque. De son côté, Pierre demanda à faire son service militaire. Le départ de sa fille préférée, jumelé aux discussions constantes entre son épouse et lui au sujet de la reconnaissance des véritables origines de Jeanne et Françoise, l'avait conduit à prendre cette décision. Il souhaitait être moins présent auprès de sa femme, dont la présence lui devenait insupportable. Marguerite lui manquait plus que jamais depuis qu'elle s'était mariée. Surtout lorsqu'il se remémorait leurs parties de pêche et de chasse. Ses deux autres filles n'avaient jamais montré le moindre intérêt pour la nature. C'est pourquoi il ne se sentait nullement coupable de leur préférer Marguerite.

Cette dernière s'entendait bien avec ses beaux-parents et sa belle-sœur. Pendant la journée, elle contribuait à la bonne marche de la maison en l'astiquant de fond en comble et lorsqu'elle avait terminé, elle allait aider son mari et son beau-père qui travaillaient d'arrache-pied pour défricher une grande partie de leur terre. Le travail était ardu, mais elle était vaillante et ne craignait pas de s'échiner. Cependant, elle dut restreindre son ardeur, car les nausées matinales qui la tourmentaient depuis quelques jours lui avaient fait comprendre qu'un heureux événement se préparait.

Dès qu'elle apprit la nouvelle, madame Jean se mit au tricot pour confectionner des chaussons, des bonnets et une couverture pour le bébé. Dans ses temps libres, Jean-Paul travaillait à la fabrication d'un berceau, tandis que monsieur Jean et Maryse se contentaient de compter les jours qui les séparaient de la naissance du poupon.

Neuf mois après l'union du jeune couple, une petite fille vint au monde. Ses parents l'appelèrent Madeleine. L'enfant grandit, bien entourée des soins que lui prodiguaient tous les membres de la famille. À l'âge d'un an, elle fit ses premiers pas, sous les encouragements de ses parents émerveillés. Marguerite eut un second enfant, qui vit le jour alors que Madeleine fêtait son deuxième anniversaire. Cette fois, ce fut un garçon. Antonin reçut le baptême alors que son grand-père Pierre Duboc obtint le grade de lieutenant. La naissance d'Antonin fut suivie de celle d'un autre petit garçon que Marguerite appela Francis. Celui-ci avait à peine atteint l'âge de quatre ans qu'une grande famine sévit. Et pour couronner le tout, une nouvelle épidémie de variole fit son apparition. L'année 1733 fut très pénible. Pendant plus de sept mois, la colonie fut affectée par la maladie, qui fit autant de morts chez les colons que chez les Amérindiens. En tout, la famine et la variole firent plus de deux mille victimes, sur une population de vingt-neuf mille trois cent quatre-vingt-seize personnes. Monsieur et madame Jean figurant au nombre des victimes, Marguerite et Jean-Paul eurent très peur pour leurs enfants. Pendant que les familles éplorées vivaient leur deuil, d'autres travaillaient dur pour construire la première route carrossable qui devait relier Québec et Montréal. Le Chemin du Roy faisait environ 22 pieds de largeur et 174 milles de longueur, passant à travers 37 seigneuries où vivaient majoritairement les habitants de la Nouvelle-France.

En avril 1734, le printemps pointa son nez très tôt. Montréal fit de nouveau face à un désastre. Sur la rue Saint-Paul, un feu se déclara et se propagea jusqu'à la rue Saint-Joseph. Le braiser avait pris naissance dans le grenier d'une veuve dont l'esclave noire fut soupçonnée de l'avoir allumé avec l'aide de son amant. Sous la force des vents, l'incendie anéantit quarante-cinq maisons et cela, en l'espace de seulement trois heures. Le lendemain, des rumeurs circulèrent selon lesquelles Angélique, la jeune esclave noire, était l'auteure du brasier. Pourtant, lors de son procès, sur les vingt témoins interrogés, personne ne l'avait vu faire. Curieusement, alors que le procès allait prendre fin, une fillette de cinq ans affirma avoir vu la prévenue monter au grenier avec une pelle contenant des tisons. N'ayant aucun témoignage valide, Angélique fut soumise à la torture des brodequins, qui consistait à broyer les jambes. Les tortionnaires finirent par obtenir des aveux, l'accusée étant prête à avouer n'importe quoi sous le poids de la torture. Sa pendaison eut lieu le 21 juin de la même année, et son cadavre fut brûlé.

À Saint-Augustin, au mois d'octobre, la température battait des records. On avait surnommé cette période de trois jours consécutifs de chaleur l'été indien. Les colons parlaient encore de la pendaison d'Angélique, plusieurs croyant en son innocence.

Marguerite était occupée à étendre le linge sur la corde, tandis que sa belle-sœur Maryse veillait à ce que les enfants fassent leurs devoirs. Jean-Paul, lui, coupait du bois sur la terre. Le soir d'avant, Pierre Duboc était passé leur rendre visite. Bien qu'ils fréquentassent l'école du village, les enfants recevaient également l'enseignement traditionnel des Hurons, qui ne cessait d'être transmis de parents à enfants. Et Pierre aimait bien s'occuper de cette partie de leur éducation. Antonin, le deuxième fils de Marguerite et Jean-Paul, faisait souvent l'école buissonnière, passant le plus clair de son temps dans les bois. Il détestait être enfermé dans une pièce. À l'âge de trois ans, il savait déjà poser des collets. Il n'était heureux que lorsqu'il attrapait des lièvres et des castors. Quand il eut dix ans, son grand-père Duboc lui offrit un fusil et l'emmena à la chasse à l'orignal. Ses résultats scolaires étaient faibles, ce qui ne surprenait personne. En revanche, il était un

excellent chasseur. De plus, sous les bons conseils de son grand-père, il avait appris à dépecer la viande. Quand sa mère le rappelait à l'ordre au sujet de son manque d'assiduité à l'école, il répondait qu'il n'avait rien à faire là-bas, car c'était sa tante Maryse qui lui apprenait à lire et à compter depuis qu'il avait cinq ans. Alors, Marguerite argumentait en lui disant :

— Mais mon fils, tu dois quand même aller à l'école pour apprendre au moins la bienséance et le petit catéchiste.

— Mère, les Blancs nous ont pris nos terres et nos richesses. Doivent-ils aussi nous prendre notre liberté et nos croyances ? répondait-il invariablement.

Devant cette réplique, Marguerite gardait le silence, sachant qu'il n'avait pas tort. De plus en plus d'Amérindiens constataient que l'arrivée des Européens n'était pas une aussi grande bénédiction qu'il y paraissait au début. Plus Antonin vieillissait, plus son sang indien prenait le dessus sur sa personnalité. D'ailleurs, Mathilde lui en avait fait la remarque en affirmant qu'il avait l'air d'un Sauvage. Marguerite et son père en avaient justement discuté lors de la dernière visite de celui-ci.

— Papa, avait-elle dit, je ne sais que faire pour convaincre Antonin d'aller à l'école.

— Il sait lire, écrire et compter... Que lui faut-il de plus ? de la questionner son père.

— Maman est d'avis qu'il devrait s'instruire. Je crois qu'elle souhaite qu'il devienne prêtre.

— Jamais de la vie ! avait lancé Pierre, scandalisé.

— D'après maman, son comportement influence grandement sa sœur aînée et son petit frère. Chaque matin, je dois débattre avec eux pour qu'ils aillent à l'école. Ils me répondent que puisque Antonin n'y va pas, pourquoi eux devraient-ils y aller ? Heureusement que Madeleine est une enfant conciliante. Elle obéit sans faire d'histoire. Quant à Francis, il n'a que huit ans et ne comprend pas toujours.

— Sache que c'est différent, ma fille. Antonin est fasciné par la forêt et tout ce qui s'y rattache. N'oublie pas qu'en raison des nombreuses expéditions qu'elle y a faites, son arrière-grand-mère vivait presque dans la forêt. C'est un enfant des bois... tout comme elle.

— Je sais, papa. Tu m'as souvent parlé de Marie-Félix quand j'étais enfant. Et je pense qu'Antonin a hérité d'elle son amour incon-

ditionnel de la nature.

— C'est du sang indien qui bouille dans ses veines. Tu ne pourras pas toujours le retenir à la maison.

— Donc, selon toi, je devrais accepter ses escapades dans les bois et ne pas intervenir ?

— Parfaitement. Antonin se débrouille bien. Il sait parfaitement se suffire. Tu veux savoir, ma fille, ce que je crains le plus ?

— Quoi donc, mon cher père ?

— Que d'ici un siècle, les descendants des Amérindiens aient oublié qui ils sont.

— Voyons, papa... Comment cela pourrait-il être possible ?

— Les Blancs vont éradiquer notre culture au profit de la leur et effaceront de la mémoire de nos enfants le souvenir de leurs ancêtres. Déjà que notre spiritualité a été cataloguée de religion païenne ! Autrefois, ma mère m'avait raconté que les Indiens pouvaient parler avec les animaux, et qu'ils avaient perdu ce pouvoir après s'être convertis au catholicisme.

— Ne raconte surtout pas ça à Antonin. Il pourrait se mettre à parler avec les poulets ! Et maman serait bien capable d'en mourir. Dis-moi, papa, que penses-tu du Christ ?

— S'il a existé comme le prétendent les missionnaires, alors je dirais que c'était un grand homme qui a apporté la paix en ce bas monde. Mais tu sais, ma fille, avant l'arrivée des Blancs, notre peuple vivait en paix. À part quelques querelles de territoires, rien n'a jamais causé autant de morts que l'arrivée des Blancs.

— Des fois, je me demande ce qu'aurait été la vie sans leur venue... Tu dois convenir que la vie des Amérindiens est beaucoup moins difficile qu'au temps de nos ancêtres.

— Mais est-ce que c'est vraiment une chance pour nous ? Là est la question que tu dois te poser, ma fille.

La conversation s'était arrêtée là, car il se faisait tard et Pierre devait rentrer chez lui. Marguerite avait longtemps songé aux propos qu'ils avaient échangés. Pas plus que son père, elle ne savait si la présence des Blancs était une bénédiction.

Quand Jean-Paul revint du bois passablement fatigué, Marguerite lui servit son repas qu'elle avait gardé au chaud dans le haut du poêle à bois. Elle écouta le bénédicité qu'il prononça avant de rompre le pain. « Une autre journée de terminée », se dit-elle en songeant que

le lendemain, rien ne serait différent.

Autant l'automne avait été clément, autant l'hiver fut précoce. Dès le début de novembre, une énorme tempête de neige sévit. Madeleine et Francis s'amusaient à l'extérieur, pendant qu'Antonin fabriquait une paire de raquettes. Il était hors de question, pour lui, que cette bordée de neige l'empêche d'aller où il voulait dans la forêt. Marguerite le regarda travailler en se disant qu'il faisait preuve de beaucoup d'habileté. Elle était très fière de la façon dont il agençait les branches de sapin pour ensuite les entrelacer avec des cordes en cuir tirées d'une peau d'orignal. Son père avait raison, songea-t-elle. Antonin était un véritable Indien, même si une partie de lui était française.

— Où comptes-tu aller avec tes raquettes, mon garçon ?

— Dans les bois.

— Tu devrais attendre la fin de la tempête, mon chéri.

— Maman, je ne suis plus un bébé.

— Je sais, mais je vais m'inquiéter pour toi. Tu ne veux tout de même pas que ta maman se fasse du mauvais sang...

— Bon d'accord, j'attendrai demain pour y aller. Mais, ne te plains pas si je manque à nouveau l'école.

Marguerite ébouriffa la chevelure de son fils et se leva pour regarder Madeleine et Francis se lancer des boules de neige. Pendant ce temps, Jean-Paul déblayait l'entrée. Quant à Maryse, elle revenait d'une visite chez leurs voisins. Celle-ci enleva son manteau et ses bottes en s'exclamant :

— Les arbres sont tout enneigés. Quel magnifique paysage !

— Oui, tout est d'un blanc si pur, répliqua Marguerite.

— Je crois que le poêle est à chauffer, constata Maryse en allant chercher une bûche pour alimenter le feu. Si tu savais, Marguerite, comme j'ai hâte d'être à Noël. Je vais cuisiner un ragoût avec des pattes de cochon. Il s'agit d'un mets traditionnel du temps des fêtes. Peut-être qu'Antonin attrapera un lièvre... Nous pourrions l'ajouter dans la recette.

— Eh bien, nous serons fixés demain, car aujourd'hui, je lui ai demandé de rester à la maison à cause de la mauvaise température.

À l'aurore, le lendemain matin, Antonin quitta la maison sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller personne. Toute la journée, Marguerite guetta son retour. Plus le temps passait, plus son anxiété grandissait. Son fils n'était jamais parti aussi longtemps. Elle mit ses

bottes et enfila un châle pour aller trouver son mari dans la grange.

— Jean-Paul, Antonin n'est toujours pas rentré. Je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque chose.

— C'est vrai qu'il commence à se faire tard. La brunante va bientôt tomber. Je vais aller dans la forêt pour essayer de le retrouver avant la nuit. Peut-être qu'il s'est perdu. Ne t'inquiète pas trop. Je vais le retrouver.

Mais quand la nuit tomba, Jean-Paul n'était toujours pas de retour. Marguerite allait d'une fenêtre à l'autre, scrutant la noirceur dans l'espoir de les voir arriver. La voyant faire, Maryse lui ordonna de s'asseoir en lui disant qu'il ne servait à rien de s'épuiser ainsi. Finalement, Jean-Paul revint vers une heure du matin... sans Antonin.

— Je reprendrai les recherches demain matin, annonça-t-il. Ne t'en fais pas trop pour lui ; il a sûrement décidé de passer la nuit dans la forêt. Allons-nous coucher pour être en forme demain.

Mais Marguerite refusa d'obéir. Elle ne dormirait que lorsque son fils franchirait le seuil de la porte. Elle s'assit dans la berçante, prête à passer une nuit blanche. À l'aube, elle venait de sombrer dans le sommeil lorsqu'elle fut réveillée par un bruit sec. Elle se leva brusquement de sa chaise, pour constater qu'Antonin venait d'entrer avec quatre lièvres dans les mains. En larmes, elle se rua vers lui en s'écriant :

— Je te croyais perdu en forêt !

— Moi ! Perdu en forêt ? Mais voyons, maman ! Tu sais bien que je connais les bois comme le fond de ma poche.

— Ton père est parti à ta recherche et ne t'a pas trouvé. J'ai cru mourir quand je l'ai vu revenir sans toi !

— Papa ne connaît pas les bois. Il aurait pu s'y perdre ! Alors, ne l'y envoie jamais plus.

— Mais pourquoi as-tu été aussi long ?

— J'ai rencontré des Indiens, nous avons discuté et je n'ai pas vu le temps passer. Je suis désolé, maman, de t'avoir inquiétée.

— Allons nous coucher, si tu le veux bien, se contenta de répondre Marguerite.

La pauvre avait craint de ne jamais revoir son fils. Heureusement, il n'en était rien. Beau temps, mauvais temps, de jour comme de nuit, Antonin retrouvait toujours son chemin. Sûrement qu'il était

protégé par son arrière-grand-mère, Marie-Félix, qui du haut du ciel, devait le guider. Avant de s'endormir, Marguerite fit une courte prière pour l'en remercier.

Pierre Duboc mourut en 1745. Pour sa part, Antonin quitta Saint-Augustin après avoir épousé Cathy Bouchard, une jeune fille de dix-sept ans qui vivait à L'Isle-aux-Coudres. Le jeune couple s'installa dans ce dernier lieu après leur mariage, car Antonin appréciait beaucoup cet endroit. Auparavant, cette île servait à enterrer les morts qui décédaient lors des voyages en haute mer. Les premières familles qui y habitèrent durent apprendre assez tôt à naviguer sur le fleuve Saint-Laurent. Été comme hiver, les paysans allaient à la pêche, car ils ne pouvaient pas vivre que d'agriculture.

Antonin sortait régulièrement sur le Saint-Laurent pour pêcher. Il aimait ces journées passées sur le fleuve, lesquelles lui procuraient un semblant de liberté, autant qu'il aimait la forêt. Souvent, lorsque le poisson se faisait rare, il restait assis dans son canot d'écorce et méditait sur ce qu'étaient devenus ses semblables. Un peuple assimilé sans trop de difficulté. Cathy lui donna son premier fils un an plus tard, mais ce fut la naissance de sa fille, en 1754, qui le rendit au comble du bonheur. Le bébé, avec ses grands yeux noirs, l'avait fixé avec tant d'intensité qu'il en était tombé fou amoureux. Il sut instinctivement que sa fille Marie saurait honorer sa culture amérindienne. Parfois, lorsqu'il avait des peaux à vendre, il descendait le fleuve jusqu'à Totouskak. Au poste de traite, il apprenait les nouvelles du pays. Ainsi, il savait que Louis-Joseph de Montcalm s'était présenté à Québec à titre de subalterne de Vaudreuil, et que ce dernier détestait Montcalm parce qu'il ne cherchait pas à protéger les frontières de la Nouvelle-France.

Les trappeurs commentaient toutes ces informations en assurant qu'une guerre se préparait. La plupart du temps, Antonin se contentait de les écouter sans émettre de commentaire. Lorsque sa fille Marie eut deux ans, une épidémie de typhus se propagea en Nouvelle-France. Cette maladie appelée *fièvre des navires* était propagée par les immigrants descendant des bateaux. Encore une fois, la colonie vit sa population diminuer considérablement. Antonin et sa famille furent heureusement épargnés. En 1756, Cathy donna naissance à un troisième enfant nommé Joseph, et deux ans plus tard, elle eut une seconde fille.

Comme à son habitude, le matin du 6 janvier 1759, Antonin sortit pour pêcher sur le Saint-Laurent. Au bout d'une demi-heure, le vent

s'était levé et soufflait en rafales. Voyant cela, Antonin jugea préférable de rentrer pour se mettre à l'abri, car les vagues tumultueuses soulevaient dangereusement son canot. Il tenta de diriger son embarcation vers la berge, mais les bourrasques le ramenaient continuellement au large. À bout de force, il immobilisa son aviron quelques instants. Soudain, le vent souffla si fort que le canot se retourna. Aussitôt, le jeune homme se retrouva sous les eaux glaciales du fleuve. Il se mit à nager, persuadé que sa dernière heure était arrivée. Mais il se débattait inutilement, ses membres paralysés par le froid refusant de bouger. Puis il sombra doucement dans la mort, non sans avoir une dernière pensée pour sa famille. Au crépuscule, lorsqu'elle vit que son mari ne revenait pas, Cathy se rendit sur la rive. Elle attendit longtemps, mais en vain. Elle avait eu beau crier son nom à tue-tête, aucune réponse n'était venue. Seul le vent avait répondu à ses cris, en se gardant bien de lui avouer ce qu'il avait fait de son mari. La pauvre dut se rendre à l'évidence... Son Antonin ne reviendrait pas. Le chagrin de la veuve et de ses enfants fit peine à voir. Sur l'île, les gens étaient consternés par ce décès. Un homme dans la fleur de l'âge, trente-cinq à peine, et si brave. Il n'aurait pas dû aller pêcher, ce jour-là. Mais comment aurait-il pu savoir qu'une tempête se lèverait? Finalement, la plupart des paysans conclurent que seule la fatalité était responsable de cette perte.

Anéantie par la mort de son fils, Marguerite vint assister aux funérailles en compagnie de Jean-Paul et du reste de la famille. La pauvre femme ne comprenait pas comment on pouvait survivre à son enfant. Sa tristesse était incommensurable. Elle se souvenait d'Antonin... Toujours prêt à courir les bois pendant qu'elle se mourait d'inquiétude. La forêt où il avait été si heureux ne lui avait jamais causé de malheur. Seul le Saint-Laurent lui avait été fatal. Si elle avait su, elle l'en aurait certainement protégé. Après les rites funèbres, elle rentra à Saint-Augustin en maudissant les eaux du fleuve. Jamais elle ne parvient à se remettre de cette tragédie.

Peu après l'enterrement, les troupes anglaises débarquèrent sur l'île d'Orléans. Au mois d'août de la même année, les fermes de Beau-pré, Baie-Saint-Paul et de La Malbaie furent ravagées. Le but des Anglais consistait à anéantir l'apport de ravitaillement à la ville de Québec et de dompter les habitants qui harcelaient leur armée. On lança des bombes incendiaires sur plusieurs maisons de la Basse-ville de Qué-

bec, qui fut bombardée jour et nuit pendant deux mois. En septembre, quatre mille soldats débarquèrent à l'anse au Foulon avec à leur tête, le général Wolfe. Ils atteignirent facilement les plaines d'Abraham. Trois mille cinq cents soldats français se préparaient à défendre la ville. Ces derniers furent défaits en moins d'une demi-heure. À l'équinoxe d'automne, les habitants de Québec durent prêter serment de fidélité au roi d'Angleterre. Les années suivantes furent consacrées à rebâtir la ville, puis les colons se remirent peu à peu des pertes subies et des blessures psychologiques engendrées par cette bataille.

Marie, la fille préférée d'Antonin, se maria le 1^{er} juin 1772 à L'Isle-aux-Coudres avec François Pilote, dont l'arrière-grand-père, Léon Pilote, avait immigré en Nouvelle-France vers 1700, en compagnie de sa femme Danièle Gauthier et de ses deux enfants, Luc et Mireille. Léon n'avait pas fait fortune comme il l'avait espéré lorsqu'il était descendu du bateau. Il n'aurait jamais cru, en immigrant en ce lieu, que le climat pouvait être si rude. Avec sa famille, il avait habité Québec et bien qu'il ouvrît un commerce, il fit vite faillite, car il donnait beaucoup trop aux pauvres. Son fils Luc avait épousé une fille de l'île d'Orléans, où il décida de rester pour fonder une famille. Plus tard, leur fils Raymond quitta cet endroit pour s'établir sur L'Isle-aux-Coudres avec sa femme Hortense. C'était leur fils que Marie avait épousé. Elle l'avait rencontré dans la paroisse de Saint-Louis lors d'une promenade avec ses frères et sœurs. Pour François, Marie était une fille peu ordinaire. De son père, celle-ci avait hérité d'un amour inconditionnel pour la chasse et la pêche. Passant la majeure partie de son temps à courir les bois, elle se livrait elle aussi à la traite de fourrure. François trouvait que ce petit bout de femme était doté de qualités peu communes. Même durant sa première grossesse, rien n'avait pu la contraindre de restreindre ses sorties en forêt et sur le fleuve. Elle fut bien malheureuse quand leur fille Angèle naquit, du fait qu'elle dut se résoudre à demeurer auprès d'elle, non sans espérer qu'elle grandisse rapidement pour qu'elle puisse vite retourner à ses activités favorites. Or, quand la petite atteignit l'âge de trois ans, elle eut un deuxième enfant qui la séquestra chez elle.

Lorsqu'elle jugea que ses deux filles étaient en âge de bien comprendre ce qu'elle souhaitait leur apprendre, elle leur transmit tout son savoir. Elle leur parla des mythes et légendes des Amérindiens, de leurs croyances spirituelles et leur enseigna les différentes techniques de chasse et de pêche. Elle fit de même avec Rosanne et Rose, nées beaucoup plus tard. Heureuse en compagnie de ses quatre filles, elle n'aurait jamais voulu que le temps s'arrête. Mais parfois, la vie en décide autrement. Elle perdit la vie en accouchant d'un enfant mort-né. Avec quatre enfants à la maison, François ne tarda pas à remplacer son épouse, même s'il était profondément éprouvé. En secondes noces,

il épousa donc Rita Simard, une veuve de trente-sept ans ayant elle-même quatre garçons : Urbain, Baptiste, Isaac, et Alexandre. Toujours vêtue de noir, cette femme maigrichonne semblait austère et encore plus glaciale qu'une banquise. Bien qu'elles sussent que la coutume des Français était de s'habiller en noir de la tête au pied après le décès d'un être cher, il n'en demeurait pas moins, pour les filles de Marie, que l'apparition de cette sombre femme leur faisait penser à un corbeau annonciateur de malédictions.

Le nouveau couple eut trois autres enfants : Félicia, Martin et Ludovic. Au total, la famille comptait donc onze enfants. Vu la quantité de bouches à nourrir, François s'initia à l'élevage d'animaux de ferme, en plus de poursuivre son métier d'agriculteur. À la maison, Rita se plaisait à privilégier ses propres enfants au détriment de ceux de Marie, qui de son avis, avaient été élevés en véritables sauvages. Les fillettes devaient s'occuper de la maison et des plus petits, tandis que les garçons, eux, s'occupaient des animaux, des champs de culture et du bois de chauffage pour l'hiver. Fini le temps où les filles de Marie vagabondaient dans les bois en compagnie de leur mère ! Particulièrement pour Rosanne, il était très difficile de résister à l'appel de la forêt, ce qui lui valait les sempiternelles remontrances de sa belle-mère.

— Qu'est-ce que c'est que cette coiffure ? demanda-t-elle sèchement aux filles peu de temps après son mariage avec leur père.

— Ce sont des nattes, madame, lui répondit Angèle.

— Je sais ce que sont des tresses, mon enfant. Ce que je veux savoir, c'est pourquoi vous ne portez pas vos cheveux différemment ? Et dorénavant, appelez-moi, maman.

— C'est ainsi que toutes les filles de notre peuple se coiffent, répliqua Adèle, venue secourir sa sœur.

— Ici, vous ne vivez pas dans une tribu ! Il faudra vous civiliser ! D'ailleurs, vos robes ressemblent à des haillons. Je vais vous coudre des vêtements plus décents et vous jetterez vos oripeaux aux ordures. Et plutôt que des nattes, je vous apprendrai à faire des boudins. Ainsi, à l'école, on vous prendra pour des petites Françaises. Évidemment, je ne peux pas faire disparaître votre teint, même si je vous faisais tremper dans l'eau pendant toute une année ! Mais au moins, avec des cheveux bien peignés et de nouvelles robes, vous aurez l'air propre.

Les quatre filles de Marie demeurèrent bouche bée. Que pouvaient-elles répondre à cette horrible sorcière qui les jugeait avec autant de mépris et de méchanceté ? C'est à ce moment que Rosanne prit conscience que leur bonheur familial avait péri en même temps que leur mère. Cette femme allait les changer en quelque chose qu'elles n'étaient pas. Ce jour-là, la fillette s'était juré, dans son for intérieur, de ne jamais oublier les enseignements de sa maman. Peu après, alors qu'elle glissait ses doigts sur les meubles, Rita remarqua qu'il y avait de la poussière.

— Rosanne, dorénavant, tu t'occuperas de tout le ménage de la maison. Tu es une grande fille, maintenant. Il serait temps que tu cesses de courir les bois.

— Mais, vous n'y pensez pas ? Notre mère, elle, nous laissait jouer dehors toute la journée. Elle disait que prendre l'air était primordial pour notre santé ! rétorqua Rosanne.

— Votre mère est morte et enterrée, et ne vous sera plus d'aucuns secours. Ici, c'est moi qui commande, un point c'est tout !

En peu de temps, les fillettes avaient tellement changé d'apparence, qu'elles ne se reconnaissaient même pas elles-mêmes. Elles portaient de curieuses robes à volants et leurs cheveux formaient des boucles tombant en cascade le loin de leur dos, en plus d'être retenus par des rubans assortis à leur tenue. Les poupées de vieux chiffon cousues à la main que leur mère leur avait jadis fabriquées avec tant d'amour avaient fini dans le poêle à bois. Chacune était à l'image d'une Amérindienne. Elles avaient été remplacées par des poupées de porcelaine auxquelles les filles n'avaient pas le droit de toucher, sauf, bien entendu, Félicia, la fille de Rita. Dès qu'elle le pouvait, Rosanne se sauvait de la maison pour échapper à la tyrannie de sa belle-mère. L'ayant prise grippe, cette dernière lui rendait la vie impossible. La jeune fille se désespérait de voir à quel point ses sœurs et elle n'avaient plus rien en commun avec leurs origines amérindiennes. À présent, elles ressemblaient davantage aux enfants des colons. Cela la rendait très malheureuse, d'autant plus qu'elle avait l'impression d'avoir effacé sa mère de sa mémoire. Pour la consoler, Isaac, le troisième fils de Rita, lui dit un jour :

— Ne t'en fais pas, Roxanne. Un jour, je t'épouserai et je t'emènerai loin d'ici. Tu verras !

Avant l'arrivée des Européens, au 17^e siècle, Saint-Raymond-de-la-Tour était privilégié par les Amérindiens, qui y pratiquaient la pêche à la rivière Raymond et à la rivière Noire. Sur le Saint-Laurent, au large de pointe aux Corbeaux, les pêcheurs les plus expérimentés attrapaient des bélugas et des marsouins. On y entendait de nombreuses histoires de pêche racontées à la brunante et dont on pouvait douter de la véracité. Ce ne fut qu'après la guerre de 1759, quand les Britanniques prirent le contrôle du territoire, que s'installa pour la première fois une population fixe à Saint-Raymond-de-la-Tour.

Isaac Gagnon tint promesse. Le 3 septembre 1805, il épousa Rosanne Pilote et partit vivre avec elle à Sainte-Aline-des-Monts, où il avait acheté une terre. Malheureusement, celle-ci était peu prospère et il devait y peiner du matin au soir. Au bout d'un temps, il dut se résoudre à courir les bois pour se livrer à la traite de fourrure. Rosanne, qui avait appris de sa mère, lui enseigna alors la façon dont il devait poser les pièges et comment il devait enlever la peau sans l'abîmer, avant de la faire sécher au soleil. Elle lui raconta que les Amérindiens avaient pour coutume de pratiquer des techniques de chasse leur permettant d'éviter tout gaspillage, en utilisant toutes les parties de l'animal. Par exemple, avec la peau, ils fabriquaient des vêtements et des tambours sur lesquels retentissait la musique sacrée.

— Maman nous a raconté que les fissures qui se trouvaient sur les omoplates des caribous révélaient l'emplacement du gibier. De plus, lorsqu'ils abattaient un animal, les Amérindiens pratiquaient un rituel symbolique qui consistait à insuffler de la fumée dans son corps, pour que son âme parte en paix.

— En sommes, les Amérindiens ne tuaient que pour se nourrir et se vêtir, contrairement à nous, les Blancs, qui le faisons pour s'enrichir.

— Pour eux, la terre et les animaux sont sacrés. Avant l'arrivée des Blancs, aucun Indien ne dépouillait la forêt de ses animaux, car ils savaient que cela risquerait de créer une pénurie, comme ce fut le cas en Huronie.

—Je vais chasser le castor, l'orignal et l'ours, mais je ne veux pas m'encombrer des os des animaux pour pratiquer des rituels, pré-vint Isaac.

—Je le ferai pour toi. Mais souviens-toi de ne prendre que ce qu'il te faut pour vivre. Le surplus est un vol contre mère Nature.

Isaac s'était renseigné sur le commerce des fourrures qui étaient passées aux mains des marchands indépendants, jusqu'à ce que la Compagnie du Nord-Ouest soit fondée en 1779. Cette dernière luttait toujours férocement contre sa principale concurrente pour s'approprier l'exclusivité du marché. La rivalité entre la Compagnie de la Baie d'Hudson et celle du Nord-Ouest n'avait cessé de s'accroître, ce qui avait eu pour effet, du moins, pour un certain temps, de faire grimper le prix des fourrures et d'attirer de plus en plus de commerçants indépendants. C'était d'ailleurs ce qui avait motivé Isaac à se lancer dans ce commerce.

En 1821, la Compagnie de la Baie d'Hudson fusionna avec la Compagnie du Nord-Ouest, établie à Montréal. Les postes de traite devinrent des commerces de détail et le commerce des fourrures commença à décliner. Après la signature de l'acte de reddition, la Compagnie céda au Canada la souveraineté sur ses territoires traditionnels. Moins d'une décennie plus tard, les chapeaux étaient non plus confectionnés avec le feutre tiré du poil de castor, mais avec de la soie. Ainsi, les peaux de castors considérées jusque-là comme fourrure de base perdirent de leur valeur et la Compagnie de la Baie d'Hudson fonda de nouveaux espoirs sur des fourrures de luxe. Mais à cette époque, d'autres intérêts entrant en ligne de compte annoncèrent le déclin de la traite de fourrure : le bois, les terres et la connaissance scientifique. Mais il allait de soi que la traite de fourrure avait joué un rôle primordial dans le développement du Canada, en forçant l'exploration du pays et en favorisant de bonnes relations entre les Autochtones et les Blancs. De temps à autre, Isaac continuait à vendre des peaux d'ours, mais dut se résoudre à retourner à l'agriculture, en compagnie de ses fils Fernand, Jacques et Ernest. Quant à ses quatre filles, même s'il les aimait profondément, elles constituaient pour lui des bouches supplémentaires à nourrir. Peu fertile au début, sa terre finit par produire suffisamment pour assurer la subsistance de la famille. En revanche, les garçons se plaignaient de devoir trimer trop dur. Ce à quoi leur père répliquait qu'il y avait pire dans la vie. À titre d'exemple, il leur

parla de la méchanceté de sa mère envers Rosanne. Fernand, l'aîné, un grand gaillard tout en muscles, rêvait de devenir boxeur. Mais il fit vite de chasser cette idée quand il comprit qu'à l'instar de ses frères, jamais il n'échapperait aux travaux incessants de la ferme. Au bout d'un moment, comme ils avaient cessé de se plaindre, tout laissait croire qu'Ernest et Jacques avaient fini par se résigner. Il était vrai qu'ils étaient plutôt bâtis comme des poulets. Sur un ring, ils n'auraient pas tenu dix secondes. Tout comme son père, Fernand chassait l'ours noir, le castor et le renard, ce qui lui permettait d'amasser un peu d'argent en prévision de son avenir. Il espérait quitter la campagne pour s'établir à Québec. Qui sait si là-bas, il n'aurait pas la chance de boxer? Peu lui importait qu'il y parvienne ou pas, le plus important, pour lui, étant de s'éloigner le plus loin possible du fumier de vache. Mais le destin lui réservait un tout autre avenir. En 1843, deux événements majeurs allaient marquer sa vie. D'abord, son père mourut suite à une pneumonie. Ensuite, il y eut sa rencontre avec Martine Bradet. Ses sentiments pour cette dernière le convainquirent de rentrer dans les rangs des cultivateurs. Il faut dire que la grossesse de sa bien-aimée l'y avait un peu aidé. Avant la fin de l'année, il épousa Martine, qui en était déjà à son cinquième mois de grossesse. Même s'il avait fait un trait sur la boxe, Fernand n'oublia pas pour autant son rêve de partir au loin. Aussi, fut-il tenté par l'idée de s'établir au Saguenay. Mais son épouse s'y étant fermement opposée, ils allèrent plutôt vivre à Sainte-Aline-des-Monts, où ils habitèrent une petite chaumière au toit recouvert de tiges de blé, dont l'architecture respectait en tous points le style des maisons de l'Europe septentrionale. Construite avec l'aide de ses frères, cette demeure constituait le cadeau de mariage de Martine. Au début de l'été, celle-ci donna naissance à une fille qui dès le lendemain, fut baptisée du nom d'Élisa. Devenu père, Fernand se prit en main. Il chassa de sa tête toutes ses envies d'un avenir meilleur, pour imiter son père et se contenter de faire vivre sa famille. Il défricha donc sa terre, pour ensuite y ensemer du blé et de l'orge. Pendant toute la saison estivale, il avait regardé ses épis grandir et doré sous le soleil. Une fois le temps de la récolte arrivé, c'est avec une lueur de fierté dans le regard qu'il accomplit cette tâche. Alors qu'il s'exécutait, sa tendre épouse vint lui annoncer qu'il allait devenir à nouveau père. Ainsi, quand la petite Élisa fit ses premiers pas, Martine accoucha d'une seconde fille.

Avec le temps et avec l'expansion de l'agriculture, il y eut de moins en moins de coureurs des bois. Les colons se consacraient presque exclusivement à l'élevage et à l'ensemencement des champs. Évidemment, les Amérindiens furent forcés de s'assimiler à la culture européenne ainsi qu'à leur religion. Le christianisme prit une telle ampleur, que leur connexion particulière avec le monde spirituel disparut progressivement.

En 1847, Sainte-Aline-des-Monts prit le nom de Sainte-Aline. En même temps, une ligne de bateaux de croisière commença à naviguer sur le Saint-Laurent, entre Montréal et le Saguenay, ce qui eut pour effet d'attirer les premiers touristes. Fernand trimait dur sur sa ferme pour la rendre florissante. L'année précédente, il avait acquis plusieurs vaches, ce qui lui permit d'augmenter considérablement son cheptel. De plus, il possédait deux truies et quelques poules qui lui procuraient des œufs frais tous les jours. Il avait aussi une écurie qu'il avait construite presque par lui-même, écurie qui servait d'abri pour la jument qu'il utilisait pour labourer la terre.

Au cours des années qui suivirent, sa ferme était devenue à ce point prospère, qu'il put acquérir des terres jouxtant la sienne et agrandir son bétail. Il travaillait de l'aube au crépuscule sans jamais se plaindre. Son labeur fut bien récompensé, car il eut tôt fait d'amasser un joli pécule. Rien de bien important, mais assez pour passer l'hiver à l'abri du besoin. Il avait la tête remplie de projets et des années devant lui pour les réaliser. Il y avait toutefois un ennui... maintenant père de cinq filles, il n'avait aucun garçon. Or, il lui fallait des fils pour lui venir en aide lorsqu'il serait vieux et usé. La providence lui sourit deux ans plus tard, quand son épouse accoucha d'un premier fils. Par la suite, Martine donna naissance à quatre autres garçons et une sixième fille. À présent, Fernand pouvait compter sur suffisamment de bras. D'ailleurs, depuis l'établissement d'un curé à Sainte-Aline, le nombre d'enfants par famille avait augmenté considérablement. Malgré la pauvreté des habitants, le clergé insistait sur la procréation, sous peine d'excommunication. À Saint-Raymond-de-la-Tour, Fernand fut engagé sur un chantier pour la construction d'un palais de justice. Il s'était dit que ce travail le changerait un peu de sa routine quotidienne et que l'argent liquide était toujours le bienvenu. Il faut dire qu'à cette époque, l'argent constituait une denrée rare. En son absence, sa femme et ses enfants veillaient à la bonne marche de la ferme.

Ce jour-là, sur la rivière Raymond, le soleil brillait d'un éclat particulier. On aurait dit que des diamants étincelaient à la surface de l'eau. Éliisa Gagnon, la taille fine et les cheveux noirs descendant jusqu'à la taille, attira l'attention des pêcheurs lorsqu'elle s'amena pour pêcher le saumon avec sa mère. Adrien Villeneuve remarqua tout de suite la jeune fille. Selon ce qu'il avait entendu dire, elle serait de descendance amérindienne. À voir ses traits et ceux de sa mère, il n'en doutait pas une seconde. Dieu qu'elle était belle, cette fille ! songea-t-il. Les rayons solaires faisaient reluire sa peau dorée tandis que ses yeux de biche s'égarèrent un instant sur lui. Il en fut tout retourné. Sentant l'admiration du jeune homme, Éliisa avait posé les yeux sur lui un bref instant. Ce faisant, son cœur avait fait un bond dans sa poitrine et sans savoir pourquoi, elle s'était mise à rougir.

— Nous avons assez de saumons, Éliisa. Rentrons à la maison. Il nous faudra encore les préparer pour les boucaner, laissa entendre sa mère. Ça nous permettra de le conserver plus longtemps et surtout, d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent si l'hiver tarde à s'en aller.

— Bien, mère, répondit Éliisa en jetant un dernier coup d'œil sur Adrien.

Martine et sa fille aînée retournèrent donc à la maison, au grand désappointement d'Adrien, qui avait espéré faire la connaissance de la jolie demoiselle. Lorsqu'il pensait à elle, son cœur battait la chamade. La jeune métisse lui plaisait vraiment beaucoup, même qu'il en était follement amoureux. À vingt-six ans, il était grand temps qu'il se marie s'il voulait fonder une famille... Dans l'allégresse, il sifflota de bonheur. N'ayant rien de pressant à faire pour l'instant, il resta près de la rivière et se mêla aux Amérindiens qui avaient posé leurs tentes sur la rive. À la tombée de la nuit, tous les membres de la tribu, jeunes et moins jeunes, se rassemblèrent au centre du campement. Un feu fut allumé et à la lueur des flammes qui dansaient dans la nuit, les anciens racontèrent des légendes remontant à des temps anciens. À la suite de ces soirées, des histoires effrayantes mettant en scène des carcajous venaient hanter le sommeil des jeunes enfants apeurés. Ces contes avaient pour but de transmettre le savoir et de garder les petits

à proximité des adultes, la forêt pouvant parfois s'avérer dangereuse pour eux.

Adrien observa la tente du chef, la plus imposante de tout le campement. Plus en retrait, il découvrit celle du chaman, un homme qu'il craignait beaucoup, car selon certains, il possédait des pouvoirs surnaturels qui lui permettaient de communiquer avec les esprits et de lancer des sorts. À l'intérieur de la tente tremblante et au rythme d'un tambour fabriqué à l'aide de peau de cerf tendue, il convoquait les défunts qui manifestaient leur présence par l'entremise de cris d'animaux. Les Indiens, des Montagnais pour la plupart, invitèrent le jeune homme à rester pour la nuit. Au petit matin, Adrien remercia ses hôtes et repartit chez lui avec dans la tête, le souvenir de la belle métisse venue pêcher avec sa mère.

La maison qu'il habitait avec ses parents lui semblait parfois un peu trop solitaire, surtout pendant les longs mois d'hiver. C'est dans ces moments qu'il regrettait de ne pas avoir d'épouse et une ribambelle d'enfants. Le travail sur la ferme lui prenant tout son temps, il n'avait pas eu le loisir de faire le galant auprès des jeunes demoiselles. Depuis que son père s'était blessé à la colonne vertébrale en tombant du toit lorsqu'il y était monté pour le déneiger, Adrien s'occupait seul de l'exploitation. Aussi, en raison de sa lourde somme de travail, il n'avait pas le temps de s'occuper de l'entretien de leur demeure. Sa mère, Annette Lessard, vieillie avant l'âge, ne pouvait pas non plus assumer cette tâche, passant la majeure partie de la journée à s'occuper de son mari. Elle lavait bien le linge sur la planche à laver et l'étendait sur la corde, mais pour le reste, il leur fallait de l'aide. Quant aux autres membres de la famille, ils étaient tous partis vivre à Québec en prétextant que s'ils ne parlaient pas, ils connaîtraient eux aussi une vie de misère. Ils avaient donc préféré tenter leur chance dans la grande ville pour exploiter des commerces. Aucun d'eux n'avait envie de cultiver la terre. Résolu à engager quelqu'un pour les travaux domestiques, Adrien promit à sa mère de dénicher une personne fiable et compétente.

Le dimanche de la semaine suivant sa promesse, il scella sa jument et quitta la ferme pour assister à la grand-messe à l'église de Sainte-Aline. Le perron de l'église servait généralement à diffuser les nouvelles entre les habitants. S'il y avait un endroit pour répandre celle selon laquelle il avait besoin d'une aide domestique, c'était bien

là. Lorsqu'il s'approcha de la porte d'entrée, son cœur fit un tour dans sa poitrine quand il aperçut la belle Élixa. Elle était en compagnie de ses parents et de ses frères et sœurs. Sans hésiter, il accosta le père de la jeune fille.

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour, répondit Fernand Gagnon d'une voix méfiante.

— Je cherche quelqu'un pour s'occuper de l'entretien de notre maison et... je me disais que si vous étiez d'accord, bien entendu, votre fille aînée ferait parfaitement l'affaire. Elle semble vigoureuse et très bien élevée.

— Écoutez, monsieur... ?

— Adrien Villeneuve se présenta le jeune homme en serrant la main de son vis-à-vis.

— Eh bien, monsieur Villeneuve, je dois d'abord y réfléchir.

— Avant de prendre la moindre décision, monsieur, sachez que mon père est impotent, que ma mère se fait vieille et qu'elle aurait grandement besoin d'aide pour s'occuper de la maison. Votre fille serait nourrie et logée. De plus, je lui verserais un petit pécule chaque mois.

En se grattant le menton, Fernand Gagnon regarda sa fille, restée en retrait, puis lui fit signe de s'approcher.

— Élixa, cet homme a besoin d'aide pour ses vieux parents et il voudrait que tu travailles pour lui. Il te logera et te nourrira. Pour ce qui est de l'argent qu'il te versera, tu nous le feras parvenir à la maison.

En reconnaissant l'homme qu'elle avait apprécié lors de sa sortie de pêche, Élixa, prise de panique, ne put s'empêcher de dire à son père qu'elle ne souhaitait pas s'éloigner de sa mère.

— En bonne catholique, tu ne peux pas refuser d'aider ces malheureux. La charité chrétienne exige que tu fasses ton devoir. Je te reconduirai moi-même là-bas. Par la même occasion, nous verrons si ces gens sont respectables.

— Vous n'avez rien à craindre, monsieur. Ma famille et moi sommes d'honnêtes gens et je vous promets qu'il n'arrivera rien de fâcheux à votre fille, précisa Adrien, piqué au vif.

— Dans ce cas, je conduirai Élixa chez vous dans quelques jours.

L'affaire conclue, Fernand Gagnon remit son couvre-chef sur sa tête et partit avec sa famille. Pour sa part, Adrien reprit la route,

très satisfait de lui. Il ne doutait pas une seconde que ses parents approuveraient son choix. Sa pauvre mère serait libérée d'une partie des corvées et la maison serait nettoyée de fond en comble.

Il arriva chez lui au crépuscule, après avoir profité de la journée pour pêcher avec les Indiens. À travers les carreaux, il vit que sa mère avait déjà allumé la lampe à l'huile. Lorsqu'il entra, il la trouva en train de laver son mari. Elle plongeait un linge dans le seau d'eau posé sur la table, avant de le tordre et de frotter la peau de son mari avec le savon du pays.

— Et puis, as-tu trouvé quelqu'un ? questionna-t-elle en se figeant.

— Oui, je te l'avais promis. Et tu sais bien que je tiens toujours mes promesses, répondit Adrien en déposant ses truites sur la table.

— Quand sera-t-elle ici ?

— Bientôt. Dans quelques jours, j'imagine.

— Raconte-moi tout. De qui s'agit-il ?

— C'est la fille de Fernand Gagnon. Elle s'appelle Élisabeth. Je l'ai déjà aperçue près de la rivière Raymond. Elle est métisse.

— Tu n'as quand même pas engagé une sauvageonne ? s'inquiéta la mère.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ? rétorqua le mari de cette dernière.

— Écoute, argumenta Adrien, nous ne pouvons pas payer beaucoup pour les services d'une domestique et une Indienne fera très bien l'affaire. Tu verras, elle va te plaire, j'en suis certain. M'as-tu gardé quelque chose à manger ?

— Regarde dans le four... Il y a du lard et des pommes de terre. Mais avant, aide-moi à coucher ton père.

Adrien souleva doucement son paternel et le déposa dans son lit. Après son accident, Louis-Marie Villeneuve n'avait plus du tout remarché. Supportant mal le fait d'être paralysé jusqu'à la taille, le vieil homme passait souvent sa mauvaise humeur sur le dos de ses proches. Après avoir fermé la porte de la chambre, Adrien mangea, puis alla s'occuper des animaux.

Quelques jours plus tard, le jeune homme vit un chariot s'approcher de la maison. Il s'agissait de Fernand Gagnon, qui venait reconduire sa fille. Aussitôt, il marcha à leur rencontre, les salua et les invita à entrer. La cuisine que Gagnon découvrit en entrant, bien que rudi-

mentaire, était assez spacieuse. Alors qu'il posait les effets personnels d'Élisa sur le sol, il aperçut un vieil homme assis bien droit dans sa berçante, à laquelle il était attaché avec une corde pour éviter qu'il en tombe. Voyant que la mère d'Adrien reluquait sa fille avec suspicion, Fernand se demandait s'il avait bien fait de la conduire ici. Mue par l'empathie, Élisa s'approcha doucement du vieillard qui lui faisait tant pitié et lui caressa le front comme s'il s'agissait d'un enfant. En la voyant agir ainsi, madame Villeneuve sourit spontanément et lui offrit une chaise. Fernand soupira... Il s'était fait du souci pour rien. Afin de laisser les deux femmes faire plus amples connaissances, Adrien invita le père à visiter la ferme. Avant de sortir, ce dernier embrassa sa fille sur le front en lui ordonnant de bien se tenir. Avec un visage triste, Élisa le regarda ensuite franchir la porte. Elle avait d'abord espéré qu'il la ramènerait à la maison, mais finit par se dire qu'elle n'était plus une enfant et qu'il était temps de penser à son avenir.

Devinant la mélancolie de son invitée, madame Villeneuve lui offrit de se reposer dans la chambre qu'elle lui avait préparée, ce que la jeune fille accepta d'emblée. Lorsqu'elle découvrit sa chambre, elle ne put s'empêcher de s'émerveiller. Il y avait un grand lit recouvert d'un édredon lilas juste pour elle, qu'elle n'aurait pas à partager avec ses sœurs. Il y avait même une penderie ancienne pour contenir ses choses. De chaque côté des murs, elle remarqua deux fenêtres ornées de rideaux de dentelle ivoire qui lui permettaient de voir les montagnes. Près du lit, une berçante était à sa disposition, de même qu'une table de chevet sur laquelle reposaient un bougeoir et un bouquet de fleurs séchées. Se sentant beaucoup mieux, Élisa se promit de faire en sorte que ces gens ne regrettent jamais de l'avoir engagée.

Six mois s'étaient écoulés depuis son arrivée et la jeune femme accomplissait ses tâches ménagères avec beaucoup d'enthousiasme. Lorsqu'elle n'avait plus rien à faire à l'intérieur, elle allait rejoindre Adrien pour lui donner un coup de main sur la ferme. Elle traitait les vaches, nourrissait les poules et s'occupait du potager. Parfois, les deux prenaient un goûter à l'ombre d'un grand chêne en discutant de choses et d'autres. Souvent, leur menu se composait d'un quignon de pain sur lequel ils étalaient un peu de porc haché, assaisonné avec beaucoup d'oignon, du sel et du poivre.

Un jour, Adrien s'assit sur un petit banc fait à la hache et sortit son goûter qu'il mangea avec avidité avant de boire quelques gorgées

d'eau. Les travaux de la ferme lui avaient ouvert l'estomac. Son repas terminé, il bourra sa pipe de tabac et l'alluma. Assise près de lui, Élisabeth, les jambes repliées sous elle, l'observait à la dérobée.

— J'ai entendu dire que ton père travaillait à la construction du couvent des Sœurs de la Charité, dit le jeune homme pour rompre le silence.

— En effet, il aurait préféré être parmi ceux qui érigent le quai à Saint-Raymond-de-la-Tour, mais mère a pensé que la construction du couvent serait plus avantageuse pour lui.

Adrien garda le silence un instant. En le scrutant, Élisabeth devina qu'il voulait lui dire quelque chose, mais qu'il hésitait. Il éprouvait des sentiments pour elle depuis qu'il l'avait vue pêcher avec sa mère sur la rivière Raymond. Il se leva soudainement et sans mot dire, se dirigea vers l'écurie où il scella sa jument. Ceci fait, il partit faire une randonnée pour vérifier l'état des clôtures, pendant qu'Élisabeth le regardait s'éloigner, hébétée par son attitude. Elle savait qu'il éprouvait des sentiments à son égard, tout comme elle en éprouvait pour lui. Après s'être appuyée contre le mur de l'écurie, elle décida d'attendre son retour. Elle n'eut pas à patienter longtemps, car elle le vit revenir et dire qu'il y aurait quelques poteaux de cèdre à remettre en place. Il retira la selle de sa jument et la remit dans l'écurie, suivi d'Élisabeth. Cette dernière s'empara d'une motte de paille et l'aida à frotter l'animal. Pendant qu'ils s'exécutaient, le regard d'Adrien s'arrêta sur le visage d'Élisabeth, qui lui décrocha son plus beau sourire.

— Tu avais quelque chose à me dire toute à l'heure? demanda-t-elle en souriant de plus belle.

— Qui, moi? répondit Adrien, mal à l'aise.

— Ne fais pas l'innocent.

— Je ne sais pas de quoi tu parles! mentit Adrien.

— Si tu n'oses pas avouer tes sentiments pour moi, je ne vais pas le faire à ta place.

— Comment sais-tu? s'étonna Adrien.

— C'est simple. Ton attitude change en ma présence. Tu donnes constamment l'impression d'être dans la lune et puis tu rougis chaque fois que nos mains se touchent accidentellement.

— Effectivement, j'éprouve de l'amour pour toi, Élisabeth. Je ne pensais pas que ça se voyait autant.

— C'est comme le nez au beau milieu de la figure. On ne peut pas le manquer, rigola Éliisa.

— Tu peux toujours en rire. Moi, je ne vois pas ce qu'il y a de drôle si mes sentiments ne sont pas partagés.

— Qu'est-ce qui te laisse croire qu'ils ne le sont pas ?

— Tu te moques de moi !

— Pas du tout, Adrien. Je t'aime moi aussi.

— Quoi ? s'exclama Adrien qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu as bien entendu. Je t'aime depuis que je t'ai vu près de la rivière Raymond.

— Tu me combles de joie ! rétorqua Adrien en s'avançant doucement pour poser ses lèvres sur celles d'Éliisa et l'embrasser fougueusement.

— Crois-tu que tes parents m'accepteront dans votre famille ? questionna la jeune femme une fois leur premier baiser échangé.

— Certainement. Ils t'apprécient vraiment beaucoup, tu sais. Allons leur annoncer la nouvelle !

Ils rentrèrent à la maison et avant même qu'ils aient ouvert la bouche, madame Villeneuve comprit ce qui se passait. Son mari et elle étaient très heureux qu'Éliisa fasse partie de la famille. Le couple se maria en septembre, puis tous les membres des deux familles se rassemblèrent pour fêter l'heureux événement. Des danses folkloriques se succédèrent jusqu'au petit matin, moment que choisirent les époux, visiblement morts de fatigue, pour se retirer dans l'intimité de leur chambre, abandonnant les danseurs et les accordéonistes à leurs réjouissances.

Neuf mois plus tard, en fin d'après-midi, Éliisa accoucha d'un garçon de huit livres. La sage-femme coupa le cordon ombilical, nettoya l'enfant et l'enveloppa dans une couverture qu'Annette avait tricotée en prévision de cette naissance. Elle déposa ensuite le bébé dans son berceau, puis s'occupa d'Éliisa. Restée dans la cuisine, la grand-mère avait entendu les premiers cris du bébé. Patiemment, elle attendit que Suzanne Boily, la sage-femme, ouvre enfin la porte de la chambre pour s'infiltrer à l'intérieur et cajoler le poupon. Son époux, Louis-Marie, ronflait dans sa berçante à laquelle, comme toujours, il était bien attaché. Même les cris de douleurs lancés par Éliisa quelques minutes plus tôt ne l'avaient pas empêché de faire sa petite sieste. Trop nerveux, Adrien était sorti tôt le matin pour aller couper du bois qu'il souhaitait utiliser pour agrandir l'étable.

— Vous pouvez venir, Annette ! cria Suzanne Boily de l'intérieur de la chambre.

— Je veux voir mon petit-fils, s'empressa-t-elle de réclamer la nouvelle grand-mère en entrant dans la pièce.

— Vous avez en effet un petit-fils, répliqua Suzanne Boily en lui tendant le bébé qui dormait paisiblement.

— Quel magnifique enfant ! s'exclama Annette. Dieu, qu'il est beau ! Et quels magnifiques yeux bleus ! Pareils aux miens. Je n'ai jamais vu plus bel enfant ! Il a l'air d'un petit Jésus.

— Oui, c'est vrai qu'il est magnifique, renchérit Éliisa.

— Essaie de te reposer pendant que ton enfant dort. Les tétées viennent assez rapidement, conseilla Annette en déposant le bébé dans son berceau.

Puis, en compagnie de Suzanne Boily, cette dernière quitta la pièce sur la pointe des pieds. Dans la cuisine, elle mit de l'eau à bouillir pour leur faire du thé. La vieille théière qu'elle avait reçue en cadeau le jour de ses noces était quelque peu ébréchée, mais elle refusait de la jeter. De toute façon, ce n'était certainement pas Suzanne Boily qui allait se formaliser de l'état de la vaisselle. Elle était d'ailleurs prête à parier qu'elle mangeait dans une écuelle et qu'elle ne possédait aucune porcelaine. Son bougre de mari buvait du soir au matin, de même qu'il planquait un alambic sur ses terres pour fabriquer de la bagoisse.

—Merci, dit Suzanne, en acceptant la tasse de thé posée devant elle.

—Je crois que tout s'est bien passé pour ma belle-fille, supposa Annette. Elle va sûrement repartir en famille très bientôt.

—Je ne sais pas. Elle a perdu beaucoup de sang. L'abstinence serait plus indiquée pour un bon bout de temps.

—Mais voyons ! c'est le devoir d'une femme de donner des enfants à son mari ! répliqua Annette, persuadée qu'Élisa pouvait parfaitement enfanter d'une dizaine d'enfants.

—Personnellement, je crois qu'une meilleure régulation des naissances diminuerait le nombre de veufs.

—Vous n'y pensez pas ! s'écria Annette, horrifiée. Si monsieur le curé vous entendait !

—Si vous saviez, Annette, combien de femmes j'ai vues mourir en mettant leur enfant au monde...

—C'est Dieu qui décide si ces femmes doivent vivre ou mourir, rétorqua Annette en se signant le front.

—Croyez-vous que Dieu souhaite que ses enfants deviennent orphelins dès leur naissance ?

—Vous savez bien que les hommes épousent rapidement une autre femme pour prendre la relève une fois que leur épouse est morte. Alors, quelle importance, s'il y a des orphelins, puisque leur père veille à leur procurer une nouvelle mère.

—Il y a des familles de dix enfants dont la mère meurt en couche et je présume que leur père n'a pas le choix de se remarier pour élever cette marmaille.

—Vous ne devriez pas donner votre avis, ma chère, puisque vous n'avez point donné d'enfant à votre homme. Comme vous êtes aussi sèche qu'une vieille branche morte, il est inutile de discourir sur le sujet.

—Vous avez sans doute raison, se contenta de répondre Suzanne Boily en buvant une gorgée de thé.

En entendant Louis-Marie se réveiller et se racler la gorge, Annette se leva et l'aïda à changer de position.

—Et alors ? s'enquit-il. C'est un garçon ou une fille ?

—C'est un garçon. Un vrai petit prince. Il tient de moi, aucun doute là-dessus !

— J'espère que non ! grommela le vieil homme.

— Que dis-tu ? Je n'ai pas entendu.

— Je disais que s'il te ressemble, il doit être superbe.

— Évidemment qu'il est superbe ! Comment pourrait-il en être autrement ? N'est-ce pas, Suzanne ?

— Oui. Bien sûr, répondit celle-ci avec une pointe d'ironie.

Adrien fut soulagé lorsqu'il revint et qu'on lui apprit qu'Élisa et son enfant se portaient bien. Deux jours plus tard, le bambin fut baptisé sous le nom de Paul. Pour l'occasion, toute la famille d'Élisa s'était déplacée. Annette avait préparé des tourtières et un ragoût de pattes de cochon qui embaumaient toute la maisonnée. Fernand Gagnon en avait mangé à s'en rendre malade, pendant que Louis-Marie, comme toujours, s'était endormi dans sa chaise et qu'Adrien jouait de la cuillère. Les parents de ce dernier étaient très fiers de leur petit-fils, même s'il était à moitié Amérindien. Trois ans plus tard, Élisa donna naissance à une fille, qu'Annette décida d'appeler Albertine, en mémoire de sa propre mère. Si cela pouvait lui faire plaisir, Élisa n'y voyait pas d'inconvénient. Lorsque Paul atteignit l'âge de six ans et Albertine trois ans, leur mère tomba à nouveau enceinte. Ainsi, une fille naquit avant la fin du printemps et porterait le prénom de la mère de Louis-Marie, Éléonore. Cette année-là, on construisit une église protestante à Saint-Raymond-de-la-Tour, pour mieux desservir les riches vacanciers qui venaient passer l'été dans la région. Pour Annette, il n'y avait pas de meilleure église que la sienne, celle de Sainte-Aline. Aussi, refusa-t-elle la balade en carriole proposée par Adrien pour aller voir cette nouvelle église qui faisait tant jaser dans les paroisses. L'année suivante, le petit Thomas vint au monde.

Un matin de septembre, Annette se réveilla à l'aurore, sachant d'instinct que quelque chose n'allait pas. Louis-Marie semblait un peu trop immobile. Elle repoussa les couvertures et constata que sa poitrine ne se soulevait plus. Prise de panique, elle le toucha pour le réveiller, mais constata avec horreur que son corps était aussi froid que raide. Son époux était mort pendant son sommeil. Elle sortit en trombe de la chambre conjugale et se rua dans la cuisine, où son fils mangeait avant d'aller s'occuper des vaches. Installée devant le poêle à bois, Élisa faisait cuire les crêpes tel qu'on le lui avait appris dans le passé.

— Adrien, ton père est mort... Il est tout froid... balbutia Annette, visiblement en état de choc.

Sans tarder, Adrien se précipita dans la chambre de ses parents, qui n'avait pas changé depuis la construction de la maison. La pièce n'avait jamais fait l'objet d'une nouvelle décoration, la ferme engloutissant tout l'argent disponible. C'était donc les mêmes rideaux élimés qui pendaient à la fenêtre et le même édredon qui réchauffait ses parents depuis leur nuit de noces. Après s'en être approché, Adrien constata qu'effectivement, son père était sans vie. Il remonta le drap sur sa tête en signe de respect, puis, complètement anéanti, sortit de la chambre pour rejoindre les femmes.

— Le père est mort, confirma-t-il, abasourdi, en prenant place à la table.

Élisa vint s'asseoir près de lui et posa sa main sur la sienne en guise de réconfort. Le pauvre homme ne put retenir ses larmes lorsqu'il entendit sa mère éclater en sanglots. Entendant les pleurs de leur chambre, les enfants, affolés, accoururent dans la cuisine pour s'enquérir de ce qui se passait.

— Pourquoi pleurez-vous ? demanda Paul, l'aîné du groupe.

— Mon chéri, ton grand-papa nous a quittés cette nuit, annonça Annette.

En entrant dans la chambre de leurs grands-parents, les enfants virent la couverture qui recouvrait le corps de Louis-Marie. Albertine la souleva légèrement et regarda l'aïeul qui ne bougeait pas.

— Venez, les enfants ! Sortez de la chambre, ordonna leur père après les avoir rejoints.

Le corps de monsieur Villeneuve fut exposé dans la maison pendant trois jours. On l'enterra par la suite dans le cimetière paroissial, juste après le service funèbre qui eut lieu à l'église de Sainte-Aline. Élisa avait éprouvé beaucoup de mal à consoler ses enfants. Quant à Annette, habillée de noir de la tête aux pieds, elle avait prié avec ferveur pour le repos de l'âme de son époux.

Sans la présence de ce dernier, la pauvre se sentait désœuvrée. Aussi, en décembre, c'est avec joie qu'elle accueillit la naissance de la petite Lori. Cette année-là, il neigea tellement, qu'Adrien n'eut guère besoin d'une échelle pour déneiger le toit.

Quelques années plus tard, Adrien et Éliisa avaient déjà une famille de cinq enfants lorsque les jumeaux Anne et Frédéric virent le jour. Auparavant, ils avaient perdu un enfant de sept mois dont la grippe avait dégénéré en pneumonie. Avec Annette, il y avait maintenant dix bouches à nourrir. Pour joindre les deux bouts, Adrien et Paul devaient trapper et chasser, en plus d'assurer les travaux sur la ferme. Heureusement, Paul était un bien meilleur chasseur que son paternel.

Sur la scène politique, les années avaient été mouvementées, au pays, avec la rébellion de la rivière Rouge. À la tête du mouvement, Louis Riel, chef du peuple métis dans les Prairies canadiennes, avait constitué un gouvernement provisoire en vue de protéger les droits et la culture des Métis. La crise avait débuté juste après la Confédération canadienne en 1867. Des travaux d'arpentage divisant les terres en cantons, sans même respecter l'agencement des terres des Métis qui étaient perpendiculaires à la rivière, avaient été contestés par la population locale. C'est ce qui provoqua le conflit le plus important du Canada depuis l'Acte de l'Amérique du Nord britannique.

Sur le perron de l'église de Sainte-Aline, Paul avait entendu des paroissiens discuter au sujet de cette crise. Il ne comprenait pas vraiment la politique, mais dans son for intérieur, il savait que Louis Riel laisserait sa marque dans l'histoire du Canada. Ce jour-là, il avait assisté à la messe avec toute sa famille. De retour à la maison, ses frères et sœurs s'étaient empressés d'aller jouer dehors, tandis que lui était resté assis sur la galerie pour réfléchir. Sa petite sœur Lori poursuivait Thomas avec une branche en guise de fusil dans les mains. Elle s'arrêta soudain, visa sa cible et tira un coup. Après quoi, Thomas simula la mort en tombant sur le sol.

— À quoi jouez-vous ? les interrogea Paul.

— Je suis un cowboy et Thomas est un Indien. Je dois le tuer parce que les Indiens sont méchants ! expliqua Lori.

— Idiote ! lança Paul, c'est toi, la métisse !

— C'est quoi une métisse ? demanda la fillette, tandis que Thomas s'était relevé pour se joindre à la conversation.

— C'est un Indien mélangé avec un Blanc.

— Tu veux dire que je ne peux pas être un cowboy ?

— Tu as tout compris.

— Mais, je ne veux pas être du côté des méchants.

— Qui te dit que ce sont les Indiens, les méchants, et pas les Blancs ?

Perplexe Lori haussa les épaules. Son grand frère venait de lui annoncer qu'elle était une métisse, alors qu'elle ignorait ce que cela signifiait vraiment. Voyant qu'Annette était sortie pour leur signifier que le dîner était servi, elle lui demanda :

— Grand-mère, Paul dit que je suis une Indienne.

— Pas une Indienne, ma chérie, mais une métisse, la corrigea Annette en posant ses mains sur ses hanches

— Comment ça se fait ?

— Paul, tu n'aurais pas dû le lui dire. Elle est encore trop jeune pour comprendre.

— Je ne crois pas que la garder dans l'ignorance soit la meilleure chose à faire, argumenta Paul en se levant pour secouer son pantalon.

— Si ça se sait à l'école, les Blancs vont vous traiter de Sauvages. Vous feriez mieux d'oublier qui vous êtes si vous ne voulez pas qu'on vous fasse de la peine.

— Moi, je veux devenir comme Louis Riel ! riposta fièrement Paul. Lui, il n'a pas peur de montrer à tout le Canada qu'il est Métis. Et quand je serai vieux, je défendrai aussi les droits de mes semblables.

— Encore faudra-t-il que tu améliores ton orthographe... Sinon, tu resteras un habitant toute ta vie, répliqua Annette. Arrêtons cette discussion et rentrez manger. Le curé doit passer cet après-midi et vous avez intérêt à rester propres.

Élisa déposa la soupière au milieu de la table. Celle-ci contenait de la sauce aux carottes, un mets peu coûteux et qui était très populaire auprès des familles démunies. Lori toucha à peine son assiette, se contentant de manger un morceau de pain trempé dans la mélasse.

— Mange ta sauce, lui ordonna sa mère.

— Je n'aime pas ça.

— Dans ce cas, tu vas passer sous la table, la gronda Adrien.

— Laisse-la finir son pain ! plaida Élisa.

Le repas terminé, les femmes se dépêchèrent de faire la vaisselle, de balayer le plancher et de changer la couche des jumeaux afin que tous les enfants soient présentables avant l'arrivée de monsieur

le curé. Paul, Albertine, Éléonore, Thomas, Lori et Joseph étaient tous sagement assis dans l'escalier, en prévision de la visite du prêtre. Leurs parents leur avaient ordonné de ne pas ouvrir la bouche tant que ce dernier n'aurait pas quitté la maison. Le religieux arriva enfin, salua tout le monde, puis Éliisa lui présenta une chaise sur laquelle il s'affaissa avec soulagement.

— Alors, mes très chers bons paroissiens, avec l'arrivée de jumeaux que j'ai baptisés il n'y a pas si longtemps, je constate que votre famille s'est agrandie depuis ma dernière visite.

— En effet, répondit Adrien.

— Et vous, ma chère enfant, êtes-vous de nouveau en famille? demanda le prêtre à Éliisa en la lorgnant du regard.

— Euh, non monsieur le curé.

— Dans ce cas, il faudra vous y mettre! Nous avons besoin d'enfants pour peupler notre beau grand pays.

— C'est qu'avec la crise qui sévit actuellement, nous avons de plus en plus de mal, à joindre les deux bouts et si je veux nourrir convenablement mes enfants, il faudrait bien que la famille cesse de grandir. Vous savez, monsieur le curé, les bonnes conditions de travail ont largement diminué et à mon avis, ce n'est pas le temps de mettre au monde des bouches de plus à nourrir.

— Qu'est-ce que vous me chantez là, Adrien! Regardez les oiseaux dans les champs... Ils ne moissonnent pas et Dieu pourvoit à leurs besoins. Ayez la foi, et Dieu vous aidera. À ma prochaine visite, il faudra qu'un autre bébé soit en route... s'il n'est pas déjà né, ordonna le prêtre en quittant les lieux.

Une fois débarrassés de leur visiteur, les enfants se levèrent et sortirent jouer dehors en prenant soin d'enlever leurs habits du dimanche.

— Il me fait peur, monsieur le curé, lança Albertine en installant les jumeaux sur le côté ombré de la galerie.

— À moi aussi, confessa Éléonore. On dirait que papa et maman ont autant peur de lui que nous.

— Ne trouvez-vous pas, les filles, qu'avec sa longue robe noire, il ressemble à un corbeau de malheur? questionna Paul.

— Qu'est-ce qui ressemble à un corbeau? s'enquit Thomas en interrompant son jeu.

— Toi, tu es trop jeune pour écouter nos conversations. Va jouer plus loin.

Thomas retourna auprès de Lori et Joseph, qui ne se préoccupaient aucunement de ce que se disaient les plus vieux. Dans sa petite tête d'enfant, le garçon se demandait bien pourquoi le curé, un homme, portait une longue robe de femme... et noire, de surcroît ! Selon lui, ça ne devait pas être évident pour pisser. Dans sa tête d'adolescent, Paul, lui, se demandait s'il n'allait pas partir en Asbestos pour aider financièrement ses parents. Il entretenait l'espoir d'être engagé dans la mine d'amiante qu'on avait récemment découverte.

Il craignait toutefois que sa mère ait du mal à accepter son départ. Lorsque le petit Oasis était mort, la pauvre avait bien failli ne jamais s'en remettre. Le petit corps du bébé avait été exposé dans le salon et le curé était venu dire une prière pour le repos de son âme. Ensuite, il s'était retourné vers Éliisa pour lui dire que c'était la volonté de Dieu. Paul avait dû se retenir pour ne pas lui dire : « Mais pas du tout ! Mon petit frère est mort parce qu'il fait trop froid, ici, l'hiver. S'il avait vécu dans un pays chaud, il serait toujours en vie. Rien à voir avec Dieu. » S'il avait gardé le silence, c'était parce que ses parents n'autorisaient pas les enfants à ouvrir la bouche en présence du monsieur en robe noire. Paul prévoyait partir dans deux ans, car la mine ne serait pas prête à être exploitée avant cette période. Thomas aurait alors dix ans et donc, il serait assez âgé pour prendre la relève auprès de son père.

Le ciel s'assombrit tout à coup. Voyant cela, Albertine et Éléonore rentrèrent les jumeaux avant que l'orage éclate, pendant que Paul alla chercher les enfants qui s'étaient éloignés pour les ramener à l'intérieur. Le tonnerre gronda, les éclairs zébraient le ciel et la pluie se déversa tel un torrent. À travers le carreau, Paul regarda les éléments de la nature se déchaîner. Dans son cœur, il avait aussi l'impression qu'un orage grondait.

Paul partit pour Asbestos vingt-deux mois plus tard, en emportant avec lui le souvenir des visages attristés des membres de sa famille. De là-bas, il fit parvenir régulièrement de l'argent à ses parents pour soulager leur pauvreté. Comme prévu, c'est Thomas qui aida son père sur la ferme. Il travaillait de son mieux, même s'il n'était pas très costaud.

Le 25 décembre 1886, il n'y eut pas de sapin de Noël dans la maison d'Adrien Villeneuve. La population était à nouveau confrontée à une épidémie de variole et son fils Joseph, âgé de huit ans, figurait parmi les victimes. Élisabeth avait tenté de le soigner avec ses herbes, mais la maladie avait été plus forte, affaiblissant le garçon un peu plus chaque jour, jusqu'à ce qu'il cesse de respirer. Adrien et Élisabeth avaient bien demandé au docteur de venir à son chevet, mais ses médicaments n'eurent guère plus de succès que les autres. Le curé était passé pour donner les derniers sacrements, et Joseph s'éteignit tout de suite après son départ. Paul était revenu d'Asbestos pour assister aux funérailles. Évidemment, la famille au grand complet était très éplorée par cette perte.

Quand le corps de Joseph fut prêt à être exposé, plusieurs personnes du voisinage vinrent offrir leurs condoléances. Dans le salon, les femmes récitaient le chapelet d'une voix monotone, tandis que les hommes discutaient à voix basse. Olivier Tremblay, le plus proche voisin de la famille Villeneuve, parlait politique avec monsieur Ambroise Desbiens, un cultivateur de la région. À un certain moment, l'un d'eux fit référence à la pendaison de Louis Riel, survenue le 16 novembre 1885. Aux aguets, Paul tendit l'oreille.

— Sur les trente-six jurés présents au procès, un seul parlait français ! Et comme par hasard, il n'a pas pu être là à l'audience. Vous en rendez-vous compte, monsieur Desbiens ?

— J'ai entendu dire qu'il n'y avait qu'un seul catholique, un Irlandais, paraît-il. Il a été exclu, sous prétexte qu'il n'était pas d'ascendance britannique. Une vraie farce, ce procès ! renchérit Ambroise Desbiens.

Paul savait tout sur le sort réservé à Louis Riel. Jamais il n'avait cessé de s'intéresser à lui. Le Québec avait même essayé de le sauver de la pendaison en envoyant des lettres au gouvernement Macdonald. Le jeune homme n'oublierait jamais la réponse de ce gouvernement. « Il sera pendu, même si tous les chiens du Québec aboient en sa faveur » Paul s'éloigna de la discussion et alla prier pour le repos de l'âme de son petit frère. Alors que sa mère lui souriait à travers ses larmes, il constata que son père, assis près du corps de Joseph, semblait avoir vieilli avant l'âge. Il ne reconnaissait plus en lui l'homme costaud et courageux. C'était maintenant un homme anéanti par le chagrin qu'il avait sous les yeux. En revanche, sa grand-mère Annette,

elle, était toujours aussi énergique et infatigable, malgré son arthrite qui la faisait beaucoup souffrir. Même s'il venait à peine d'arriver, Paul avait déjà hâte de quitter cette maison, tant il ne pouvait supporter de voir souffrir les gens qu'il aimait.

Il était tard quand tous furent partis. Éléonore et Albertine aidèrent leurs parents éplorés à se mettre au lit, tandis que Thomas alla retrouver les jumeaux qui dormaient dans leur lit et que Lori rangea la maison. Paul remarqua combien sa sœur avait changé depuis qu'il lui avait annoncé qu'elle était métisse. Elle avait appris beaucoup de choses sur la nature. Elle reconnaissait les plantes médicinales, celles qui contenaient du poison, et la façon de récupérer les graines des fleurs et des légumes. En un rien de temps, elle avait appris comment diviser les plantes et à quel moment il était propice de le faire. De plus, leur mère lui avait enseigné la façon d'installer des pièges, non sans lui indiquer à quel animal chacun était destiné. Elle apprit comment les poser à l'insu des bêtes et à reconnaître les différentes pistes de celles-ci. Pendant l'hiver, pour éviter que les techniques ancestrales s'oublient, elle fabriquait des mocassins, des capteurs de rêve, des arcs, des flèches et des raquettes. Aussi, sa mère lui avait expliqué toutes les étapes à suivre pour fabriquer un canot d'écorce. Lori préparait aussi les remèdes faits à partir des plantes qu'elle avait elle-même cueillies dans la forêt. Pour ne rien oublier, elle mémorisait tout dans sa tête. Puis un jour, Annette lui dit :

— Il faut que tu saches, Lori, que l'étude des plantes n'est pas tout dans la vie. Il est important, aussi, de s'exprimer à travers l'art. Comme écrire des poèmes, jouer d'un instrument de musique ou encore, dessiner...

— Grand-mère, tu crois vraiment que je pourrais écrire de la poésie ?

— Mais oui. Pourquoi pas ? Tu ne dois pas avoir de limites dans ce que tu as envie de faire. Souviens-toi seulement de ceci : la seule limite que tu es susceptible de rencontrer, c'est toi-même qui la crées.

Lori écrivit donc ses premiers vers à la craie sur son ardoise, en s'inspirant de ce qu'elle puisait au fond de son cœur. Puis, suite à la mort de Joseph, son cœur était si chagriné, qu'elle s'était demandé si elle pourrait à nouveau écrire des poèmes.

Le lendemain matin, le corps de Joseph fut transporté dans une petite cabane non loin de l'église. Au printemps, quand la neige serait

fondue, Adrien y retournerait pour enterrer le cercueil. Inconsolable, Éliisa se désintéressait complètement de ses enfants. Elle s'enfermait souvent dans sa chambre pour pleurer et se nourrissait peu. Pour sa part, Adrien vivait sa peine sans jamais la laisser transparaître. Un homme ne pouvait pas pleurer, cela étant un signe de faiblesse.

Paul retourna à Asbestos sans trop de regret. Il guérirait plus facilement de la perte de son petit frère en travaillant dans les mines.

Deux ans plus tard, ce fut autour d'Annette de quitter cette terre. Lori, qui aimait beaucoup sa grand-mère, ressentit un immense chagrin. Cette perte la poussa à méditer sur le sens de la vie et à se demander pourquoi la mort existait. Sur les murs de la grange, elle écrivit ce qu'elle ressentait au plus profond d'elle-même.

*Quand tu viendras,
que ce ne soit pas dans cette chambre austère,
où j'ai vu partir mon frère.
Ni dans les tourments de la nuit,
Que j'ai sans cesse fui.
Quand tu viendras,
Que ce ne soit pas dans d'atroces douleurs
ni dans les affres de la peur.
Que ce ne soit pas dans le chagrin
ni dans un désespoir sans fin.
Quand tu viendras,
Que ce ne soit ni trop long ni trop vite
pour que je veuille prendre la fuite.
Mais suffisamment assez pour accepter*

ta venue que j'ai tant voulu différer.

Quand tu viendras,

laisse-moi au moins quelques instants

pour me rappeler tous ces moments

de la petite fille que je fus

et des joies que j'ai reçues.

Quand tu viendras,

laisse-moi dire adieu à mes amis

qui ont été chers dans ma vie.

Pour qu'ils se souviennent de moi

et qu'ils t'acceptent, toi.

Quand tu viendras,

laisse-moi prendre les êtres chers sur mon cœur

pour calmer leurs pleurs.

J'essaierai de faire naître sur leur visage,

un sourire que j'emporterai comme souvenir.

Alors, quand tu viendras,

Je serai prêtre et te suivrai

sans jamais me retourner.

En lisant le poème de sa fille, Adrien pleura pour la première fois la mort de Joseph. Lori le prit dans ses bras et le serra très fort contre elle, puis ils rentrèrent ensemble dans la maison. Là, le paternel embrassa chacun de ses enfants avant qu'il ne fût trop tard.

Thomas, le second fils d'Adrien, pêchait sur le lac Roseau lorsqu'il fit la connaissance de Charles Turgeon, qui demeurait aux abords du lac. S'étant liés d'amitié, les deux jeunes hommes se retrouvaient souvent pour pêcher et chasser l'orignal. En octobre de l'année 1891, tôt en matinée, ils abattirent un orignal, puis le dépecèrent sur place. Pour fêter l'événement, Thomas invita son ami à souper chez lui. Charles se présenta donc là-bas en fin d'après-midi. Thomas lui présenta d'abord ses parents et ensuite, ses sœurs Éléonore, Albertine et Lori, ainsi que les jumeaux, Anne et Frédéric, alors âgés de treize ans. Le rôti de porc et les patates jaunes que leur servit Éléonore étaient succulents. Cette dernière avait enfin repris goût à la vie. Après un deuil difficile, elle avait su faire preuve de courage, pour ensuite surmonter progressivement son malheur. Quand les assiettes furent complètement vidées, elle sortit la pinte de sirop noir et versa du thé dans chaque tasse. C'était le seul dessert que la famille pouvait s'offrir. Quand Thomas et Charles racontèrent leur exploit de l'avant-midi, toute la tablée écouta leur récit, qu'ils ne manquèrent pas d'enjoliver à l'aide de détails pour le moins douteux. Lori était fasciné par le charme que dégageait leur invité. À vingt ans, la jeune fille rêvait du prince charmant qui l'emporterait sur son cheval blanc pour lui faire découvrir des châteaux dignes des contes des Mille et Une nuits. Aussi, se plaisait-elle à observer le bellâtre chaque fois qu'il était occupé à regarder ailleurs. Ceci n'échappa pas au principal intéressé, qui pouvait même sentir l'intensité des yeux rivés sur lui. Des yeux brûlant comme des braises, malgré leur couleur qui était aussi bleue que la glace qui recouvrait les eaux du lac Roseau en hiver. Après le repas, Adrien alluma les lampes à l'huile et sortit un jeu de cartes. Éléonore s'installa à ses côtés, tandis que Thomas et Charles s'assirent en face pour jouer contre eux. Les filles lavèrent la vaisselle et balayèrent le plancher, alors que de leur côté, les jumeaux allèrent s'occuper des animaux. Lori partit chercher quelques bûches qu'elle déposa dans la boîte à bois et en mit une dans le poêle. Les soirées d'automne étaient particulièrement froides et la chaleur du feu de bois rendait la maison confortable. Une fois Éléonore et Adrien éliminés de la partie, Éléonore et Albertine prirent leur place pour se mesurer aux gagnants. Peu après

neuf heures, les jumeaux prirent leur chemin de leur chambre, puis Lori s'installa dans la berçante, placée à proximité de Charles.

— Voudrais-tu jouer à ma place ? lui proposa ce dernier, sachant qu'elle n'avait pas de partenaire.

— Non, merci. Je préfère regarder, répondit-elle en rougissant légèrement.

Après avoir failli commettre un impair qui aurait pu leur faire perdre la partie à Thomas et lui, Charles se concentra à nouveau sur le jeu. Éléonore et Albertine furent éliminées en un rien de temps. Après quoi, Adrien regarda l'horloge comme pour signaler au visiteur qu'il se faisait tard. Celui-ci se leva aussitôt d'un bond, et remercia ses hôtes pour cette merveilleuse soirée en leur compagnie. Avant de quitter leur demeure, il demanda au maître des lieux la permission de revenir pour accrocher son fanal sous leur porche, ce qui signifiait qu'il souhaitait courtoiser l'une de ses filles. Adrien accepta, puis lui souhaita un bon retour chez lui.

Charles ne mit pas beaucoup de temps pour s'exécuter. Dès le surlendemain, il revint avec un bouquet de fleurs des champs qu'il offrit à Lori. Avec l'approbation de son père, la jeune fille comblée amena son courtisan marcher à l'extérieur pour le soustraire à sa famille. Elle lui fit arpenter la terre de son père pour lui faire voir les limites de celle-ci. Lorsqu'ils furent fatigués de marcher, elle lui montra l'intérieur de la grange érigée derrière la maison. Quand le jeune homme entra dans le bâtiment, il aperçut le poème que sa belle avait écrit sur le mur.

— C'est toi qui a écrit ça ? lui demanda-t-il.

— Oui, je l'ai écrit juste après la mort de ma grand-mère.

— C'est très beau. J'aime bien. Pourrais-tu écrire quelque chose pour moi ?

— Pourquoi pas ! Ça me ferait vraiment plaisir de t'offrir quelque chose à mon tour, consentit Lori en faisant allusion au bouquet de fleurs.

— Bien. J'attendrai avec impatience de te lire. N'hésite surtout pas à me faire rêver.

Le faire rêver ? Lori se demandait bien ce qui pouvait faire rêver un homme comme lui. Ayant décidé de le prendre aux mots, elle révéla ses rêves les plus fous, ceux-là mêmes qui la harcelaient les nuits où elle n'arrivait pas à dormir. Quand Charles revint la voir le

jour suivant, elle lui récita son poème à voix haute, s'étant gardée de l'écrire quelque part pour éviter que ses parents le trouvent.

Amour, amour.

Je ne peux y échapper.

Et je n'ai nul désir de m'enfuir,

car je veux m'y ensevelir.

Dans les profondeurs de moi-même,

je suis descendue sans gêne

et je me suis cherchée,

mais je n'ai trouvé que la saveur du péché.

Sous le poids d'une trop grande sagesse s'est écroulée ma forteresse.

Adieu serments sacrés enfouis sous les décombres.

Fols amours vous voilà en grand nombre.

Perversité, je te rencontre enfin

dans le froissement de mes satins.

Soie et dentelle se sont déchirées

dans mes gestes effrénés.

Plaisirs et délices me furent servis

dans une coupe grandement remplie.

Avidement, je me délecte de leur goût

et insatiable, je m'endors presque à bout.

Charles fut profondément ému par ces vers. Jamais personne ne lui avait parlé de la sorte. Il dut convenir que Lori avait beaucoup de talent, malgré l'environnement pauvre dans lequel elle gravitait. Il ne résista pas longtemps à demander sa main.

Le mariage de Charles Turgeon et de Lori Villeneuve fut célébré en octobre 1892. Par la suite, le couple emménagea dans une maison située tout près du lac Roseau. Au milieu de l'année suivante, Charles et son beau-frère Thomas furent engagés pour travailler dans une mine de charbon. Une fois que les hommes avaient extirpé le charbon du site, celui-ci était expédié par bateau à Québec et à Montréal. C'était un travail régulier qui rapportait plutôt bien. Durant leurs jours de congé, les deux jeunes hommes en profitaient pour pêcher et chasser. Lorsque Lori tomba enceinte de son premier enfant, Charles apprit qu'il avait lui aussi des ancêtres amérindiens, sa mère lui ayant avoué qu'elle était un micmac originaire du Nouveau-Brunswick. Jamais il n'aurait cru une telle chose. Pourtant, vu les traits du visage de sa mère, il aurait dû le deviner.

— T'en rends-tu compte, Lori ? Je ne comprends pas pourquoi mes parents m'ont caché ça.

— Peut-être qu'ils avaient leurs raisons, supposa Lori.

— Des raisons ? J'ai l'air d'un bel idiot devant les Indiens que je fréquente à la rivière Raymond !

— Tu ne pouvais pas savoir.

— Ainsi, nous sommes tous les deux métis... Avouent que nous étions destinés à nous rencontrer. Ça doit être pour cette raison que tu m'as tapé dans l'œil aussi vite.

— Je croyais que c'était ma poésie qui t'avait séduit.

— Bien sûr qu'elle m'a séduite. Avoue que tes vers étaient particulièrement osés. De quoi retourner un homme en l'envers et l'empêcher de trouver le sommeil pour le restant de ses jours ! Maintenant, je sais au moins pourquoi je me plais plus en compagnie des Indiens qu'avec les Blancs.

— Mon chéri, qu'est-ce ça change ?

— Tu as raison. Ça ne change rien du tout. Je suis toujours Charles Turgeon... Un homme heureux parce qu'il a épousé la plus belle fille d'Adrien Villeneuve.

Le 20 janvier 1894, Reynald Turgeon naquit. C'était un magnifique bébé bien dodu avec de grands yeux noirs. Doté d'un appétit féroce, il tétait goulûment le sein et grandissait à vue d'œil. À la même

époque, Charles fit l'acquisition d'une terre à bois qu'il acheta à un propriétaire qui n'arrivait plus à payer son dû. Il voulait y bûcher le bois dont il avait besoin pour chauffer sa maison durant les longs mois d'hiver. C'était pour lui un travail pénible que d'abattre des arbres, car en plus, il fallait les ébrancher et les sortir de la forêt. Pour y parvenir, il enchaînait les troncs et utilisait son cheval pour les tirer jusqu'à l'abatis. Une fois là, il sciait les troncs avec la sciote et fendait les bûches à l'aide de sa hache, qu'il aiguisait toujours la veille. Sur la terre à bois, il occupait fort bien ses journées !

À l'heure du dîner, lorsqu'il entendait la cloche de l'église du village sonner les douze coups, il s'octroyait une pause, puis sortait de son sac de toile un quignon de pain et un morceau de lard. Après s'être restauré, il se remettait aussitôt au travail. Ensuite, en fin de journée, il redescendait la montagne avec sa charrette remplie de bûches, qu'il devait corder dans le hangar avant de rentrer pour le souper. Après avoir mangé, éreinté, il s'endormait paisiblement, sans même prendre le temps d'allumer sa pipe. Puis inlassablement, il recommençait le jour suivant, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de place dans le hangar à bois.

Durant ce temps, Lori cueillait des framboises et des bleuets, tandis que son fils dormait dans un couffin recouvert d'une peau d'original qu'elle déposait à l'ombre des arbres. Quand elle avait suffisamment de fruits, elle confectionnait des pots de confiture avant de les sceller avec de la cire chaude.

Cette année-là, quand la neige vint et recouvrit toute la terre, Lori apprit qu'elle attendait un second enfant. Cette fois-ci, toutefois, les premiers mois de grossesse furent pénibles, car elle régurgitait tout ce qu'elle ingérait. La jeune femme, bien qu'affaiblie, n'en demeurait pas moins fringante à l'ouvrage. Aussi, confectionna-t-elle des vêtements plus chauds pour son mari et ses enfants. De même, elle leur tricota des tuques, des mitaines et des chaussons. Chaque matin, cet hiver-là, elle dut casser la glace qui recouvrait le puits afin d'approvisionner la maison en eau potable. De plus, quand les bûches manquaient, elle devait veiller à remplir la boîte à bois à ras bord.

Pendant les longues soirées, elle et Charles se tenaient compagnie, pendant que leur bébé dormait bien au chaud près du poêle à bois, en ronronnant comme un chat repu. Il y avait des nuits où d'effroyables tempêtes faisaient rage. Le vent soufflait alors à un point

tel, que le couple craignait qu'il n'arrachât le toit. Chaque fois, l'un et l'autre ne pouvaient fermer l'œil, en particulier quand la température descendait si bas qu'il leur fallait surchauffer la maison.

Les nausées de Lori finirent par cesser et son ventre s'arrondissait un peu plus chaque jour. Lorsque les journées s'étiraient à n'en plus finir, elle s'acharnait sur le tricot et la couture. S'il arrivait que des maraudeurs s'approchassent de la maison pendant que Charles était absent, elle n'hésitait pas à sortir le fusil que ce dernier lui avait laissé en cas de besoin. Elle pointait alors son arme en direction de l'intrus et lui ordonnait de quitter ses terres. Sans quoi, il aurait droit à une balle dans les jambes.

— Sale peau rouge ! lui criaient parfois certains, avant de s'enfuir en prenant leurs jambes à leur cou.

L'ébauche d'un nouveau printemps s'amorça enfin. Les corneilles revinrent du sud en signalant leur présence par des cris stridents. Lori n'en avait plus pour longtemps avant de mettre son enfant au monde. Elle espérait que le travail ne se déclencherait pas trop tôt. Pour sa plus grande joie, Reynald fit ses premiers pas à neuf mois. D'une nature colérique, l'enfant avait l'art de réclamer tout ce qu'il désirait à coups de grands hurlements qui résonnaient dans toute la maison. Toujours, ses parents lui donnaient ce qu'il demandait sans faire d'histoire. Avec un tel tempérament, il paraissait clair qu'une fois adulte, nul ne pourrait lui marcher sur les pieds.

Un matin d'avril, Lori sentit ses premières contractions

— Charles, lança-t-elle, je crois que le bébé va naître. Tu ferais mieux d'aller au village pour chercher la sage-femme.

— T'es sûre ?

— Je reconnais parfaitement ces douleurs. Dépêche-toi, je risque d'accoucher avant son arrivée.

— Oui, je me dépêche ! promit Charles en partant.

Restée seule, Lori prépara le gruau de Reynald et le débarbouilla. Après l'avoir vêtu, elle alluma le poêle à bois et fit bouillir de l'eau. Puis, constatant que les douleurs augmentaient, elle s'assied dans sa berçante. Entre chaque contraction, elle priait la Vierge Marie pour que son mari revienne vite. Celui-ci tint promesse et ramena très vite Céline Séguin, la sage-femme. Dès que cette dernière franchit le seuil de la porte, elle conduisit Lori à sa chambre et l'installa confortablement. Ceci fait, elle retourna dans la cuisine et désinfecta le matériel

dont elle aurait besoin pour mettre l'enfant au monde. Peu désireux d'assister à cette scène, Charles prit son fils et sortit à l'extérieur pour le tenir aussi loin que possible des cris bouleversants que poussait sa mère. Au bout de trois heures naquit une petite fille dont les petits cheveux noirs étaient collés sur le crâne. Céline Séguin lui donna une petite tape dans le dos et l'enfant se mit à pleurer. Ayant entendu, Charles rentra à l'intérieur avec Reynald dans les bras. Une fois dans la chambre, il s'approcha de la sage-femme qui était affairée à laver le bébé pour admirer celui-ci. Il s'émerveilla de voir les petites menottes qui serraient avec tant de vitalité le doigt qu'il lui tendait.

— Comment allons-nous appeler cette beauté ? demanda-t-il à sa femme.

— Pourquoi pas Taima ?

— Non, je voudrais qu'elle s'appelle Lucie. Qu'en dis-tu ?

— Mais c'est encore un prénom français ! s'exclama Lori.

— Je crois que c'est préférable ainsi.

— Comme tu voudras...

Lori ne mit pas de temps avant de tomber enceinte à nouveau. Elle avait l'impression qu'elle ne servait plus qu'à fabriquer des bébés et à les élever. Finie la belle époque où elle écrivait de la poésie ! À présent, tout ce qu'elle avait le temps de faire se limitait à laver des couches, donner le sein, bercer les enfants, cuisiner et nettoyer la maison. Elle aurait bien aimé pouvoir empêcher ses grossesses, mais elle avait entendu dire que c'était illégal et que toute personne prise en flagrant délit risquait une peine de deux ans d'emprisonnement.

En 1897, ce fut au tour de Wilfred de venir au monde, suivi d'Élisabeth deux ans plus tard. Malheureusement, de santé fragile, celle-ci décéda à l'âge de trois mois. Lori et Charles eurent beaucoup de chagrin lorsqu'ils découvrirent ce petit bout chou inerte dans son berceau.

Charles faisait d'excellentes affaires en achetant à bon prix des terres qu'il revendait parfois avec un immense bénéfice. Il ne manquait pas d'argent et savait comment investir ses avoirs. Sa famille ne comptait que trois enfants, ce qui leur permettait d'être beaucoup moins pauvres que les familles de dix enfants. Puis par un beau jour de septembre, tandis que les oiseaux sauvages prenaient leur envol pour passer l'hiver au chaud, Lori accoucha d'un autre bébé. Le poupon, un petit garçon frêle aux yeux bleus, dormait dans le vieux berceau

de bois placé près du lit de ses parents. Lori souhaitait l'appeler Francis, un choix que Charles approuva. L'enfant fut baptisé dans la foi catholique. Le jour de l'événement, Thomas et Albertine acceptèrent le titre de parrain et marraine, puis à la sortie de l'église, une fête fut donnée chez Adrien Villeneuve. Éliisa s'était donné beaucoup de mal pour concevoir un repas cérémonial.

—Maman, je souhaiterais ne plus avoir d'enfant, confia Lori à sa mère.

—Voyons, ma chérie! Ne plus avoir d'enfant... Tu n'y penses pas? Il aurait fallu te faire religieuse, pour ça. En quoi pourrais-tu servir à ton mari, dans ce cas?

—Je pourrais me remettre à écrire et espérer vendre quelques poèmes.

—Ta grand-mère Annette t'a mis des folies dans la tête! Qui voudrait acheter des poèmes? Franchement, ma fille, reviens sur terre et surtout, n'oublie pas que tu n'as pas le droit d'empêcher la grossesse.

Si Lori espérait recevoir un quelconque appui de sa mère, elle fut bien déçue. Éliisa avait tué tous ses espoirs dans l'œuf.

Dans les semaines qui suivirent, ses enfants lui donnaient du fil à retordre, surtout Reynald, qui déguerpissait dès l'aube pour aller chasser la perdrix et le lièvre. Wilfred, plus calme que son frère, jouait avec sa sœur Lucie. Lori se disait qu'elle ne devait pas être assez ferme avec son aîné, qui n'en faisait qu'à sa tête. Avec tout ce sang indien qui bouillait en lui, il avait bien du mal à contrôler ses pulsions. Francis serait un doux, la mère en était convaincue. Un jour, quand il serait en âge, elle lui apprendrait tout ce qu'elle savait sur les rites et la chasse. Mais pour l'instant, il tétait son sein pendant qu'elle le berçait en lui fredonnant une chanson amérindienne. Finalement, elle avait abandonné l'idée de se remettre à l'écriture. Elle avait compris que sa vie devait être consacrée à ses enfants qui au fond, constituaient sa plus grande fierté.

—Regarde, maman! J'ai attrapé trois lièvres aux collets! annonça Reynald en entrant dans la maison.

—Bien, mon petit. Pose-les sur la galerie, je vais les arranger plus tard. Juste le temps d'endormir Francis et je m'en occupe.

—C'est moi qui les ai attrapés, c'est à moi de m'en occuper! répliqua Reynald d'un air buté.

— Tu es sûr que tu sauras le faire correctement ?

— Mais voyons ! Je t'ai vu le faire assez souvent pour savoir comment on fait. Je ne suis pas une mémère comme Wilfred ! ricana le garçon.

Après avoir entendu son frère le traiter de mémère, Wilfred se rua sur lui pour lui asséner une taloche. Reynald riposta aussitôt en le mordant. Avec un cri de douleur et en proie à une vive colère, le benjamin se jeta sur le plus vieux. Les deux gamins se battirent avec les poings levés en l'air, tels des boxeurs sur une arène. Ni l'un ni l'autre ne voulaient concéder la victoire. Ils luttèrent avec tant d'acharnement, qu'ils firent tomber presque toutes les chaises autour de la table, sous l'œil désapprobateur de leur mère.

— Tu ne peux pas me battre, Wilfred, car je suis comme Louis Cyr, l'homme le plus fort du monde !

— Ça suffit, vous deux ! Sortez dehors et ne revenez pas pour le souper, ordonna Lori.

Hargneux, les garçons sortirent à l'extérieur avec des airs menaçants plaqués sur leur visage. S'asseyant sur le bord de la galerie, ils se demandèrent comment ils allaient pouvoir remplir leur estomac.

— Puisque tu es si intelligent, tu n'as qu'à nous faire rôtir ton gibier ! suggéra Wilfred.

Avec un large sourire, Reynald attrapa un des lièvres, se dirigea derrière la maison et cria :

— Viens m'aider, nigaud !

— Comment allons-nous le faire cuire ? interrogea Wilfrid en tenant les pattes du lièvre pour permettre à son frère de lui arracher la peau.

— Ce que tu peux être stupide, parfois ! Nous allons faire un feu, évidemment ! répondit l'autre en haussant les épaules.

— Je ne crois pas que maman va apprécier...

— Préfères-tu mourir de faim ?

— Avec quoi comptes-tu allumer ton feu ? En frottant des bouts de bois ensemble, comme les Indiens ?

— Non, avec ceci... indiqua Reynald en sortant une boîte d'allumettes de ses poches.

— Tu les as volées sur la cheminée ? Maman ne sera pas contente ! Tu vas en manger toute une quand elle saura.

— C'est toi qui vas en manger une si tu t'avises de lui raconter ça ! menaçait Reynald. Occupe-toi de rassembler assez de bois. Le feu ne va pas se faire tout seul.

Non sans grommeler, Wilfred rassembla assez de bois pour allumer un feu gigantesque. Entretemps, Reynald avait fini de préparer la viande. De même, il avait inséré une branche à l'intérieur du gibier pour le faire rôtir. Puis, il claqua une allumette et la jeta dans l'amoncellement de bois. Pendant que la fumée s'élevait dans l'air, Reynald retournait la viande de temps en temps. À mi-cuisson, le vent se leva soudainement. À peine perceptible au début, il fit vite de gagner en intensité. Tout à coup, le feu s'amplifia. Alors que les deux garçons s'efforçaient de le contenir, Charles, qui travaillait dans la grange, sentit l'odeur de fumée. Pris de panique, il se précipita à l'extérieur, craignant un incendie. Tout de suite, il repéra la fumée derrière la maison. Lorsqu'il s'y rendit, il aperçut les enfants qui tentaient d'éteindre les flammes qui s'étaient propagées ailleurs. Sans perdre un instant, il agrippa un seau qu'il remplit au puits et le déversa sur le brasier. Quelques minutes plus tard, le feu était complètement éteint. Heureusement qu'il était intervenu à temps. Sans quoi sa maison aurait flambé. Dans une colère noire, il attrapa les deux garnements par le collet et leur botta les fesses.

— Arrête, papa ! hurla Reynald. Wilfred n'y est pour rien ! C'est moi le responsable !

— Qu'est-ce qui t'a pris de mettre le feu ? ragea Charles.

— Je voulais faire cuire un lièvre, répondit l'enfant en pleurant.

— Va dans ta chambre et ne t'avise plus jamais de jouer avec des allumettes ! Dorénavant, tu n'as plus le droit de chasser jusqu'à nouvel ordre.

Reynald courut se réfugier à l'intérieur, dépité par le désastre qu'il venait de causer. N'ayant pas réfléchi aux conséquences de son geste, il se promit d'être plus prudent à l'avenir. Quant à Wilfred, il échappa de justesse à la colère de son père.

La punition de Reynald dura suffisamment longtemps pour que celui-ci perdît le goût de jouer à nouveau avec le feu. Aussi, s'était-il promis d'attendre d'être plus grand avant de s'y risquer. Charles leva l'interdiction de chasse, en espérant que son fils avait eu la peur de sa vie en voyant le brasier s'enflammer dangereusement. Mais c'était peu probable. Reynald était un enfant hardi qui ne redoutait rien. C'est

d'ailleurs ce trait de caractère qui l'avait poussé à causer ce grave incident qui aurait pu jeter sa famille à la rue. Toutefois, il avait fait preuve de courage en défendant son frère Wilfred, ce qui démontrait son altruisme.

Deux ans après cet épisode, Charles décida de faire construire un four à pain par Alexis Lapointe, qu'il fit venir du comté de Charlevoix. Ce dernier se présenta quelques jours plus tard. Appelé par tous le trotteur, il captivait les enfants à qui les parents avaient raconté qu'il courrait plus vite qu'un cheval. Assis tranquilles près de lui pour le regarder travailler, les jeunes se demandaient à quel moment il allait hennir.

— Un jour, je vais courir plus vite que lui, assura Wilfred.

— Tu n'as pas des genoux de cheval comme Alexis le Trotteur, répliqua Reynald. Quand tu pourras courir comme une poule pas de tête, dans ton cas, ce sera bien suffisant.

— Tu es jaloux ! riposta Wilfred en assénant un coup de poing sur l'épaule de son frère.

— Pourquoi je serais jaloux ? Je suis comme Louis Cyr et personne ne peut être plus fort que lui et moi. Veux-tu parier que je te couche au sol en moins d'une minute ?

— Essaie donc, pour voir ! lança Wilfred en se levant.

Encore une fois, les garçons se bagarrèrent devant Alexis, qui ne s'arrêta pas de travailler pour autant. Quand les deux frères en eurent assez, ils cessèrent et se remirent à discuter tranquillement, comme si de rien n'était.

Dès que le four fut terminé, Lori se mit à pétrir du pain. Elle aimait le faire cuire à l'extérieur, car chauffer la maison les jours de canicule était insupportable... en particulier maintenant, alors qu'elle se retrouvait de nouveau enceinte.

En 1914, la Première Guerre mondiale fut déclarée. Un premier contingent de trente mille volontaires se joignit à l'armée. La première division canadienne fut assemblée à Valcartier. Les hommes furent groupés en bataillons et numérotés sans égard pour la langue et la religion. Le ministre de la Défense Sam Hughes ne crut pas utile de créer une unité de francophones. Les Canadiens français avaient donc été éparpillés parmi les différentes unités anglophones. Comme il y eut peu de volontaires québécois, les médias anglophones déclarèrent que le Canada français refusait d'y contribuer. Mais en réalité, le Règlement 17 de la politique de Hughes, lequel interdisait l'enseignement du français dans les écoles anglophones, avait soulevé l'ire des francophones. Voilà pourquoi ces derniers furent fort peu nombreux à prendre part à la guerre, perçue comme une tentative de détruire les francophones du Canada. Ainsi, toujours en raison du Règlement 17, les Québécois craignaient de subir un mauvais traitement en raison de leur religion catholique. Les jeunes canadiens-français qui s'enrôlèrent malgré tout demandèrent à être intégrés dans des bataillons où tout se déroulait en français, hormis, bien sûr, les ordres qui leur étaient transmis. Mais ce compromis ne fut pas suffisant, plusieurs Québécois allant jusqu'à exiger la création d'unités totalement francophones. Cédant sous la pression politique, le gouvernement créa donc le 22^e Bataillon. Lorsque la guerre battit son plein, le gouvernement réalisa que tout ne se passerait pas aussi facilement qu'il l'avait espéré. Il manqua vite d'hommes, car nul n'ignorait les mauvais traitements imposés aux volontaires francophones. De plus, le peuple québécois jugeait que cette guerre ne servait que les intérêts impérialistes illégitimes des Britanniques, alors que certains, dont Henri Bourassa, ne se sentaient obligés à aucune loyauté envers l'Angleterre et la France.

En juillet 1917, Borden adopta la loi sur le service militaire obligatoire, ce qui lui permettait de conscrire des hommes. Cela eut pour effet de soulever l'indignation des Québécois, qui se regroupèrent aussitôt pour manifester contre la conscription. La loi du service militaire obligatoire ne fut appliquée que le 1^{er} janvier 1918. Comme elle permettait plusieurs exemptions, la plupart des hommes évitèrent l'obligation de servir. Voyant cela, le gouvernement modifia la loi et

retira les exemptions. Dès lors, des milliers de conscrits se cachèrent dans les bois. La rage au cœur, Borden engagea des hommes pour les retrouver. Ces hommes qu'on appelait les *spotters* eurent tôt fait de mettre la main au collet d'un jeune garçon qui n'avait pas de certificat d'exemption. En colère, la population québécoise y alla d'une nouvelle manifestation à Québec pour dénoncer les *spotters*. Une foule immense y avait pris part. Dès le lendemain, après que les militants s'en furent pris aux bureaux de la Conscription, le gouvernement dépêcha sur place une armée en provenance de l'Ontario pour contrôler la ville. Heureusement, la guerre prit fin peu de temps après...

À cette époque, Reynald Turgeon travaillait dans une usine. Il avait évité de justesse le service militaire obligatoire en se mariant en octobre 1917. Cette même année, son père Charles décéda. Ce fut une bien triste période pour Lori, qui n'était alors âgée que de quarante-neuf ans. L'amour de sa vie s'en était allé et la solitude avait franchi sa porte d'entrée en déployant ses grands tentacules jusqu'aux tréfonds de son cœur. Puis, après avoir repris goût à la vie, elle accepta la demande en mariage d'Isaac Tremblay, qu'elle connaissait depuis longtemps.

Lucie avait déjà convolé en justes noces et les garçons, Francis, Wilfred et Azarias ne tardèrent pas à faire de même.

Francis, celui que Lori considérait comme le plus doux de ses enfants, était passionné par la nature. À un point tel, qu'il passait tout son temps dans les bois et vivait exclusivement des produits de la chasse et de la pêche. À l'occasion, pour arrondir ses fins de mois, il vendait aussi de la terre noire et du sable. Il avait épousé Jeanne Girard, dont la famille vivait non loin de leur demeure. Enfant unique, Jeanne était issue du premier mariage de sa mère. Après le second mariage de cette dernière, d'autres enfants vinrent agrandir la famille. Si Francis avait jeté son dévolu sur l'aînée, c'est qu'il la trouvait fort travaillante, même si elle n'était pas des plus robustes. Elle n'était certes pas très grande, mais faisait preuve d'une vive intelligence. Passablement effrontée, elle ne se gênait pas, avant leurs fréquentations, pour faire savoir à son futur prétendant qu'il ressemblait à un chien galeux chaque fois qu'il revenait chez lui après avoir passé plusieurs jours dans la forêt. En son for intérieur, Francis se disait alors : « Vas-y, Jeanne. Pince-toi le nez autant que tu voudras. Un jour viendra où tu me verras sous un autre œil. » Cette pensée avait été prodromique. Ou-

bliant les apparences de vagabond de Francis, Jeanne avait commencé à s'intéresser à lui. Plus tard, elle lui avouerait qu'elle s'était laissé gagner par ses yeux bleus. Les deux s'étaient fréquentés toute une année avant que Francis ne se décidât à demander sa douce en mariage. Après la noce, le couple habita chez les parents de Jeanne. Cette cohabitation fut des plus bénéfique pour cette dernière, qui souffrit d'une légère déprime à l'arrivée de son premier enfant.

Rodrigue était un enfant passablement capricieux qui réclamait beaucoup d'attention. Jeanne n'avait de cesse de s'occuper de lui. Aussi, se sentit-elle rapidement épuisée. Un après-midi du mois de juillet, alors qu'une canicule sévissait et qu'elle avait passé plusieurs heures à veiller sur le bébé souffrant de coliques, elle prit celui-ci et alla le porter à Francis, occupé à chasser dans les bois.

— Tiens, occupe-toi de lui. Moi, j'en peux plus ! lui dit-elle.

— Depuis quand les hommes doivent-ils s'occuper des enfants ? demanda Francis, perplexe. Je sais pas quoi faire avec lui, moi.

— Depuis que je me rends compte que ce boulot ne devrait pas appartenir qu'aux femmes, répondit Jeanne sur un ton catégorique. Et il serait temps que tu apprennes à t'en occuper.

— En v'là une bonne !

— On l'a fait à deux, ce bébé ! Tu dois donc assumer ta part de responsabilité. Moi, j'en peux plus. Pis si tu ne veux pas t'impliquer, c'est fini. Il est hors de question que je mette au monde d'autres enfants ! Aussi, si tu refuses de m'aider, tu dormiras dans l'étable de mon beau-père !

N'ayant jamais vu une femme tenir tête à un homme, Francis resta sans voix. Son petit doigt lui disait que sa vie avec Jeanne n'allait pas être de tout repos. Décidément, elle allait lui en faire voir de toutes les couleurs ! Il se pencha pour ramasser son havresac et ouvrit la marche sur le sentier par lequel sa femme et son fils étaient arrivés. Jeanne l'entendit maugréer pendant toute la durée du trajet, mais ne se laissa guère impressionner. Jonglant à la situation, Francis se dit que s'il n'agissait pas, sa chère épouse finirait par faire de lui une femme d'intérieur. Il s'imaginait déjà en train de changer les couches... Pire encore, en train de laver le derrière du petit ! Sa Jeanne avait certainement perdu la tête. Qu'est-ce que diraient les autres ? Lui, un coureur des bois... changé en nounou ! Ses frères se moqueraient de lui à coup sûr. Or, il valait peut-être mieux les laisser rire. C'était encore mieux

que de dormir dans l'étable...

À la fin de l'été, Francis fit l'acquisition d'une *Ford*. Inutile de dire qu'il était très fier d'être le premier de tout le rang à posséder une voiture. Seulement, Jeanne ne partageait pas du tout son enthousiasme...

— Qu'est-ce qui t'a pris d'acheter cette voiture ? demanda-t-elle après qu'ils eurent fait une balade.

— Elle me plaisait.

— Mais qu'est-ce que tu feras avec ? Tu trappes dans la forêt pour gagner ta vie ! À ce jour, je ne crois pas qu'il y ait des chemins carrossables dans le bois. Alors à quoi te servira cette voiture ?

— Jeanne, ma chérie... C'est la modernité.

— Tu parles de la modernité ! On vit encore chez mes parents. Ne penses-tu pas qu'il serait plus logique d'avoir notre propre maison plutôt qu'une voiture qui ne sert à rien ?

— Arrête de chialer ! Je vais la vendre, cette fichue bagnole ! Mais remarque bien le jour où tu as vu une voiture dans la cour. Tes fesses ne se poseront jamais plus sur une banquette d'auto.

Deux ans plus tard, avec l'aide de ses frères, Francis construisit une maison pour sa femme. Durant ces années, il avait coupé son bois, l'avait fait scier et mis à sécher en prévision de la construction de sa demeure. De son côté, Jeanne, qui attendait son deuxième enfant, ne souffrait plus du tout de déprime et avait retrouvé une parfaite santé. Andréa vit le jour dans la nouvelle maison.

Jeanne n'aimait pas du tout le métier de son mari. Elle détestait le voir arriver avec ses prises accrochées sur lui, la barbe longue et des vêtements sales. Plutôt hautaine, sa fierté en prenait un coup. C'est pourquoi elle lui décrocha un emploi à l'usine, celle-là même où Reynald travaillait. Francis était en total désaccord avec cette idée. Sa vie à lui, c'était la forêt. Il essaya bien de résister à la pression que sa femme exerçait sur lui, mais celle-ci étant très têtue, il dut se résoudre à travailler à l'usine. Or, il était si habitué à vivre au grand air, qu'il ne résista pas longtemps. Il quitta ce travail au bout de seulement un jour. Il n'était pas encore né celui ou celle qui l'encagerait !

Depuis son remariage, Lori habitait dans la maison de son mari, localisée tout près de celle de Francis. Elle s'était laissé séduire par une nouvelle passion qui n'avait rien à voir avec la poésie, puisqu'il s'agissait d'horticulture. Sa cuisine était remplie de plantes qui fleu-

rissaient abondamment grâce aux soins quotidiens qu'elle leur prodiguait. Avec la présence de son petit-fils Rodrigue et de sa petite-fille Andréa, ses vieux jours s'écoulaient agréablement. Un jour, alors que sa belle-fille Jeanne était venue la visiter avec les enfants, elle lui récita les vers qu'elle avait écrits pour séduire Charles. C'est là que Jeanne eut l'idée de demander à son époux de lui écrire un poème. Ce dernier refusa catégoriquement, prétextant qu'il n'avait nullement hérité des talents de sa mère.

— Dans ce cas, tu pourrais me donner un surnom affectueux. J'ai remarqué que mes belles-sœurs appellent leur mari *mon trésor*. Qu'en penses-tu ? avait répliqué Jeanne qui tenait coûte que coûte à ce que Francis fasse un effort.

— Je vais y réfléchir, répondit Francis avec un brin d'humour dans les yeux.

Deux semaines plus tard, Jeanne alla le retrouver alors qu'il fumait sa pipe devant le hangar. Elle revint à la charge l'interrogeant.

— Et puis, as-tu pensé au surnom affectueux que tu vas me donner ?

— Oui... j'y ai réfléchi longuement, répliqua Francis en sirotant le thé qu'elle venait de lui apporter.

— Et.. ? insista Jeanne, tout excitée.

Histoire de la faire saliver plus longtemps, Francis prit le temps de boire une seconde gorgée de son breuvage.

— Comme tu es petite, ma chère femme, je t'appellerai *Tetite*, lança-t-il avec un sourire malicieux.

En proie à une soudaine colère, Jeanne écarquilla les yeux. Elle reprit la tasse de thé qu'elle lui avait si gentiment apportée et lui lança un regard meurtrier.

— Que je ne t'entende pas m'appeler comme ça ! vociféra-t-elle en retournant à la maison. Tu parles d'un surnom affectueux ! C'est bien vrai que tu n'as pas hérité des talents de ta mère !

Avec un grand éclat de rire, Francis la regarda s'éloigner. Il était prêt à parier que *Tetite* ne le pardonnerait pas de sitôt.

En 1928, la famille s'agrandit avec la venue d'un troisième enfant. Jeannita naquit au mois d'avril. Cette année-là, trois Allemands effectuaient la traversée de l'Atlantique à bord d'un avion appelé *Le Brémen*, qui dut finalement se poser en catastrophe sur une île près de Terre-Neuve. Prisonniers de l'île, les pilotes envoyèrent un message

de détresse en espérant que quelqu'un y répondrait. Les pilotes de l'aéroport du Lac Nairne, situé dans le comté de Charlevoix, furent les seuls à pouvoir les secourir, eux dont l'hydravion servait habituellement à assurer le transport du courrier vers la Côte-Nord. Il s'agissait donc, pour eux, d'une mission qui sortait de l'ordinaire. Lorsqu'ils revinrent sur le Lac Nairne avec à leur bord les pilotes malchanceux, mais heureux de leur exploit, une foule énorme applaudit les deux héros. Tous les hôtels de la région avaient été réquisitionnés par les journalistes venus couvrir l'événement. Pour rien au monde Francis, Wilfred, Reynald et Azarias n'auraient manqué l'amerrissage de l'hydravion. Ils firent donc le voyage jusqu'à là-bas. À leur arrivée, ils furent étonnés de l'effervescence qui régnait sur les lieux.

— C'est un grand jour ! s'exclama Reynald. Très bientôt, les gens pourront se rendre dans les vieux pays sans avoir à prendre le bateau. N'est-ce pas formidable de vivre un pareil événement ?

— Bah, tu sais, moi les vieux pays... Je ne les visiterai jamais, se contenta de répliquer Wilfred.

— Ne pense pas qu'à ta petite personne ! Nous vivons une ère nouvelle. Sapristi ! Sur quelle planète tu vis ? Imagine le futur et tous les échanges commerciaux qui risquent d'en résulter, argumenta Reynald.

— O.K., les gars... Ce n'est pas que cette conversation est inintéressante, mais faudrait penser à rentrer. *Tetite* va me faire une scène de ménage, si je tarde trop. Malgré la distance, elle est bien capable de rappliquer icitte avec toute la marmaille !

— Ouais... Moi aussi, je suis prêt m'en aller. On ne va pas pouvoir s'approcher des pilotes, car les journalistes les ont pris d'assaut, laissa entendre Wilfred, la main en visière pour se protéger de l'éclat du soleil.

— Tout de même, ç'a été une sacrée journée mouvementée ! convint Francis.

— Tu peux le dire ! C'est pas demain la veille qu'on verra autant de monde dans ce bled, commenta Wilfred.

Après avoir remarqué la présence de plusieurs connaissances avec qui ils souhaitaient s'entretenir, Reynald et Azarias s'éloignèrent un peu. Comme l'avait si bien dit Francis, ce n'était demain la veille qu'ils reverraient une foule aussi nombreuse.

Beaucoup plus tard, quand son époux posa le pied dans la maison, *Tetite* voulut tout savoir au sujet des gens qui avaient assisté à l'événement. Or, au grand étonnement de Francis, ses questions ne portaient que sur l'habillement d'une telle ou d'un tel. Chaque fois, il était forcé de lui répondre qu'il n'en avait pas la moindre idée, trop occupé qu'il fût à regarder l'amerrissage de l'hydravion.

— J'aurais donc dû y aller, moi aussi! bougonna Jeanne en vidant l'eau des pommes de terre cuites. Mais non! Moi, je ne suis bonne que pour m'occuper de la maison et des enfants! continua-t-elle en déposant brusquement la casserole chaude sur le comptoir.

— Ma pauvre Jeanne! Comment aurais-tu pu venir avec trois enfants dans les pattes? En voiture, peut-être? Tu oublies que tu me la fais vendre, soi-disant qu'on n'avait nulle part où aller. Avec nos trois cousins à bord, l'automobile de Reynald était pleine à craquer. Tu peux ne t'en prendre qu'à toi-même.

— Pas du tout! J'ai eu raison de te faire vendre cette chose inutile et de nous faire construire une maison pour notre famille. Je ne reviendrai pas là-dessus, riposta Jeanne en toisant son mari du regard.

Deux ans plus tard, soit au mois d'août 1930, les frères Turgeon assistèrent au vol transatlantique du R-100. On disait que la montgolfière était aussi luxueuse qu'un paquebot et qu'elle pouvait transporter une centaine de passagers, plus trente-sept membres d'équipage. Lorsque le dirigeable gonflé à l'hydrogène survola le ciel azuré, Francis était sur la galerie en compagnie de ses frères et berçait son fils Rémi, né tout récemment. Pendant ce temps, ses autres enfants jouaient dans la cour sans trop se préoccuper de la montgolfière qui passait au-dessus de leur tête, comme s'il s'agissait d'un fait anodin. Une fois le dirigeable disparu de son champ de vision, Francis alla coucher l'enfant qui s'était endormi dans ses bras. Si Jeanne était absente, c'est qu'elle était allée chez Lori pour l'aider à faire des confitures de framboises. *Tetite*, comme se plaisait toujours à l'appeler Francis, attendait à nouveau un enfant. Le coureur des bois en lui se dit qu'il devrait bientôt repartir pour trapper le castor, car il commençait à avoir beaucoup de bouches à nourrir. Peut-être que cette fois-ci, Reynald l'accompagnerait. Mais c'était peu probable. Il croyait l'avoir entendu dire qu'il serait occupé à pêcher sur le lac Roseau. De toute façon, il se débrouillait fort bien tout seul. De plus, il ne revenait jamais les mains vides. Et s'il venait à manquer de compagnie, il pour-

rait toujours compter sur les draveurs de la rivière Raymond. Comme il comptait s'absenter plusieurs jours, Tetite devrait se débrouiller seul avec toute la marmaille. À moins, bien sûr, qu'elle la lui amène dans les bois, comme elle l'avait déjà fait avec Rodrigue. Sur ces pensées, il alla rejoindre ses frères sur la galerie et alluma sa pipe avant de se rasseoir.

— Faudrait que j'apprenne à Rodrigue à nager, lança-t-il à ses frères. L'ennui, c'est que Jeanne croit qu'il est encore trop jeune. Il ne reste plus beaucoup de temps avant que le mois d'août finisse...

— Tu te laisses mener par le bout du nez par *Tetite*, signifia Reynald. Si tu la laisses tout décider, elle va faire de tes enfants des mauviettes. Moi, à l'âge de Rodrigue, je savais déjà dépecer un lièvre.

— Peut-être bien. Mais admetts que tu ignorais comment contrôler les feux que tu allumais ! le taquina Wilfred.

— Inutile de me rappeler cette histoire ! rétorqua Reynald en lui lançant un regard noir. Et toi, tu te souviens combien tu n'étais pas de taille à te battre avec moi ?

— Ouais... ouais. Tu étais l'homme le plus fort du monde, comme tu disais à l'époque.

— À l'époque ! Tu veux rire. Je le suis encore plus maintenant. Tiens... sonde mes pectoraux, répondit Reynald en gonflant ses muscles.

— Ça va aller. Pas besoin de te toucher. Je sais quel homme costaud tu es. Dans toute la région, il n'y a personne qui oserait se mesurer à toi.

— Tandis que ta femme est absente, suggéra Reynald à Francis, laisse-moi prendre Rodrigue avec moi. Je vais l'emmener au lac et lui apprendre à nager. *Tetite* n'en saura jamais rien. On dira au petit de se taire.

— Tu me rendrais vraiment service si tu faisais ça, car je dois monter dans le bois demain et je vais y rester quelques jours.

Dès le lendemain matin, Francis prépara ses pièges qu'il glissa dans un sac à dos, mit ses bottes et partit sans réveiller personne. Lorsque Jeanne se réveilla toute seule dans le lit, elle comprit que son mari était parti chasser. « Il aurait pu me prévenir, se dit-elle. Quel sauvage ! » Pas même un petit baiser pour lui dire au revoir ou une note sur la table de la cuisine. Il était parti sans faire de bruit, aussi silencieux qu'un Indien à l'affût d'une proie. Il l'abandonnait avec

les enfants, alors qu'elle était enceinte jusqu'au menton ! Sa colère s'apaisa toutefois au fur et à mesure que la journée avançait. Après tout, se dit-elle, il fallait bien survivre et Francis réussissait à faire vivre sa famille décemment. Ils ne manquaient jamais de rien.

Dès que les enfants furent levés, elle envoya Rodrigue ramasser les œufs dans le poulailler derrière la maison. Le garçonnet se mourait d'envie d'annoncer à toute la famille que le jour d'avant, il avait appris à nager. Malheureusement, son oncle Reynald lui avait fait jurer solennellement de ne le dire à personne. C'était un secret entre eux. Il avait aussi ajouté qu'il avait très confiance en lui et qu'il savait que jamais il ne le trahirait. Fier de mériter cette confiance, Rodrigue ne divulgua jamais à quiconque ce qu'il avait fait avec cet oncle qu'il respectait plus que quiconque. Quand il revint à la maison, le panier était vide. Le pauvre avait cassé tous les œufs après s'être accroché les pieds dans des matériaux de bois laissés à l'abandon dans la cour. Évidemment, il avait trébuché. Avec un soupir d'exaspération, Jeanne se dit que cet enfant était encore trop jeune pour l'aider. Il lui faudrait se débrouiller par elle-même encore un bon bout de temps avant que les enfants puissent contribuer. En l'absence de son mari, plein d'idées germaient dans sa tête. Si elle voulait que Francis passe moins de temps dans les bois, elle devait trouver une façon de contribuer au budget familial. Elle s'informa donc auprès de certaines de ses connaissances pour savoir comment se fabriquait un alambic. Elle souhaitait faire de l'alcool et le vendre. Elle mit son projet à exécution avant même le retour de son époux. Bien entendu, elle dut jeter ses premières productions, lesquelles étaient infectes. Mais plus elle s'entêtait à recommencer, plus elle arrivait à concocter un petit boire pas trop désagréable au goût. Cette fois, elle était très fière d'elle, la Jeanne !

Quelques jours plus tard, quand le coureur des bois revint à la maison et qu'il découvrit avec stupéfaction l'alambic planqué dans le boisé derrière la maison, il se rua chez lui dans une colère noire.

— *Tetite*, veux-tu bien me dire ce que c'est, ça ?

— As-tu perdu la vue pendant ton séjour en forêt ? Tu le vois bien. C'est un alambic, répliqua calmement Jeanne.

— Me prends-tu pour un imbécile ? Je sais bien que c'est un alambic, rétorqua Francis en se laissant tomber lourdement sur une chaise. Qu'est-ce que ça fait icitte ?

—Durant ton absence, je me suis lancée dans le commerce de l'alcool, l'informa Jeanne en s'asseyant à son tour.

Francis eut du mal à accuser le coup. À la rigueur, il aurait cru que tout cela appartenait à l'un de ses frères... Mais *Tetite*? Ça, jamais de la vie! Ainsi, sa femme fabriquait de l'alcool sans d'abord lui en avoir parlé? Mais pourquoi diable ne se contentait-elle pas de faire des tartes comme toutes les autres femmes? «Quelle autre idée saugrenue sortira encore de sa tête?» se demanda-t-il. Lorsqu'il voulut ouvrir la bouche pour dire quelque chose, Jeanne le devança en lançant :

—N'essaie surtout pas de m'en empêcher, tu perdrais ton temps! Je te laisse vagabonder dans les bois et tu me laisses m'occuper de mes affaires. Un point c'est tout! termina-t-elle en frappant sur la table.

—Je ne pensais pas avoir épousé une femme d'affaires. Là, *Tetite*, tu me dépasses, se contenta de rétorquer Francis devant l'attitude obstinée de Jeanne.

—Croyais-tu que j'allais passer ma vie à attendre ton retour? Je me suis dit que j'allais travailler pour gagner de l'argent au lieu de passer mon temps à torcher du matin au soir.

—Mais qui va s'occuper des enfants quand tu seras occupée à produire ton alcool?

—À quoi tu sers, toi? Quand tu n'es pas dans la forêt, tu peux très bien me remplacer auprès des enfants. Songe un peu à tout l'argent qu'on va se faire!

—C'est le bout du bout! vociféra Francis, qui préféra retourner dehors.

Lorsqu'il alla se coucher, beaucoup plus tard, il ne put s'endormir aussi vite qu'il l'aurait voulu, trop préoccupé qu'il fût par Jeanne, dont les idées étaient peu communes pour une épouse et mère de famille. Pour peu, elle les ferait tous vivre, s'il la laissait faire. Il se devait toutefois d'admettre qu'elle savait compter, sa *Tetite* d'amour!

Or, l'alambic ne fut jamais opérationnel. Malgré la bonne volonté de Jeanne et tous ses efforts, elle dut se résoudre à abandonner son idée, car elle craignait beaucoup trop une visite de la Police des liqueurs. Il y avait aussi le fait que le chef de police de la ville de Coaticook avait été tué parce qu'il livrait une lutte acharnée contre les *bootleggers*. Faire de l'alcool était une chose, mais faire partie du crime organisé en était une autre. Ce qui lui avait semblé être une

bonne idée pour augmenter leurs revenus lui apparaissait maintenant comme un acte criminel et abject. Au diable la bagosse !

En 1946, Jeanne et Francis avaient déjà une famille nombreuse. Neuf enfants au total. Comme le disait si bien Francis, il était temps d'arrêter la machine à fabriquer des bébés ! L'homme à la robe noire les visitait tous les ans, histoire de vérifier si la famille avait gagné en nombre. Il en profitait sans doute pour recenser la population par la même occasion. Chaque fois qu'il s'adressait à Francis au sujet des enfants, celui-ci lui répondait :

— Monsieur le Curé, on veut bien faire des enfants, mais l'en-nui, c'est que l'eucharistie que vous nous servez chaque dimanche est trop insuffisante pour tous les nourrir.

— Ne dites pas de sottises, Francis, le corps de Jésus ne sert pas à nourrir le corps, mais l'esprit.

— C'est que pour nourrir ma famille, monsieur le curé, je chasse et je pêche. Et comme vous le savez sans doute, le gouvernement emploie maintenant des gardes-chasse pour nous empêcher d'apporter la nourriture sur la table.

— Ce que fait le gouvernement ne dépend pas de moi. Je m'oc-cupe seulement des affaires de Dieu.

— J'ai entendu dire que des enfants autochtones disparaissaient de leur famille. N'est-ce pas étrange ? Comme nous sommes Métis, je crains pour mes enfants...

— Je vous comprends. Peut-être vaudrait-il mieux oublier vos origines pour protéger vos enfants.

Le gouvernement avait effectivement formé des hommes pour attraper ce qu'il appelait les braconniers. En fait, les gardes-chasse et de pêche avaient reçu l'ordre de surveiller les familles les plus pauvres, soit celles qui étaient les plus susceptibles de braconner pour nourrir leurs nombreux enfants. La pauvreté des familles et leur ignorance sur les dangers de voir s'éteindre des races d'animaux suscitaient une sur-veillance accrue de la faune par le gouvernement. Celui-ci, le même qui interdisait autrefois la contraception sous peine d'emprisonnement dans le seul but de peupler le pays, empêchait maintenant les pauvres d'accéder à la nourriture. Il ne fallait pas oublier que les Métis avaient la chasse et la pêche dans le sang, cela faisant partie de leurs us et coutumes. Ainsi, les pires ennemis de ces derniers n'étaient plus les

Iroquois, mais les gardes-chasse et les gardes-pêche.

Reynald Turgeon et sa famille avaient quitté la région pendant plusieurs années pour habiter la ville de Montréal, où l'effervescence de la vie nocturne le tétanisait. Là-bas, Reynald travaillait comme videur dans les bars. Avec sa stature imposante, les bagarreurs et les ivrognes se tenaient tranquilles, par crainte de susciter l'ire de monsieur muscles. Celui-ci aimait bien entendre les verres s'entrechoquer lorsque l'alcool coulait à flots et regarder les femmes de petite vertu monter l'escalier qui menait à l'étage, accompagnées par des hommes aux pas chancelants. Après vingt-deux ans de cette vie mouvementée, il avait décidé de retourner à Sainte-Aline, car la forêt lui manquait beaucoup.

Sa mère fut bien contente de le voir revenir au bercail. Au plus profond d'elle-même, elle se disait comblée, car à présent, tous ses enfants vivaient près d'elle. Reynald alla visiter son frère Francis, qu'il n'avait pas vu depuis au moins cinq ans. Après l'avoir accueilli à bras ouverts, Jeanne lui prépara un thé bien fort, qu'elle lui servit avec quelques galettes à la mélasse. Il les engloutit en un rien de temps !

— Je suis bien content que tu sois revenu par icitte ! lui lança Francis en s'assoyant près de lui.

— Où sont Rodrigue et Rémi ? Je ne les ai pas vus en arrivant.

— Ils sont partis chasser le petit gibier.

— Je vais partir chasser l'original dans pas longtemps.

— Fais attention, prévint Francis. Les gardes-chasse sont féroces.

— Dire qu'avant l'arrivée des Blancs, nos ancêtres chassaient autant qu'ils le souhaitaient !

— Le problème, c'est que le gouvernement ne reconnaît pas les Métis comme des Indiens. Dès leur arrivée, les Blancs ont fait boire nos ancêtres pour leur voler leurs terres et les ont rendus dépendants. L'alcool ne convient pas du tout au sang des Indiens et ils le savaient.

— Ça les arrange de ne pas reconnaître les Métis. C'est plus facile de leur interdire de chasser.

— Quel fusil prends-tu avec toi ? s'enquit Francis.

— Celui que tu m'as vendu il y a une quinzaine d'années. Le *Ross 303*.

— C'est une vieille carabine, mais encore bonne.

— Bon, je vous laisse. Je dois aller voir Wilfred et Azarias. Et puis ce soir, je vais pêcher sur le lac Roseau, annonça Reynald en se levant.

— Sois prudent et passe le bonjour à Wilfred et Azarias.

— Merci, Jeanne, pour le petit dessert.

— Il n'y a pas de quoi, répondit cette dernière. Tu repasseras nous voir bientôt!

Une semaine plus tard, Lori reçut la visite de Reynald, venu l'embrasser avant de partir dans les bois pour une quinzaine de jours, puisque la chasse à l'original était maintenant commencée. Comme Asarias le lui avait raconté, sa mère savait que la semaine d'avant, Reynald avait eu une grave altercation avec les gardes-pêche, alors qu'il pêchait sur le lac Roseau. Il semblerait que son fils avait agrippé les deux hommes, avant de plonger leur tête sous l'eau. N'étant pas présente sur les lieux au moment de l'incident, Lori n'aurait su dire si l'histoire était véridique. Lorsqu'elle posa la question à Reynald, ce dernier s'était contenté de lui répondre de ne pas s'en faire. En tant que Métis, il était d'avis qu'il avait le droit de chasser et de pêcher quand bon lui semblait, étant donné qu'il s'agissait d'une tradition transmise par ses ancêtres. Mais pour les gardes-chasse, les Métis n'appartenaient pas à la nation autochtone et donc, n'avaient pas le droit de chasser et de pêcher en dehors de la saison prévue à cet effet. Pour eux, Reynald Turgeon n'était rien de plus qu'un braconnier. Ce matin d'octobre, quand la chasse débuta, Lori ne se doutait pas le moins du monde qu'elle venait de voir son fils pour la dernière fois.

En se rendant dans les bois avec son sac à dos et son fusil à l'épaule, Reynald réfléchissait à cette bagarre survenue peu de temps auparavant. Il y avait été un peu fort, il en convenait. Peut-être présenterait-il des excuses quand il en aurait l'occasion. Ce n'était pas sa faute s'il ne gérait pas sa colère. Il possédait ce trait de caractère depuis son plus jeune âge. Il avait bien tenté de gérer ce problème, mais celui-ci était revenu en force. Sa femme Géraldine lui répétait constamment : « Cela va mal finir ! » Et elle avait peut-être raison. Sûr qu'il était voué à un destin tragique. Comment pourrait-il en être autrement? Autrefois, il avait failli incendier la maison de ses parents. Aussi, que lui avaient raconté ses grands-parents à propos de son ancêtre Marie-Félix lorsqu'il n'était encore qu'un petit garçon? Ah! Oui... il s'en souvenait, maintenant. Le chaman avait maudit sa des-

cendance parce qu'elle avait mélangé son sang à celui de l'homme blanc. Il était donc maudit.

Arrivé à son campement, il déposa son bagage sur la galerie. Comme il était heureux dans la forêt ! Comment avait-il fait pour s'en éloigner si longtemps ? Jamais plus il ne la quitterait pour aller vivre au loin.

Une semaine plus tard, après avoir pêché et mangé de la truite à satiété, il trappa quelques castors. C'est là qu'il se dit qu'il était étrange que son associé Maurice Boudreault ne fût pas encore là. Il aurait pourtant dû le rejoindre depuis belle lurette. Sûrement qu'il avait eu un empêchement. Puis, tout en faisant le bilan de la journée, Reynald se servit une rasade d'alcool, qu'il but d'un trait. Aux environs de 19h00, un bruissement de feuilles provenant de l'extérieur le fit sursauter. C'était sans doute un orignal qui approchait, ou son nigaud d'associé qui daignait enfin se pointer. Jetant un coup d'œil par la fenêtre, il vit effectivement ce dernier approcher. Sauf qu'il n'était pas seul. Il s'amenait avec le garde-chasse Damien Buissonneau, celui-là même à qui Reynald avait fait boire la tasse dans le lac Roseau. Deux autres individus leur tenaient compagnie. Selon Reynald, il s'agissait sans doute d'Arnold Bergeron et de son beau-frère Luc Lamontagne. « Ça sent mauvais, se dit-il. S'ils s'amènent à quatre, ça signifiait que quelque chose se prépare. » Le pire, c'est que sa carabine était restée sur la galerie... Ainsi, il n'aurait aucun moyen de se défendre si sa vie était menacée.

Dehors, lorsque Damien Buissonneau aperçut l'arme de Reynald près de la porte d'entrée, il fit signe à Arnold Bergeron de le ramasser pour le mettre en lieu sûr. Juste après, les quatre individus pénétrèrent dans le camp sans même frapper. Étrangement calme, le maître des lieux prit la théière encore chaude et se servit une tasse de thé. Cette visite impromptue ne lui avait pas laissé le temps de cacher les rognons de castor accrochés derrière le poêle à bois...

— Ils ont l'air frais, ces rognons, souigna Damien Buissonneau.

— Si tu veux me donner une amende, pas de problème. C'est combien pour un castor ? demanda Reynald.

— Vingt-cinq piastres, informa Damien.

— Nom d'un chien ! Ça a doublé de prix. Dans ce cas, cela va nous coûter douze dollars et 50 cents, répliqua Reynald en s'adressant à son associé.

Damien se leva, souleva le couvercle de la casserole qui reposait sur le poêle et découvrit les restes d'un lièvre à moitié mangé.

— Tu veux peut-être savourer les restes de mon souper ? questionna Reynald.

— Non, sans façon, répliqua du tac au tac le garde-chasse, avant de dire à Arnold Bergeron et à Luc Lamontagne : il se fait tard. Allons dormir dans l'autre camp.

Quand il les vit partir, Reynald respira un peu mieux. À son avis, le fait qu'ils passent la nuit dans le camp voisin n'inaugurerait rien de bon. Mais comme la nuit était tombée, ils ne pouvaient quand même pas repartir dans la noirceur. Il était persuadé que Buissonneau était venu pour l'arrêter. En ce cas, pourquoi ne l'avait-il pas fait dès à présent ? Sans doute qu'il avait décidé d'attendre au lendemain.

À Sainte-Aline, Francis et ses deux fils, Rodrigue et Rémi, venaient tout juste de finir de ramasser les pommes de terre qu'ils avaient arrachées. Ensuite, ils les avaient remisées dans le caveau situé à quelques pieds de la maison pour qu'elles se conservent durant tout l'hiver. Une fois cette tâche terminée, le paternel s'assit sur une bûche, bourra sa pipe de tabac, puis l'alluma. Les deux autres l'imitèrent.

— Regarde, le père ! Quelqu'un s'amène, annonça Rémi en se levant pour accueillir le visiteur.

En effet, lorsque Francis porta son regard vers l'entrée de la cour, il vit Arnold Bergeron se diriger vers eux.

— Qu'est-ce qui t'amène, Arnold ? lui demanda-t-il, curieux.

— J'ai pas une très bonne nouvelle à t'annoncer, hésita Arnold.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Francis.

— On a retrouvé ton frère Reynald... mort dans le sentier.

— Hein ? Qu'est-ce que tu me chantes là ! lança Francis en se levant d'un bond.

— On a entendu deux coups de feu et lorsque nous sommes allés voir ce qui se passait, ton frère était à terre, sans vie. Ta mère doit être au courant à l'heure qu'il est. Buissonneau et Lamontagne sont allés la prévenir.

— Et mon frère est resté là-bas ? questionna Francis, sous le choc.

— Oui. Damien et les autres sont tous descendus du bois. Mais avant, nous avons transporté le corps sur une échelle, et nous l'avons

déposé dans un des campements. On pouvait toujours pas le laisser dans le sentier...

— Il a dû faire une syncope, supposa Francis en pensant tout haut. Je dois aller le chercher.

— C'est sûr. Je t'accompagne, approuva Arnold.

— Mais avant, je dois aller voir ma mère et mes frères.

La nouvelle au sujet de la mort de Reynald se répandit comme une traînée de poudre dans tout le village de Sainte-Aline. Mais pour l'heure, Francis était parti dans le bois, en compagnie d'un des villageois et de son frère Wilfred, avec qui il entendait transporter le corps de Reynald dans une chaloupe jusqu'à ce qu'ils puissent rejoindre un chemin carrossable pour le conduire à la morgue. Ce fut vers 3h00 du matin que les trois parviennent à l'endroit où gisait le corps du défunt.

— Donne-moi la clé de la porte, demanda Francis à Boudreault, qui avait décidé de les accompagner. Je veux aller le voir.

— Prends la lampe torche et regarde par le châssis, répondit l'autre.

Rejoint par Wilfred qui venait tout juste d'arriver, Francis agrippa la lampe et dirigea le faisceau de la lumière vers l'intérieur du campement, où Reynald était étendu à même le sol. Il était certainement mort d'une syncope, car aucune autre raison ne pouvait expliquer cette mort subite.

— Je veux voir l'endroit où vous l'avez trouvé, dit Francis à Luc Lamontagne, qui venait de se joindre à eux.

Lorsque le petit groupe parvint sur les lieux du décès, il faisait encore nuit.

— Voilà, c'est ici, indiqua Lamontagne en s'arrêtant dans le sentier.

— Et sa carabine, vous n'y avez pas touché ? questionna Francis en promenant sa lampe torche.

— Non.

— Elle est beaucoup trop loin de l'endroit où le corps de mon frère se trouvait, constata Francis qui voulut prendre l'arme pour la déposer le long du sentier.

— On ne doit jamais toucher à une arme quand il y a mort d'homme, au cas où il y aurait une enquête, prévint Lamontagne. On viendra la chercher tous ensemble demain, quand il ferait plus clair.

Étonné par les propos de ce dernier, Francis se demandait bien pourquoi il y aurait une enquête, puisque Reynald était mort de cause naturelle. Lorsqu'il voulut rebrousser chemin, il remarqua un autre camp situé à environ une cinquantaine de pieds. Suivant son regard, Maurice lui dit :

— Si Buissonneau et Arnold Bergeron avaient été levés, ils auraient entendu le cri qu'a poussé ton frère avant de mourir.

Puis il se tut, car les autres les avaient rejoints. Tous décidèrent d'attendre le lever du soleil avant de se remettre en route. Tandis que Wilfred s'étirait sur l'un des lits mis à la disposition des chasseurs, Francis, lui, tenta de s'expliquer les paroles de Maurice Boudreault. À force de trop réfléchir, il s'assoupit malgré lui. Il fut réveillé vers 6h00 du matin, lorsque la porte du campement se referma sur Boudreault, qui tenait la carabine de Reynald.

— Qu'est-ce que tu fais là ? On était censés aller la chercher tous ensemble, s'écria-t-il, offusqué.

— J'ai fait ça sans trop y penser, confessa Boudreault.

— Lamontagne avait pourtant dit que personne ne devait y toucher !

— Désolé.

— Il serait temps de descendre le corps, suggéra Wilfred en s'approchant d'eux.

Francis et lui transportèrent Reynald en chaloupe, toujours persuadés que celui-ci était décédé des suites d'une syncope. À la morgue, le médecin légiste examina le corps et constata que Reynald avait plutôt été atteint par une balle. À cette nouvelle, les frères Turgeon étaient anéantis. Reynald, ce jeune garnement d'autrefois qui subtilisait des allumettes sur la cheminée, avait été trouvé mort dans des circonstances douteuses. Penauds, ils partirent annoncer la nouvelle à leur famille. L'état de choc engendré par de la mort incompréhensible d'un des leurs plongea les membres de la famille dans une confusion totale.

— Mon fils a été tué ! hurla Lori, en proie à la douleur.

— Et moi qui croyais qu'il avait fait une syncope, chuchota Francis à l'oreille d'Azarias.

— Comme il s'agit d'une mort suspecte, il faut alerter la police, décida Lori.

— Le médecin s'en est occupé, l'informa Francis. La police va procéder à une enquête et ceux qui étaient présents sur les lieux se-

ront interrogés. Personne ne devait toucher à la carabine de Reynald et avant même que je me lève, Boudreault était allé la chercher. Tout ça parce que j'ai dit que l'arme était trop loin de l'endroit où ils ont prétendu avoir trouvé le corps. C'est louche, cette histoire-là!

—Attendons les résultats de l'enquête. Nous saurons bien ce qu'il s'est réellement passé, répliqua Azarias.

—Peut-être qu'il s'agit d'un règlement de compte en raison de la chicane qu'ils ont eue, supposa Lori à travers ses larmes.

—Quelle chicane? s'enquit Francis.

—Tu n'es pas au courant? Il y a eu une grave altercation, sur le lac, entre Reynald et les gardes-pêche, le renseigna Lori.

—Et il ne faut pas oublier que le frère chassait sur les terres contrôlées par Lamontagne, compléta Francis en se levant pour ouvrir la porte à un visiteur.

—Je suis venu offrir mes condoléances, dit leur plus proche voisin.

—Merci, Eustache. Prends une chaise, offrit Francis.

—Tout le monde, au village, est sidéré par la mort de Reynald. Y'en a qui raconte qu'il aurait été tué, déclara Eustache, un peu gêné de rappeler à Lori les circonstances de la mort de son fils.

—Il ne s'est tout de même pas tiré lui-même une balle en plein ventre, fit remarquer Azarias.

—Non, c'est évident, valida Eustache. Je suis pas venu seulement pour vous offrir mes sympathies, mais aussi, pour vous livrer des informations capitales.

—Quelles informations? s'enquit Lori.

—Avant de monter dans le bois pour arrêter Reynald, Buissonneau aurait dit à Bergeron: "Je suis venu te chercher pour marcher avec moi". Quelqu'un d'autre a raconté que Buissonneau aurait aussi dit que mort ou vif, Reynald Turgeon descendrait du bois.

—Ils vont être pendus pour leur crime! ragea Francis. Merci de nous avoir prévenus, Eustache.

—De rien. Si j'apprends autre chose, je viendrai vous le dire.

Deuxième partie

Le village était en effervescence. Après tout, ce n'était pas tous les jours qu'une enquête pour meurtre s'y déroulait. La famille Turgeon avait porté plainte contre les quatre hommes qui se trouvaient avec Reynald au moment de sa mort. Les soupçons pesant lourd sur ces individus, l'affaire fut donc portée au département du Procureur général de la province de Québec et les prévenus Arnold Bergeron, Maurice Boudreault, Luc Lamontagne et Damien Buissonneau furent appelés à comparaître. Le jour de leur comparution, la cour du palais de justice dans lequel se faufilaient les curieux n'avait jamais eu à juger une cause aussi nébuleuse, hormis une datant de 1869, alors qu'un homme fut pendu pour meurtre. Francis se présenta à la barre des témoins et déclara sous serment que le corps du défunt était bien celui de son frère aîné, parti dans le bois quelque trois semaines auparavant. Il donna ensuite la marque de la carabine de Reynald, une *303 Ross* à cullasse. Après quoi, le procureur le pria de regagner son siège. On appela ensuite l'un des prévenus, Damien Buissonneau. Ce dernier raconta qu'il était parti du lac des Saules avec Luc Lamontagne et Maurice Boudreault, pour ensuite camper au lac de la Perdrix. Le lendemain, Arnold Bergeron s'était joint à eux. En fin de journée, soit le mercredi soir, ils avaient dormi au camp à Tremblay, situé tout près. Et le jeudi, il avait rencontré le défunt au campement de Maurice Boudreault, où il avait effectué une perquisition pour de la fourrure et deux rognons de castor. Ils avaient par la suite passé la soirée tous ensemble, pour se quitter à 22h00. La victime leur avait raconté des histoires drôles, qui les avaient beaucoup fait rire. Puis Buissonneau était reparti avec Bergeron et Lamontagne pour aller dormir dans le camp voisin, non loin de là. Il s'était levé vers 5h00 le lendemain, avant de réveiller Lamontagne. Aux environs de 6h00, les deux étaient retournés au camp de Boudreault pour y déjeuner. À leur arrivée, Boudreault les informa que Turgeon était parti chasser l'orignal dans le bout du lac. À 6h30, un coup de feu et deux cris s'étaient fait entendre. Boudreault était donc parti pour aller voir ce qui se passait, puis était revenu quelques minutes plus tard pour leur annoncer qu'il y avait eu un accident. Lamontagne et Bergeron étaient ensuite partis en laissant Buissonneau seul au camp. Cinq à six minutes plus tard, ils étaient revenus pour

signaler le décès de Reynald Turgeon. Buissonneau avait jugé inutile de se déplacer pour aller voir le cadavre. Même lorsque ses compagnons avaient ramené le corps au camp, et il n'avait pas voulu le voir. Buissonneau avait en sa possession un revolver 455, soit celui autorisé par le département. Turgeon était bien à jeun et aucun d'eux n'avait consommé d'alcool.

Francis fulminait de rage en entendant ces propos. Arnold Bergeron lui avait déclaré que deux coups de feu avaient été tirés lorsqu'il était venu le prévenir de la mort de son frère. Il l'avait même répété à Azarias. Jeanne tenta de le calmer, se disant que la suite des déclarations sous serment risquait fort bien de l'ébranler encore plus.

Arnold Bergeron fut ensuite appelé à comparaître. Ce dernier confirma que le défunt était sobre et plutôt d'excellente humeur. Il avait passé la soirée avec Damien Buissonneau, qui lui, était parti à 22h00 pour aller dormir dans le camp voisin. Le lendemain matin, celui-ci avait réveillé ses amis avant de se rendre au camp à Boudreault. Là-bas, Boudreault leur avait signalé l'absence de Turgeon. Alors qu'ils déjeunaient tous ensemble, un coup de fusil et deux cris s'étaient fait entendre.

Le témoin poursuivit en affirmant que Boudreault était parti le premier et les avait appelés en disant qu'il croyait que Turgeon était blessé. Ensuite, Bergeron expliqua qu'il était parti rejoindre Boudreault. Près de deux cents pas d'où il était, il avait trouvé le défunt couché sur le dos, les pieds tournés vers lui. La carabine était à sa droite, à deux ou trois pieds de Turgeon, tandis que le canon était dirigé vers son corps. Ils n'avaient pas touché la carabine, préférant la laisser là. Avec l'aide de Boudreault et Lamontagne, Bergeron avait transporté le corps au camp. Comme ses comparses, il n'avait remarqué aucune tache de sang ni de trou de balle dans la chemise de la victime. Ils avaient pensé qu'il s'était senti mal et qu'il avait crié pour appeler au secours.

—As-tu entendu ça, Jeanne? s'indigna Francis. Il prétend que Reynald était malade, alors qu'ils ont tous entendu un coup de feu et des cris. Il ne va tout de même pas faire avaler ça au procureur!

—Écoutons le prochain témoin, nous en saurons plus, répliqua Jeanne. Je crois que c'est le tour de Maurice Boudreault.

Monsieur Boudreault, gardien de club de profession, se leva et prit la parole à la demande du Procureur général. Or, il répéta mot

pour mot ce qu’avaient dit Buissonneau et Bergeron, mais ajouta que Turgeon lui avait dit que le lendemain matin, il allait tuer un orignal dans le bout du lac. Avant de partir, il avait pris une cuillerée à soupe de sirop noir et s’était emparé de sa carabine. Par la suite, Boudreault énuméra toutes les armes qui se trouvaient à l’intérieur du camp, soit deux carabines, une *303 Savage* et une *22*, ainsi qu’un revolver *32* automatique, avant de certifier qu’aucune n’avait bougé du camp. Il ajouta avoir vu Turgeon se diriger au bout du lac. Ensuite, les autres étaient arrivés du camp voisin. Vers 6h20, après avoir entendu une détonation et deux cris, il était allé voir et avait trouvé Turgeon au sol, la carabine vis-à-vis les pieds, carabine qu’il était allé récupérer le même matin où la famille s’était rendue au camp pour prendre possession du corps. En ouvrant l’arme, il avait remarqué qu’elle était humide et qu’aussi, il manquait une balle. Il l’avait ensuite ramenée au camp, où Francis Turgeon avait vidé le magasin de la carabine. Et pas plus que les autres, celui-ci n’avait remarqué des taches de sang ou un trou dans la chemise de son frère.

— Bien, retournez vous asseoir, monsieur Boudreault, ordonna le procureur. Monsieur Luc Lamontagne, veuillez vous présenter à la barre.

Le témoignage de Lamontagne corroborait que les armes n’avaient pas bougé du campement. Il avait aussi entendu la détonation et les cris, en croyant que Turgeon avait tué un orignal. Mais après dix minutes, Boudreault avait demandé à Buissonneau d’aller voir ce qui se passait. Comme ce dernier avait refusé, Boudreault y était allé lui-même, avant de trouver Turgeon dans les branches. Il était positionné tel que spécifié par les autres témoins. Il n’avait pas voulu toucher le canon de la carabine, craignant qu’elle soit chargée. Ensuite, il avait appelé pour qu’ils viennent voir la scène. Après être retournés au camp et avoir réfléchi à la situation, ils avaient décidé de déposer le corps dans l’un des camps et d’aller prévenir la famille. Lamontagne termina en précisant qu’il n’avait ni sang ni trou dans la chemise du défunt.

— Francis, as-tu remarqué que les témoignages sont contradictoires, chuchota Jeanne à l’oreille de son époux.

— Comment ça ?

— Les autres ont tous dit qu’ils avaient eu du plaisir avec le défunt. On dirait qu’ils mettent beaucoup l’accent sur leur bonne en-

tente avec lui. Mais Lamontagne dit le contraire, car il affirme que Buissonneau n'a pas voulu aller voir ce qui se passait. C'est clair que cet homme-là avait une dent contre ton frère.

— C'est sûr que ça ne s'est pas passé comme ils le prétendent. Buissonneau est garde-chasse et mon frère braconnait. Il était monté pour l'arrêter. Il est possible que l'un d'eux l'ait tué pour se venger à cause de la chicane qu'il y avait entre eux. C'était un bon motif pour le descendre.

— C'est étrange qu'ils aient tous entendu un coup de feu, des cris, et qu'ensuite, ils viennent raconter qu'ils n'ont pas vu de sang et de trou dans la chemise de Reynald. Ils n'ont pas dû chercher fort. Il me semble que lorsqu'on entend des coups de feu et qu'un homme est mort sans aucune raison, on se donne la peine de chercher minutieusement.

Après avoir entendu tous les témoignages, le procureur invita le docteur Rochette, celui-là même qui avait procédé à l'examen du corps de la victime, à prendre la parole. Celui-ci indiqua que Turgeon avait près de cinquante-cinq ans, qu'il mesurait 5'7 et qu'il pesait environ 170 livres. En l'examinant, il avait remarqué que les parties de son corps qui touchaient le sol étaient d'une couleur bleuâtre. Aussi, il avait noté la présence d'un trou à l'abdomen, ainsi que dans la chemise et la chemise. La partie supérieure et interne aux parois de l'ouverture était blanche. Il n'avait pas constaté de trace de violence sur le cadavre, car les membres étaient intacts. De même, il n'y avait aucune brûlure sur les vêtements et la peau, ce qui signifiait que la balle avait été tirée horizontalement. Par contre, la plaie semblait avoir saigné abondamment à l'intérieur.

— Avez-vous remarqué autre chose ? demanda le procureur.

— Non, rien d'autre.

L'enquête fut ajournée pour permettre au médecin légiste d'effectuer une autopsie. La tête basse, Francis quitta le palais de justice avec Jeanne à son bras et les autres membres de sa famille. Tous se réunirent chez lui pour discuter de la mort de Reynald.

À la mi-octobre, la cour siégea à nouveau pour prendre connaissance du rapport d'autopsie. Encore une fois, une énorme foule remplissait la minuscule salle déjà passablement accaparée par les journalistes. La fiébrilité régnait parmi l'assistance, qui avait déjà condamné les détenus.

— Silence ! ordonna le procureur. Nous allons écouter le rapport du médecin légiste. Docteur Alain Tremblay, veuillez vous approcher.

Ce médecin légiste avait été désigné par le département d'État du Procureur général pour procéder à l'autopsie du cadavre de Reynald Turgeon. Le spécialiste confirma que le défunt était bien un homme d'une cinquantaine d'années, dont la mort semblait remonter à plusieurs jours, vu l'état de putréfaction du cadavre. Lors de l'examen interne de celui-ci, il avait trouvé la présence d'une plaie causée par balle. Cette plaie se situait à l'abdomen, tout près de l'ombilic. Il s'agissait d'un trou d'environ trois ou quatre lignes de diamètre. À l'ouverture de l'abdomen, le médecin avait décelé une hémorragie particulièrement abondante. Le lobe du foie avait été traversé par la balle, qui avait poursuivi sa trajectoire jusqu'au bassin. Elle avait aussi traversé la colonne, à la cinquième vertèbre lombaire, pour ensuite se loger sous la peau. Alain Tremblay précisa qu'il avait très bien pu sentir la balle en tâtant le corps. Il avait ensuite retiré cette dernière en incisant la peau. Il s'agissait d'une balle avec une partie en cuivre et un bout en plomb qui pesait 13.15 g, soit la moitié d'une once. Elle avait été remise au détective Simard. Le légiste conclut en déclarant que hors de tout doute, la mort avait été causée par une arme à feu, et qu'on avait tiré sur la victime à bout portant.

— Merci, docteur Tremblay. Reprenez votre place. Nous allons bientôt rendre le verdict.

Francis était passablement nerveux, même s'il avait foi en la justice. Pour lui, il ne faisait aucun doute que les témoignages avaient été fabriqués de toutes pièces. Lorsque les accusés avaient livré leur témoignage, il aurait juré qu'il assistait à une pièce de théâtre. Assise à ses côtés, sa femme Jeanne semblait fébrile elle aussi, car elle restait obstinément silencieuse. Au retour des membres du jury, toute la salle resta suspendue aux lèvres de celui qui avait été désigné pour rendre le verdict.

— Reynald Turgeon est mort des suites d'une hémorragie foudroyante causée par une balle qui lui a traversé le foie. Il est possible que cette balle provienne de son arme à feu, mais nous ne pouvons le certifier.

— Quoi ! C'est tout ? Ils vont s'en tirer ? s'exclama Jeanne en remarquant que Francis avait le souffle coupé et pâlassait à vue d'œil. Viens, sortons prendre l'air, dit-elle, craignant que son mari meure

d'une crise d'apoplexie.

— Ils ne vont pas s'en tirer de même, je te le jure ! Je vais engager un avocat et les poursuivre au civil, ragea Francis tandis que Géraldine, l'épouse de Reynald, soutenue par ses enfants, poussait un cri plaintif.

Francis alla voir directement sa mère pour lui annoncer le verdict. Quand il rentra dans la maison, on aurait dit qu'il y régnait un froid extrême. Lori était étendue sur son lit et pleurait son fils bien-aimé. Avec l'aide d'Isaac, il l'aida à se lever, lui prépara un thé dans lequel il versa un peu d'alcool et lui fit avaler le tout d'un seul trait.

— Ils vont s'en tirer, dit-il. Comme ils ont dissimulé l'arme du crime, rien ne peut être prouvé.

— Quoi ? C'est tout ? Ils ne vont rien faire d'autre ? lança Lori, horrifiée.

— Ils croient que la balle qui a été tirée pourrait provenir de sa carabine. Mais je ne vais pas en rester là. Je te le promets, la mère ! Je vais les poursuivre au civil.

— Tout ça ne me ramènera pas ton frère. Te souviens-tu, Francis, lorsque vous étiez enfants ? Wilfred et lui se bagarraient constamment. Il disait qu'il était aussi fort que Louis Cyr ! Tu ne dois pas te rappeler, car tu n'étais encore qu'un bébé. Ce qu'ils ont pu être malcommodes, ces deux-là ! Je me demande ce que Charles dirait de tout ça s'il était encore en vie.

— J'aime mieux pas savoir ce que papa leur aurait fait.

— Après avoir tant prié pour ma famille, je ne pensais pas finir mes jours dans un immense chagrin.

— Ils paieront pour leur crime ! Le procureur a dû se dire qu'un Métis de plus ou de moins... quelle différence ! Cette affaire a été bâclée. Cela ne restera pas de même !

— Quand la cause sera de nouveau entendue à la cour, je veux t'accompagner. Cette fois, j'en aurai la force, soupira Lori.

Francis revêtit son habit du dimanche et peigna ses cheveux, tandis que Jeanne s'approcha pour lui nouer sa cravate. Il était très énervé, car c'était le jour où ils devaient se rendre au palais de justice. Lorsqu'il sortit de la chambre à coucher pour se diriger dans la cuisine, il pria *Tetite* de ne pas trop s'attarder devant sa garde-robe. La femme de Reynald, Géraldine, vêtue d'une jolie robe à rayures était déjà là à les attendre. Francis la complimenta sur sa tenue et lui offrit une boisson qu'elle refusa net. Comme ses mains tremblaient, elle ne voulait pas montrer à quel point ses nerfs étaient en boule. Alors que Jeanne les rejoignait en posant un chapeau sur ses cheveux, Lori et Isaac se pointèrent à la porte.

— Il serait temps d'y aller, tout le monde ! Le taxi est arrivé, informa Francis en boutonnant son manteau.

— Attendez, je dois d'abord me mettre du rouge à lèvres, répliqua Jeanne. Montez dans la voiture, j'arrive tout de suite.

Géraldine et Francis, suivis de Lori et de son époux, prirent place dans l'auto en indiquant au chauffeur qu'ils désiraient se rendre au palais de justice. Jeanne sortit de la maison et marcha lentement vers l'automobile pour ne pas égratigner ses nouvelles bottes à talons hauts. Ils arrivèrent une vingtaine de minutes plus tard devant le bâtiment, où déjà, se trouvait une foule de curieux. En entrant dans la salle d'audience, l'avocat de Francis, maître Desbiens, s'approcha de lui pour lui serrer la main, pendant que les autres se choisissaient une place dans l'assemblée. Jeanne regarda son mari en train de discuter avec l'avocat. « Il est temps que ces poursuites s'arrêtent, songea-t-elle, car tout l'argent que nous avons mis de côté va fondre comme neige au soleil. » Les honoraires de maître Desbiens étant faramineux, ils n'allaient effectivement plus pouvoir tenir très longtemps. Depuis quelque temps, elle rêvait d'acheter une maison à logement dans la ville voisine et de s'y installer avec sa famille. Tirer des revenus de location constituait sa nouvelle idée pour gagner de l'argent, ce qui était nettement mieux que de fabriquer de l'alcool. Acheter une maison à logement était aussi une bien meilleure chose que de dépenser tout son avoir dans une cour de justice. De toute façon, rien ne ramènerait son beau-frère à la vie.

Francis vint s'asseoir près d'elle, car l'audience allait bientôt commencer. La première personne à se présenter à la barre des témoins fut un jeune homme de dix-neuf ans qui demeurait à Québec, mais qui travaillait dans la région. Il s'appelait David Simard. Ce dernier déclara avoir trouvé une douille de carabine dans le petit sentier derrière le camp à Tremblay. Depuis, cette dernière était entre les mains des autorités.

Maître Desbiens demanda à questionner le témoin et la permission lui fut accordée.

— Pourquoi cherchez-vous cette douille alors que personne ne vous en avait parlé ?

— Un certain monsieur Albert Carron, qui se trouvait avec moi, m'a dit qu'il la cherchait.

— Elle était à quelle distance du camp ? demanda maître Desbiens.

— Je l'ai trouvée tout près d'une boucanière.

— Que savez-vous à propos de cette douille ? Savez-vous de quelle arme elle provient ou encore, quelle sorte de cartouche elle pouvait avoir ?

— Non.

— J'en ai fini avec vous.

Puis le témoin retourna à sa place, pendant que dans la salle, les gens chuchotaient. C'est ainsi que Francis entendit un homme dire : *« Il paraît que quelqu'un a déjà fouillé dans le bois pour trouver cette douille parce qu'elle proviendrait de l'arme qui a servi à tuer Turgeon. »*

Le juge donna un coup de marteau sur son pupitre pour rétablir l'ordre. Instantanément, les voix cessèrent. L'avocat des défendeurs, maître Vaillancourt, pria Arnold Bergeron de se présenter à la barre des témoins.

— Quelle heure était-il lorsque vous êtes arrivé au camp de Boudreault ?

— Il était entre 18h45 et 18h50.

— À ce moment-là, où se trouvait l'arme du défunt ?

— Elle était posée sur la galerie, près de la porte.

— Était-elle chargée ?

— Je n'en sais rien.

—Avec qui étiez-vous, ce fameux soir ?

—Avec monsieur Buissonneau et mon beau-frère Luc Lamontagne.

—Ah ! Vous avez un lien de parenté avec monsieur Lamontagne ?

—Oui.

—Vous avez dit, dans vos récents témoignages, que la soirée s'était passée de façon agréable.

—Oui, monsieur. On s'est bien amusé avec Turgeon.

—A-t-il été question des raisons qui vous amenaient à vous rendre là-bas ?

—Non. On y était allé pour attraper des chasseurs. On ne savait pas où ils étaient et de qui il s'agissait.

—Monsieur Reynald Turgeon n'a-t-il pas demandé si vous étiez montés pour l'arrêter ?

—Non, nous n'en avons pas parlé.

—Donc, vous prétendez que c'est le lendemain matin que le coup a été tiré ?

—Oui, monsieur.

—Vous étiez tous dans le camp à Boudreault lorsque le coup de feu a été tiré et aucun d'entre vous n'avait une arme dans les mains ?

—Personne, monsieur.

—Dans ce cas, personne n'a tiré ?

—Non.

—Et personne n'aurait pu se servir de l'arme de monsieur Turgeon parce qu'il était parti avec, c'est exact ?

—Parfaitement.

—Monsieur le juge, j'en ai fini avec le témoin, conclut maître Vaillancourt.

Après, quoi, maître Desbiens demanda la permission de contre-interroger le témoin.

—Vous avez déclaré que pendant la soirée, vous aviez tous parlé avec le défunt ?

—Oui, c'est bien ça.

—Dans ce cas, monsieur Turgeon vous a certainement dit que le lendemain matin, il allait à la chasse à l'original ?

—Il ne nous a rien dit à ce sujet.

—Lorsque vous êtes parti pour vous rendre au camp à Boudreault, monsieur Buissonneau ne vous a pas dit qu'il y allait pour arrêter des chasseurs ?

—Monsieur Buissonneau m'a dit : « *Je suis venu te prendre pour marcher avec moi.* »

—Lorsqu'il a dit cela, vous avez compris qu'il voulait attraper des chasseurs ?

—C'est beaucoup plus tard qu'il m'a dit ça, et j'étais avec Lamontagne à ce moment-là.

—Vous avez souvent aidé monsieur Buissonneau ?

—Ça faisait plusieurs fois.

—Mais vous aviez compris qu'il allait arrêter des braconniers ?

—J'y ai pensé.

—Vous y avez juste pensé. Et il ne vous a pas dit qui il voulait arrêter ?

—Non, monsieur. J'ignorais de qui il s'agissait.

—Vous ne l'avez pas questionné à ce sujet ?

—Non.

—Il ne vous a rien dit ?

—Il m'a dit : « *On va arrêter des contrebandiers qui chassent sur ta terre et sur les autres terrains.* »

—A-t-il dit de qui il s'agissait ?

—Non.

—Vraiment ? Pourtant, vous êtes gardien, vous. Il voulait arrêter quelqu'un qui chassait sur votre terre et vous n'avez pas demandé qui il voulait arrêter ?

—Je ne lui ai pas demandé.

—Qui s'est levé en premier, ce fameux matin ?

—C'est monsieur Buissonneau. Après m'avoir réveillé, il a fini de s'habiller et est sorti. Je me suis levé et vêtu, puis je suis sorti derrière lui.

—Combien de temps monsieur Buissonneau est-il parti avant vous ?

—Entre quatre et cinq minutes, je crois.

—Lorsque le coup de feu a retenti et que les cris ont suivi, à quoi avez-vous pensé ?

—Mon beau-frère a dit : « *Il a tué un orignal.* »

— Et vous, qu'avez-vous pensé ?

— J'ai pensé qu'il ne pouvait pas avoir attrapé un orignal aussi près du camp.

— Dans ce cas, que pensiez-vous de la détonation que vous aviez entendue ?

— Bien... que Turgeon avait dû se perdre.

— Et vous n'avez pas pensé qu'il s'était peut-être produit quelque chose ?

— Non, mais Boudreault est allé voir ce qui se passait. Rendu à l'orée du bois, il a hurlé : « Dépêchez-vous ! Turgeon est au sol ! Il est mort ou évanoui ! » Alors, j'ai couru jusqu'au camp et j'ai dit à Buissonneau : « Viens, Turgeon est mort ! »

— L'arme se trouvait à quelle distance du défunt ?

— Je ne sais pas trop. À trois ou quatre pieds à sa droite.

— Avez-vous vu des blessures ?

— Non, je n'ai pas regardé.

— Et vos compagnons ont-ils regardé, eux ?

— Pas devant moi, en tout cas.

— Vous avez regardé après ?

— Quand ils l'ont retourné pour l'installer sur l'échelle avant de le transporter au camp.

— Combien de temps s'est-il écoulé avant que vous alliez prévenir la famille ?

— Trois quarts d'heure ou une heure.

— Étrange, car lors de la première enquête, vous avez dit être descendu après deux heures et demie ou trois heures.

— Je ne crois pas, non. Je me suis sans doute trompé.

— Est-ce que vous avez ramassé la carabine avant de partir ?

— On n'est pas censé toucher à ça quand on sait qu'il y aura peut-être une enquête. Moi, c'est ce que j'ai pensé.

Francis ne tenait plus en place. Plus le procès avançait, plus les témoignages étaient contradictoires. « S'il n'a pas voulu toucher à la carabine en se disant qu'il y aurait peut-être une enquête, pourquoi ont-ils déplacé le corps, alors ? se demanda-t-il. Et puisqu'ils ont attendu trois heures avant de redescendre nous prévenir, n'était-ce pas pour fabriquer une histoire montée de toutes pièces pour faire croire à un accident ? À moins que Reynald ne soit pas mort sur le coup... Ils ont sans doute attendu sa mort avant de redescendre, car lui tirer une

autre balle pour venir à bout de lui aurait été difficile à expliquer aux autorités. »

Le prochain témoin à comparaître fut Luc Lamontagne. Francis avait hâte de l'entendre, celui-là. Il était prêt à parier que tout comme Bergeron, il livrerait un témoignage cousu de mensonges.

— Quand vous êtes arrivés au camp, vous étiez trois ? interrogea maître Vaillancourt.

— Absolument.

— Avec qui étiez-vous ?

— Bouchard et Bergeron.

— Turgeon et Boudreault étaient au camp ?

— Oui.

— Vous avez donc discuté toute la soirée ?

— En effet.

— Vous avez discuté jusqu'à quelle heure, au juste ?

— Dix heures... dix heures et demie... onze heures... je ne sais pas vraiment.

— Avez-vous discuté des raisons pour lesquelles vous étiez monté là ?

— Non.

— Monsieur Turgeon n'a rien demandé à monsieur Buissonneau ?

— Non.

— Monsieur Turgeon semblait-il en colère contre Buissonneau ?

— Non, pas selon moi. Buissonneau a prévenu Turgeon qu'il lui donnerait une amende parce qu'il avait découvert des rognons de castor derrière le poêle.

— Et tout cela s'est dit dans la bonne entente ?

— Oui.

— Il n'y a eu aucune dispute à ce sujet ?

— Non, aucune.

— Quand vous êtes retournés au camp, le lendemain, monsieur Buissonneau était déjà parti, exact ?

— Nous sommes partis ensemble.

— Quand vous avez entendu le coup de feu et les cris, Boudreault est allé voir ce qui se passait. Qu'avez-vous fait, ensuite ?

— J'ai entendu Boudreault crier. J'ai cru qu'il criait quelque chose à Turgeon. Comme il a crié à nouveau, j'ai couru pour aller

le rejoindre. J'ai alors vu qu'il reculait dans le sentier. Il m'a crié de venir et j'ai marché tranquillement jusqu'à lui. C'est là qu'il m'a dit que Turgeon était étendu à terre. J'étais craintif, mais j'ai quand même avancé. J'ai vu le défunt au sol et j'ai vérifié s'il avait encore des signes vitaux.

— Vous n'avez pas remarqué qu'il avait été atteint par une balle ?

— Non. J'ai déposé ma main sur sa gorge, pour constater qu'elle était chaude. J'ai aussi mis ma main entre son manteau et sa chemise, sur son cœur, mais rien ne bougeait. Ensuite, j'ai appuyé sur une de ses paupières avec mon doigt et c'est là que j'ai constaté qu'il était mort.

— Sur le moment, avez-vous vu son fusil ?

— Non. Arnold Bergeron est arrivé et on a discuté ensemble.

— Ensuite, vous êtes retournés au camp ?

— Oui. Une fois là, on s'est dit qu'il faudrait trouver la carabine. On est retourné sur place et on a marché dans le sentier. On a marché jusqu'à environ cent cinquante pieds du corps, mais on n'a rien trouvé.

— C'est en vous revenant sous vos pas que vous l'avez trouvée ?

— Non, nous sommes retournés au camp. J'avais décidé d'aller prévenir la famille de Turgeon avec Buissonneau, tandis que les autres devaient rester au camp. De toute façon, nous étions censés descendre ce matin-là. Mais les autres n'ont pas voulu rester. Alors, j'ai pensé qu'il ne fallait pas laisser le corps sur le sentier. Nous avons donc pris une échelle, j'ai soulevé le corps qui était tout mouillé, et j'ai attaché ses mains avec sa ceinture. Quand je me suis relevé, j'ai aperçu la carabine dans les branches.

— Elle était dissimulée dans les branches ?

— Oui, elle était à côté de lui, près de sa main droite.

— À quelle distance du défunt ?

— À trois ou quatre pieds, tout au plus.

— Vous avez décidé de la laisser là ?

— Boudreault a voulu la ramasser, mais on s'est dit qu'il valait mieux ne pas y toucher, au cas elle serait chargée. Dans les branches, c'est dangereux d'y toucher. Après, on a déposé le corps dans le camp à Tremblay et je suis allé prévenir la famille.

— Et vous êtes remontés chercher le corps ?

— Le soir même. Avec les deux frères du défunt.

— Vous êtes allés chercher la carabine, cette fois ?

— Boudreault l'a ramenée. Il y avait une cartouche vide à l'intérieur. Après, Francis Turgeon et son frère ont descendu le corps en chaloupe.

Dans la tête de Francis, il apparaissait clair que les prévenus mentaient effrontément. Pourquoi Lamontagne avait-il déclaré qu'ils avaient cherché la carabine jusqu'à cent cinquante pieds du corps si Reynald s'était lui-même accidentellement tiré une balle. Comment n'avaient-ils point remarqué l'arme qui se trouvait à quelque trois pieds ou quatre pieds du cadavre, comme ils le prétendaient tous ? En plus, Lamontagne affirmait avoir vérifié les signes vitaux. En ce cas, comment n'avait-il pas pu remarquer le trou laissé par la balle ? Lui, Francis, n'avait rien remarqué parce qu'il le croyait mort d'une syncope. Autrement, s'il avait entendu un coup de feu, il aurait assurément cherché une blessure faite par balle. C'était bien la première chose à laquelle il aurait pensé. Et puisqu'ils étaient censés partir ce matin-là, n'était-ce pas parce que leur sale besogne avait été accomplie... soit celle de sortir Turgeon mort ou vif de la forêt ? Et pourquoi Luc Lamontagne avait-il eu la frousse alors qu'il s'avavançait tranquillement sur le sentier ? Suite aux cris de Boudreault, quelqu'un de normal se serait précipité pour secourir Reynald ! Craignait-il que ce dernier fût toujours en vie et qu'il risquât de s'en prendre à lui ? Les questions se bousculaient dans la tête de Francis, qui était impatient d'entendre le contre-interrogatoire.

Maître Desbiens se leva pour interroger à son tour Luc Lamontagne. Il s'éclaircit d'abord la gorge, puis y alla de sa première question.

— Quand monsieur Turgeon vous a dit qu'il voulait voir l'endroit où gisait le corps de son frère, quelle heure était-il ?

— Il était deux heures et demie du matin. Turgeon était parti un peu avant, car il voulait voir son défunt frère dans le camp. Je lui ai conseillé de prendre la lampe torche pour pouvoir le voir à travers la fenêtre. Ensuite, je leur ai montré, à lui et à son frère, où se trouvait la carabine.

— Vous ne vous rappelez pas que monsieur Turgeon vous a dit que nul ne devait toucher à la carabine ?

— S'il a dit ça, moi je ne me rappelle pas.

—Vraiment? Et quand vous êtes revenus au camp et que tout le monde était là, vous ne vous souvenez pas non plus qu'il a dit: «*Personne ne touche à cette arme.*»

—Je ne me rappelle pas.

—Quand vous êtes allé prévenir Francis Turgeon, vous souvenez-vous de lui avoir dit, et cela devant ses deux fils, que vous aviez entendu deux coups de feu?

—Non, je n'ai pas dit ça.

—Et chez son frère Azarias, vous souvenez-vous d'avoir dit devant trois personnes que vous aviez entendu deux coups de feu?

—Non.

—Tout de même, quand vous avez examiné le corps, vous avez touché la gorge, les yeux, palpé l'estomac, et vous avez même constaté que les mains étaient froides... N'avez-vous donc pas remarqué le trou à l'abdomen?

—Non. D'ailleurs, je trouvais ça bizarre qu'il n'y avait pas de sang. On a donc pensé que Turgeon avait tiré un coup de feu pour qu'on lui vienne en aide. On s'est rendu là-bas illico.

—Mais, ce n'est pas ce que vous avez dit tout à l'heure. Vous avez dit avoir avancé tranquillement et que vous aviez peur de marcher sur le sentier. Pourquoi donc aviez-vous peur?

—Lorsque je suis arrivé près de Boudreault, il m'a dit: «*Turgeon est ici.*» J'ai demandé: «*Où ça?*» et il m'a répondu: «*Là.*» J'ai cessé de marcher et j'ai demandé: «*Où.*» Je n'étais pas bien sûr.

—Mais quelles étaient les raisons de votre peur?

—Bien... je me demandais où se trouvait Turgeon.

—Peu importe où il se trouvait, vous n'aviez pas à avoir peur de lui.

—Je n'avais pas peur de lui. Seulement, dans ces affaires-là, parfois on reste saisi. J'ai demandé à Boudreault ce qu'il faisait là. Et quand il m'a dit qu'il était couché, je suis parti tout de suite.

—C'est étrange... Avant que vous sachiez qu'il était couché, vous avez eu peur et quand vous avez su qu'il était par terre, vous êtes accouru auprès de Boudreault.

—C'est que l'idée de le trouver mort le long du sentier me faisait peur.

—Et c'est quand vous avez su qu'il était mort que vous avez cessé d'avoir peur?

—J'avais peur de le trouver mort dans les branches. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas foncé tout de suite.

—Pourtant, Boudreault, lui, a foncé. Vous avez dit que vous aviez décidé de revenir au village ce vendredi-là, car vous aviez terminé de faire ce que vous deviez faire là-bas...

—Oui.

—Et pourquoi étiez-vous allé dans le bois?

—J'allais chasser l'original à un autre lac quand Buissonneau est venu me voir pour me demander d'aller avec lui.

—Il ne vous a rien dit au sujet des contrebandiers?

—Non, il ne m'a rien dit.

—Ne vous l'a-t-il pas dit en montant dans le bois?

—Boudreault était descendu chercher des provisions et m'a dit qu'il avait remarqué que quelqu'un avait chassé des castors.

—Donc chemin faisant, le but de votre visite en forêt a changé. Il ne s'agissait plus de chasse, mais d'arrêter un contrebandier. Vous avez dit ne pas avoir voulu toucher à la carabine au cas où elle serait chargée. N'était-ce pas plutôt: au cas il y aurait une enquête?

—Bien... elle ne pouvait toujours pas fondre, cette carabine! On savait bien qu'il allait y avoir une enquête. On n'avait pas à y toucher.

—Vous rappelez-vous avoir dit: «*Faut pas y toucher, faut la laisser là.*»? »?

—Oui, c'est possible que je l'aie dit.

—Quand Boudreault a ramené la carabine au camp, vous n'avez pas renouvelé votre recommandation, et ce, même si vous avez eu connaissance qu'il allait chercher la carabine?

—Non.

—Buissonneau et Bergeron étaient-ils encore couchés quand vous avez entendu le coup de feu?

—Non, ils étaient partis devant moi et sont arrivés au camp en même temps que moi.

Maître Desbiens en ayant terminé avec Lamontagne, Francis se préparait à témoigner. Il lissa sa cravate et reboutonna son veston, qu'il avait ouvert quelques minutes plus tôt. Lui qui était habitué à vivre au grand air étouffait dans cette salle bondée. Son avocat lui adressa un sourire d'encouragement puis demanda :

— Monsieur Turgeon, vous n'étiez pas présent quand votre frère est décédé ?

— Non, je suis monté avec mon frère Wilfred et un ami la journée même où j'ai été prévenu.

— C'est-à-dire en fin de journée ?

— Oui, le soir.

— Quelle heure était-il lorsque vous êtes arrivé ?

— Bien... il était 3h00 du matin.

— À cette heure-là, il devait faire trop noir pour voir quoi que ce soit ?

— Effectivement. J'ai demandé les clés du camp où se trouvait mon frère. Je désirais le voir. On m'a dit de le regarder par la fenêtre avec la lampe torche.

— Quand vous êtes allé le voir, saviez-vous qu'il était mort par balle ?

— Je croyais qu'il était mort d'une syncope.

— Vous avez dû voir les blessures ?

— On n'a pas voulu me donner les clés pour aller le voir. Je l'ai seulement vu par la fenêtre.

— C'est après ça que vous êtes allé inspecter les lieux où il est mort ?

— Oui. Quand Lamontagne est arrivé, nous y sommes allés.

— Avez-vous vu l'arme ?

— Oui, je l'ai vue. Elle était placée à six pieds ou huit pieds de l'endroit où se trouvait le corps de mon frère et non pas à trois ou quatre pieds.

— Le fusil, vous l'avez laissé là ?

— Oui. Lorsque j'ai voulu le prendre, Lamontagne m'a dit de ne pas y toucher et qu'on irait la chercher tous ensemble le lendemain matin. Je lui ai indiqué que la carabine se trouvait trop loin du corps de mon frère. Quand nous sommes repartis, j'ai aperçu un camp à environ cinquante pieds de là et Boudreault a dit : « *Si Buissonneau et Bergeron avaient été debout, ils l'auraient entendu crier* »

— Ce n'est qu'une supposition. Aurait-on pu apercevoir votre frère à partir de ce camp ?

— De l'endroit où gisait le corps, on pouvait très bien voir le camp.

— Le lendemain, Boudreault est allé chercher l'arme ?

— Oui, vers six heures du matin. Il est parti sans que je sache où il allait.

— Il est revenu avec l'arme ?

— Oui. Il a dit : « *Je suis allé chercher la carabine.* » Je lui ai demandé pourquoi il avait fait ça, car on était censé y aller ensemble, et il m'a répondu qu'il l'avait fait sans y penser.

— Restait-il d'autres balles dans la carabine ?

— Oui, quatre en tout.

— Étaient-elles neuves ?

— Oui.

— Y avait-il du vert-de-gris dessus ?

— Une petite affaire, pas beaucoup.

— Donc, elles n'étaient pas neuves ?

— Pas neuves, neuves. Cela faisait quand même quinze jours qu'il se trouvait dans la forêt.

— Vous n'avez pas remarqué de blessure sur le corps de votre frère ?

— Je n'ai pas cherché, car je le croyais mort d'une syncope. J'ai su qu'il avait reçu une balle seulement quand le médecin l'a examiné.

— Vous reconnaissez cette arme comme étant celle de votre frère ? demanda l'avocat en pointant la carabine du défunt.

— Oui.

— Cette arme a au moins vingt-cinq ans, pas vrai ?

— Je ne peux pas vraiment le dire. Mais c'est possible.

— Merci, vous pouvez disposer.

Peu après cet interrogatoire, maître Desbiens demanda au garde-chasse Damien Buissonneau de se présenter à la barre.

— Monsieur Buissonneau, vous êtes monté là-bas pour arrêter quelqu'un ?

— Oui.

— Vous emmenez toujours des gens quand vous arrêtez un contrebandier ?

— Oui. Une ou deux personnes.

— Pendant la soirée, n'a-t-il pas été question que vous fussiez là pour arrêter quelqu'un... d'une façon ou d'une autre ?

— Je n'ai jamais dit ça.

— Bien, j'en ai terminé avec vous.

Maître Desbiens s'approcha à son tour pour contre-interroger le témoin.

— Pourquoi étiez-vous allé dans la forêt ?

— Pour arrêter Reynald Turgeon.

— Lorsque vous êtes arrivé au camp de Boudreault, pourquoi avez-vous voulu éloigner la carabine du défunt ?

— C'était un homme *rough*.

— C'est parce que vous aviez peur de lui que vous avez emmené d'autres personnes avec vous et que vous leur avez demandé d'éloigner sa carabine ?

— Oui.

— Quelle heure était-il lorsque vous êtes arrivé à Sainte-Aline ?

— Il était six heures et demie lorsque mes compagnons et moi sommes partis pour nous y rendre.

— À l'enquête préliminaire, vous avez déclaré que vous n'étiez pas redescendu avant deux heures et demie ou trois heures. Vous avez mis beaucoup de temps pour aller prévenir la famille.

— Non, je n'ai rien dit de tel.

— Lorsque les autres sont venus vous apprendre le décès de Turgeon, vous avez demandé : « *S'est-il tué avec sa carabine ?* » Vous étiez donc persuadé qu'il s'était tué avec sa carabine ?

— Évidemment... une mort aussi rapide.

— Pourtant, vous avez prétendu n'avoir vu aucune blessure par balle...

— C'est parce que je ne suis pas allé voir le corps. J'ai demandé à Bergeron de rester là pendant que j'allais prévenir la mère de Turgeon. Mais, il faisait une crise et nous sommes tous descendus ensemble. On a mis le corps dans le camp à Tremblay et on est parti.

— Aucun d'entre vous n'a vu de blessure ?

— Non. On a cru qu'il était mort subitement.

— N'avez-vous pas dit que vous aviez entendu un coup de feu ? Vous saviez qu'un homme était mort avec son arme à côté de lui et vous avez dit, tout à l'heure, que vous aviez demandé s'il s'était tué avec sa carabine. Et malgré ça, personne n'a cherché à trouver une blessure causée par balle ?

— J'ai dit aux autres de regarder plus, mais ils n'ont rien vu.

—Détestiez-vous monsieur Reynald Turgeon ?

—Non, monsieur.

—N'auriez-vous pas déjà eu une grosse dispute avec lui ?

—Je ne l'avais pas vu de l'été.

Maître Desbiens signala qu'il en avait fini avec le témoin.

Le docteur Jean-Paul Boulianne, médecin légiste de la ville de Montréal, fut ensuite appelé à la barre pour dévoiler son rapport. Les principaux articles qu'il avait expertisés se résumaient à une balle déformée extraite du cadavre, trois carabines, dont une *Ross 303* et deux *Savage*, et la chemise du défunt. Il avait constaté que la carabine d'où était partie la balle était vieille et en mauvais état. Il était sûr que la balle ne provenait pas d'une des autres carabines. Par contre, en tirant avec la *Ross 303* des balles dont il avait d'abord enlevé les deux tiers de la charge de la cartouche, il avait tout de suite constaté les mêmes aspects présents sur la balle extraite du corps de Turgeon. Il était à peu près convaincu que la balle avait été tirée par l'arme du défunt, mais comme il n'avait qu'une preuve négative, il ne pouvait rien affirmer.

—Est-ce que l'arme de monsieur Turgeon se déclenchait facilement ?

—Je vous dirais qu'elle aurait pu se déclencher si par exemple, on l'aurait échappée au sol. Ensuite, il ne restait qu'à établir à quelle distance le coup de feu a été tiré. Entre le quatrième et le cinquième bouton de la chemise, on remarque une perforation située au centre d'une tache de couleur noirâtre. Il me fallait établir si cette tache était de la fumée ou de la poudre. Après analyse, j'ai pu déterminer qu'il s'agissait d'un dépôt d'huile ou de graisse. L'absence de poudre et de fumée sur la chemise, l'absence de dissociation de la balle et le fait que celle-ci ait été retrouvée en un seul morceau dans le corps du cadavre démontrent que le coup a été tiré alors que le canon était fortement appuyé sur l'abdomen.

—Mais si les cartouches étaient humides, cela aurait ralenti la course de la balle, non ?

—Si elle a été longtemps exposée à l'humidité, une douille très oxydée avec des taches de vert-de-gris fera en sorte que la combustion de la poudre sera ralentie. Possible que la cartouche ait explosé, mais en ce cas, elle aurait causé beaucoup moins de dommages. Mais je ne pourrais pas répondre de l'état de cartouche qui a été trouvée sur la victime, car je ne me rappelle pas.

—Il reste toujours la possibilité que la balle provienne d'une autre vieille carabine ?

—C'est possible.

Suite à ce dernier témoignage, l'audience fut close. Pendant que tout le monde quittait la salle dans un brouhaha de voix, Jeanne attrapa le bras de son mari.

—J'en ai assez ! Ça tourne en rond. Tu vas arrêter cette poursuite. Ton avocat n'arrivera jamais à prouver quoi que ce soit. Il ne nous restera plus un sou vaillant, si tu continues ainsi. Nous avons une famille, Francis. Tu dois y penser. Dorénavant, je ne veux plus entendre parler de cette histoire qui vide notre bas de laine.

Devant tant d'insistance, Francis dut se résoudre à abandonner. Il était vrai que les interrogatoires précédents lui avaient été défavorables. Avec tout le temps qui s'était écoulé depuis la mort de son frère, s'il y avait eu une autre vieille arme, les prévenus avaient eu amplement le temps de la faire disparaître. À l'époque, s'il avait pu penser une seule seconde que la mort de son frère n'avait rien à voir avec une syncope, il aurait fouillé tous les camps et le bois pour trouver une preuve incriminante. Mais depuis le temps, la scène de crime avait certainement dû être nettoyée. Le doute régnait parmi la population du petit village et à juste raison. Certains prétendaient avoir vu les prévenus aller se confesser au curé. Mais ces dires ne pouvaient, hélas, rien prouver.

Peu après le procès, Francis, à la demande de sa femme, acheta une maison à logement dans la ville voisine. Après le départ de son fils et de ses petits-enfants, Lori se sentit bien seule. La maison que Francis avait bâtie fut aussitôt louée par une famille. Pauvre Lori ! Elle n'aurait jamais imaginé qu'un drame aussi affreux viendrait assombrir ses vieux jours. Elle souffrait beaucoup de solitude, malgré que ses fils vinssent la voir régulièrement. Quelques années plus tard, Rodrigue, l'aîné de Francis, vint s'installer avec sa femme Marie et leurs trois enfants dans la maison de son père. Il va sans dire que Lori retrouva la joie de vivre, elle qui avait toujours eu un faible pour lui. Ce dernier ne tarda pas à connaître les grandes difficultés de la vie. Il eut beaucoup d'enfants à son tour et pratiquement pas un sou en poche. Il dut donc lui aussi chasser et pêcher pour nourrir sa famille. Lori priaît chaque soir pour lui, en espérant qu'il ne finirait pas comme son oncle Reynald. Toutes les nuits, elle attendait qu'il revienne du lac et n'allait jamais dormir avant de s'assurer qu'il était bien rentré. Elle était très fière de ses arrière-petits-enfants, Martin, Normand et la petite Louise qui venait parfois lui quémander du pain lorsque la famille en manquait. Âgée de trois ans, la fillette avait les cheveux noirs comme du jais, un trait tellement unique aux Amérindiens. Elle semblait la craindre, mais Lori se disait que c'était sûrement parce qu'elle devait être affreuse maintenant qu'elle avait vieilli. Aussi, la souffrance engendrée par la mort de son fils aîné devait se deviner à même son visage. Rien de tel que le chagrin pour tracer des sillons sur la peau. Elle n'avait plus rien à voir avec la jeune fille dont Charles était jadis tombé amoureux. En avril 1957, elle mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, en emportant avec elle ses pénibles souvenirs. Au cours des années qui suivirent, Francis revint souvent dans son ancienne demeure, histoire de passer du temps avec Rodrigue et sa famille. Cette maison lui manquait beaucoup. Contrairement à leur maison à logement, celle-ci avait l'avantage de lui permettre l'accessibilité à la forêt dont elle était entourée. Il avait beau avancer en âge, il n'en demeurait pas moins qu'il était encore un excellent trappeur. Évidemment, comme tous leurs enfants avaient quitté la maison familiale, son épouse essayait par tous les moyens de le convaincre d'acheter une

nouvelle voiture, tant pour aller visiter les enfants que pour faire de belles balades les dimanches après-midi ensoleillés. Or, quand Francis décidait quelque chose, il n'en démordait jamais.

— Tu ne te souviens pas du jour où j'ai juré que tu ne poserais plus jamais tes fesses sur une banquette d'auto ? lui rappela-t-il un jour à Jeanne.

— Tu exagères. Il y a si longtemps de ça. Il n'y a que les fous qui ne changent pas d'avis !

— Je l'ai dit, Jeanne, pis je changerai pas d'idée.

— Mais nous avons les moyens financiers pour nous en payer une. Et à notre âge, tu conviendras que ce n'est plus approprié, pour nous, de marcher jusqu'à l'église.

— Parle-moi pas de l'église ! Chaque fois que j'y vois les assassins de mon frère, je me dis que c'est vraiment pas la place des honnêtes gens !

Jeanne dut battre en retraite. Le rêve qu'elle caressait s'évanouissait au fur et à mesure que les mots sortaient de la bouche de Francis.

Au fil du temps, ce dernier se mit à souffrir atrocement de rhumatisme. Tellement, qu'il dut mettre un terme à ses randonnées en forêt, pour ne se contenter que de petites promenades dans le boisé derrière la maison de Rodrigue. L'enfant aux yeux bleus que Lori berçait autrefois ferma les paupières pour la dernière fois un soir d'automne. Aussi longtemps que sa santé le lui avait permis, il avait pratiquement passé tous les jours de sa vie en forêt.

Troisième partie

Il en avait coulé de l'eau sous les ponts depuis la naissance de Marie-Félix Ouentourin en 1643. À présent, la Compagnie de la Baie d'Hudson ne vendait plus de fourrure et œuvrait dans un tout autre domaine, soit le commerce électronique. D'ailleurs, plus personne n'osait porter de fourrure, cela étant devenu un sacrilège depuis que de nombreuses organisations s'étaient portées à la défense des animaux. Et avec raison. Dorénavant, la chasse aux castors ayant causé la guerre entre Iroquois et Hurons n'était plus commémorée que sur les pièces de la monnaie canadienne, le gouvernement voulant ainsi rappeler sa contribution au développement du pays. Mais qui se souvenait des hommes et des femmes qui avaient contribué à bâtir ce beau et grand pays? Plus personne. Quant aux descendants de Marie-Félix, ils étaient partis en emportant dans leur tombe le secret au sujet de leurs véritables origines. Leurs enfants ignoraient donc que du sang indien coulait dans leurs veines.

Au Québec, octobre était un mois des plus sublimes avec les montagnes majestueuses qui se teintaient du mélange d'ocre, de rouge et d'oranger. Ces couleurs somptueuses s'étendaient parfois jusqu'à l'infini. Mais malheureusement, les tableaux multicolores créés par la nature ne duraient que très peu de temps. Quand l'automne s'amenait, il fallait en profiter au maximum pour admirer les paysages grandioses. À cette période de l'année, Marjorie, la fille de Rodrigue et la petite-fille de Francis Turgeon, accompagnait son époux pour lui donner un coup de main sur les terres ancestrales devenues depuis quelques années la propriété de son frère Rodrigue Jr. Sa tâche consistait à empiler le bois de chauffage sur une hauteur d'environ quatre pieds, tandis que Paul, son époux, fendait les bûches à grands coups de hache, comme le faisait jadis Charles Turgeon, l'ancêtre de Marjorie. Parfois, cette dernière se reposait en s'assoyant sur un tronc. Là, elle écoutait le cri des mésanges et profitait de la caresse du vent qui faisait valser la cime des arbres. Désespérément, les feuilles caduques résistaient, s'accrochant à un ultime espoir de survie. La forêt, dans son ensemble, offrait un spectacle à couper le souffle. Le calme qui régnait aux alentours poussait parfois à la rêverie. Aussi, Marjorie s'imaginait vivante dans les bois sous une tente, comme les Amérindiens de

l'époque. Elle se surprenait à aimer ce mode de vie qui pourtant, lui paraissait des plus difficiles. À la fin de leur journée de travail, Marjorie et son époux redescendaient de la montagne en longeant un petit ruisseau sur moins d'un kilomètre, courbaturés par leurs efforts. Mais grâce à la magnificence de ce lieu de paix, ils retrouvaient vite leur énergie. Ce rituel recommençait chaque année, car le bois leur permettait de chauffer leur demeure durant la période hivernale.

Malheureusement, après trois ans de ce régime, Marjorie, atteinte d'une terrible maladie qui puisait presque toutes ses forces, dut abandonner ces randonnées en montagne. Ce ne fut qu'après cinq longues années qu'elle put reprendre cette activité. C'est avec une immense joie qu'elle retrouva cet endroit qui lui procurait une grande paix intérieure. Comme autrefois, lorsque la corvée était terminée, elle s'approchait du ruisseau pour méditer. Elle adorait entendre le clapotis de l'eau qui dévalait la pente parsemée de cailloux. Un jour, alors qu'elle s'agenouilla tout près, une chose étrange se produisit. Elle eut soudain la sensation d'avoir du sang indien dans les veines. Était-ce la communion avec la nature qui lui permettait de croire en cette étrange révélation? Elle n'en savait rien. Mais c'était comme une conviction intérieure. Remise de son émotion, elle se sermonna en se disant qu'elle était sans doute en train de devenir folle. Si elle avait eu du sang indien, elle l'aurait forcément su. Pourtant, la sensation qu'elle avait ressentie avait été tellement forte, qu'elle lui avait fait douter de sa propre identité.

— Marjorie, il est temps de redescendre ! lança son époux en la tirant de ses rêveries.

Elle finit par oublier cette histoire et se consacra au train-train de la vie quotidienne. Quelques jours plus tard, son mari et elle avaient fini de débiter, fendre et corder le bois de chauffage. Il ne leur restait plus qu'à rapporter à la maison le bois de l'année précédente, qui était sec et prêt à être chauffé. Rien de tel qu'une douce chaleur provenant d'un poêle à bois, surtout lorsqu'on aperçoit la flamme à travers la vitre du foyer. Ils brûlaient généralement du sapin et du tremble. Ils auraient préféré du bouleau ou de l'érable, dont l'essence se consommait moins vite, en plus de dégager beaucoup plus de chaleur, mais Rodrigue Jr ne se limitait qu'à scier du sapin et du tremble. Alors, ils devaient s'en contenter, faute de mieux.

Pendant les fêtes, cette année-là, ils avaient donné une réception. Toute la famille de Paul était présente, sauf le paternel qui ne sortait presque plus de chez lui. Pour l'occasion, Marjorie avait joliment décoré la maison avec un splendide arbre de Noël. Et il avait de quoi l'être après toutes les heures qu'il avait fallu pour installer les fils de lumières incolores, les boules blanches et argentées, ainsi que toutes les babioles scintillantes accumulées depuis des lustres. En général, ce que Marjorie aimait de Noël et du jour de l'An, c'était la fin de cette période festive. Elle pouvait alors nettoyer les placards avant d'y ranger les décorations et ainsi, commencer progressivement le grand ménage du printemps, même si l'hiver commençait à peine. Comme la maison était grande, elle en avait pour une bonne période de temps avant de terminer cette tâche qui lui permettait de libérer l'endroit des vieilles énergies et de la saleté accumulées.

Quand mars arrivait enfin, elle semait des graines à l'intérieur de la maison, histoire de s'assurer d'avoir de jeunes plants prêts à semer dans le jardin le moment venu. Elle mettait en terre des graines de piment, de citrouille, de concombre et de brocoli. Les résultats n'étaient pas toujours satisfaisants, mais elle ne désespérait jamais. La patience et le courage étaient des qualités qui rehaussaient son caractère de battante. C'était son paternel qui lui avait appris à aimer les végétaux. Sans lui, elle n'aurait jamais su comment prendre soin de la nature et des animaux. Son père était mort d'un cancer du poumon vers l'âge de soixante et un ans, peu après qu'elle eût épousé Paul. Ce fut pour elle une épreuve extrêmement difficile à vivre. Inutile de dire que les conseils d'un papa lui avaient beaucoup manqué par la suite. Deux ans après son mariage, elle donna naissance à sa fille Noémie. Quelques mois après la naissance de celle-ci, une nuit, après lui avoir donné son biberon, elle sombra dans un profond sommeil et eut un songe durant lequel elle aperçut son défunt père près de son lit. Par le biais de la télépathie, il la pria de ne pas avoir peur, qu'il était venu pour voir sa petite-fille. Pendant que Marjorie le suivait du regard, il se dirigea vers le petit lit et se pencha pour admirer le bébé qui dormait à poings fermés, bien enveloppé dans sa couverture quadrillée en flanelle. Rodrigue semblait heureux de la voir. Puis Marjorie détourna le regard et glissa dans l'inconscient. Au petit matin, elle se rappelait son rêve dans les moindres détails et en fut très étonnée. Était-ce réellement un rêve ? Il lui arrivait souvent de faire des songes

étranges, voire prémonitoires.

Plusieurs années plus tard, elle avait rêvé à sa sœur Doris qui lui disait qu'elle avait rencontré leur cousin Dominique et que ce dernier lui avait appris qu'il avait obtenu son statut de métis. Marjorie trouva ce rêve particulièrement bizarre, ne s'expliquant pas comment leur cousin pouvait être métis. Puisqu'elle ignorait comment l'interpréter, elle reléqua ce rêve aux oubliettes, non sans se demander si ses méditations en forêt n'étaient pas à l'origine de ce songe surprenant. L'avenir allait répondre à cette question sans qu'elle n'eût à faire le moindre effort. Tout allait s'enchaîner de façon à lui permettre de découvrir la raison de ce rêve.

En mai 2015, elle reçut par courriel une invitation pour assister à l'anniversaire de sa tante Sarrah, la sœur de son père. Tante Sarrah était une femme énergique, qui dans sa jeunesse, était d'une beauté saisissante. C'était la plus belle femme que Marjorie n'avait jamais vue. Elle célébrait à présent ses soixante-dix ans et il était hors de question qu'elle loupe cet événement.

Le manoir Montmorency où avait lieu la fête était un vieux bâtiment de style anglais offrant une vue splendide sur l'île d'Orléans et sur le fleuve Saint-Laurent. Malgré la magnificence de l'endroit, le plaisir de Marjorie était de se retrouver en compagnie de tous ses cousins et cousines. Au cours du souper, la conversation allait bon train lorsqu'une déclaration inattendue de tante Sarrah surprit tout le monde. Celle-ci, effectivement, leur avoua que sa grand-mère paternelle était de descendance indienne. Évidemment, après la fête, Marjorie et Noémie s'étaient empressées de chercher dans leur généalogie le nom de l'ancêtre qui avait donné naissance à toute une lignée de Métis. Ce qui ne devrait pas être très difficile à trouver, croyaient-elles, puisque ce parent devait sûrement porter un prénom amérindien. Malheureusement, leurs recherches demeurèrent infructueuses et elles durent abandonner l'idée de retrouver les traces de cette ancêtre.

L'été suivit son cours et Marjorie apporta une surveillance accrue au potager, car les bestioles s'acharnaient sur ses plants de pommes de terre. Les limaces avaient à elles seules dévasté tous ses choux et ses brocolis, ce qui compromettait dangereusement leur survie. Peut-être aurait-elle le courage de recommencer au printemps prochain, mais cette fois-ci, en usant d'une meilleure méthode pour éradiquer les insectes nuisibles.

De mai à juillet, la température avait été exécrable, mais au mois d'août, le climat fut plus clément. Marjorie put donc profiter de la belle température. Un jour, elle reçut la visite de deux cousins, Jean et Éliane, qu'elle n'avait pas vus depuis fort longtemps. Grâce à eux, elle en sut davantage au sujet de ses ancêtres. Les deux, effectivement, avaient appris de leur cousin Dominique que leur arrière-grand-mère était Montagnaise et qu'elle appartenait à la seigneurie de Mingan, une réserve montagnaise située à quelque deux cents kilomètres à l'est de Sept-Îles. Dominique leur avait même montré sa carte prouvant qu'il était métis. Tout à coup, Marjorie eut froid dans le dos... Ainsi donc, elle avait réellement eu un rêve prémonitoire.

—Alors, que comptes-tu faire? lui demanda Paul lorsqu'ils furent seuls.

—Tu parles! Je vais faire ma petite enquête, tu peux en être certain! répondit-elle.

—Noémie et toi n'avez rien trouvé dans les archives. Alors, je ne vois pas comment tu feras pour remonter jusqu'à ton ancêtre.

—Je vais tout d'abord téléphoner à Dominique et on verra ce que ça donnera, répliqua Marjorie en songeant que son mari avait sans doute raison.

Bien qu'incertaine de parvenir à un quelconque résultat, elle se disait que Dominique était la seule piste potentielle. Et elle eut raison, car son cousin lui confia tous les noms de leurs ancêtres, de Pélagie Kueketuleu, une descendante de la tribu montagnaise, jusqu'à ce jour. Si Marjorie sauta de joie, son bonheur fut de courte durée, car elle finit par constater que quelque chose clochait. Elle mit beaucoup de temps à comprendre ce qui n'allait pas. Il y avait une ombre qui jetait un doute sur la possibilité que Pélagie ait été leur ancêtre, car un autre homme portait le même prénom que son arrière-grand-père et cet homme-là avait épousé une métisse montagnaise. Tirillée par le doute, elle finit par découvrir que ses véritables ancêtres étaient des Hurons et non pas des Montagnais. Ils s'appelaient Joachim Ouentouen Arontio et Cécile Arenhatsi. Le couple avait eu une fille appelée Marie-Félix. La surprise de Marjorie fut de taille lorsqu'elle découvrit que son arrière-grand-père était lui-même né d'une femme micmaque. Dans son ébahissement, elle téléphona à Noémie pour l'en informer.

—Ma chérie, j'ai enfin trouvé! commença-t-elle, bouleversée.

—Vraiment ? Alors, comment s'appelle notre ancêtre ?

—Cécile Arenhatsi. Et son mari, Joachim Ouentouen Arontio. Ils ont eu une fille prénommée Marie-Félix et ils étaient Hurons.

—Et qu'as-tu appris d'autre ?

—J'ai découvert que mon arrière-grand-père avait épousé une Micmaque.

—Tu parles d'une nouvelle !

—Je ne m'attendais pas du tout à ça. Je me sens dépassée par les événements. Maintenant, je dois apprendre à connaître les us et coutumes, non pas d'une tribu, mais de deux.

—Bonne chance, maman ! Tu en auras besoin.

Après avoir raccroché, Marjorie, dans un état d'extrême fébrilité, sortit dehors avec son chien Fiouh pour se calmer. L'animal avait besoin d'exercice et se dégorger un peu les jambes allait lui faire le plus grand bien. Pour réfléchir en paix, elle emprunta un petit sentier boisé situé derrière la maison, la circulation automobile étant peu propice à la réflexion. Son chien tirait tellement sur sa laisse, qu'elle dut raidir le bras pour l'empêcher de prendre les devants. Après dix minutes de cet exercice, ses muscles étaient endoloris. Elle renonça à contenir son compagnon à quatre pattes et le laissa vagabonder à sa guise. Le bougre battait joyeusement de la queue en reniflant constamment la moindre odeur susceptible d'appartenir à un gibier potentiel. Pendant ce temps, Marjorie se plaisait à respirer à fond l'air pur et à admirer les bouleaux qui se profilaient à l'horizon. Pour ce faire, il lui fallut grimper une pente abrupte et contourner un amas rocheux. Un peu plus loin, Fiouh s'abreuvait à un ruisseau qui serpentait doucement le long du chemin.

—Allez, mon vieux, on retourne sur nos pas, lui ordonna-t-elle après qu'il eut bu tout son saoul.

Fatigué de sa promenade, Fiouh s'endormit en boule sur le plancher dès qu'il rentra à l'intérieur. Marjorie alluma le téléviseur, mais n'arrivait à se concentrer sur aucun des postes qu'elle faisait défiler. Elle prit donc son ordinateur et fouilla de nouveau dans les archives. Il lui fallait démystifier cette affaire. Elle voulait toute connaître de l'histoire de ses ancêtres. C'était le prix à payer pour obtenir la paix de l'esprit.

Le lendemain après-midi, elle sortit sur la terrasse pour prendre l'air, lorsqu'elle aperçut un geai bleu qui annonça son arrivée avec

un cri strident qui la fit sursauter. La veille, elle avait déposé des cacahuètes dans le plateau d'alimentation et comme elle était assise tout près, l'oiseau s'obstinait à se tenir à distance, passant du sorbier au vinaigrier. Comme Marjorie ne bougeait toujours pas, il se contenta de manger des graines de tournesol tombées sur la pelouse. Quand il eut fini, il s'envola en abandonnant ce qu'elle avait déposé pour lui dans la mangeoire. Marjorie était persuadée que dès qu'il la verrait rentrer à l'intérieur, il en profiterait pour venir chercher son butin.

Le surlendemain, après le départ de Paul pour le travail, Marjorie jeta un œil sur le baromètre qui indiquait qu'il faisait deux degrés Celsius, ce qui n'était guère étonnant, le vent ayant été particulièrement violent au cours de la nuit. Et cela, bien sûr, avait fait chuter la température. Comme le froid commençait à sévir et que Marjorie ne voulait pas risquer de voir le gel endommager le contenu de son potager, elle décida qu'il était temps de couper les plantes vivaces. Elle revêtit un vieux chandail de laine ayant autrefois appartenu à Paul et enfila rapidement un jeans et des espadrilles. Ceci fait, elle sortit à l'extérieur en compagnie de Fiouh. Il régnait un tel désordre, dans le cabanon, qu'elle trouva difficilement les cisailles dont elle avait besoin. Munie d'une poubelle et des ciseaux, elle commença sa fastidieuse corvée. Une quinzaine de minutes plus tard, voyant que la température avait considérable monté, elle dut rentrer pour changer de tenue. Lorsqu'elle franchit le seuil de la porte, le téléphone sonna. Il s'agissait de sa mère. Encore jeune au décès de son époux, cette dernière avait refait sa vie après trois années de deuil.

— Salut, Marjorie, comment vas-tu ?

— Très bien, merci, et toi ?

— Pas trop mal. Qu'est-ce que tu faisais ?

— Je coupe les plantes du jardin. Écoute, je fais cuire un rôti français, ce soir. Est-ce que tu voudrais venir souper avec nous ?

— Mais oui, ça me ferait plaisir. Alors à ce soir.

— Oui, à très bientôt, termina Marjorie avant de raccrocher.

Puis elle retourna dehors sans perdre un instant. À quatre pattes, elle rabattit les pivoinies, les hostas, les hémérocailles et les iris. Elle mit les détritiques qui débordaient de la poubelle dans le tas de compost, en se disant que les arbustes devraient attendre jusqu'au mois prochain pour qu'elle les enveloppe avec des protections hivernales. Elle ramassa les décorations extérieures et les empila négligemment, jusqu'à

ce qu'elle vienne y mettre de l'ordre un peu plus tard. Satisfaite du travail accompli, elle rentra avec Fiouh et se dirigea vers la salle de bain pour prendre une douche. Bien enveloppée dans une robe de chambre en ratine, elle démêla ses cheveux et les attacha en chignon. Ensuite, elle ouvrit sa garde-robe pour se saisir d'une longue jupe grise et d'un gilet bourgogne à manches courtes. Atteinte de bouffées de chaleur, elle était devenue allergique aux vêtements trop chauds. Elle était en train de mettre du mascara sur ses cils lorsqu'entendit Paul revenir du travail.

—As-tu passé une bonne journée ? lui demanda-t-elle en le rejoignant dans la cuisine.

—Comme toujours, on travaille comme des forcenés.

—Maman et mon beau-père vont venir souper avec nous. Cela ne t'ennuie pas ?

—Mais non. On fait quoi pour manger ?

—Rien de bien compliqué, un rôti français avec des légumes.

—Dans ce cas, je vais prendre une douche. Mets de la bière au réfrigérateur.

—D'accord, acquiesça Marjorie en s'exécutant.

Elle dressa la table avec une jolie nappe de couleur prune et sortit la vaisselle du dimanche. Ensuite, elle ouvrit une armoire d'où elle sortit une casserole pour faire cuire des légumes et découpa un pain baguette qu'elle plaça dans un panier. Quand l'eau des légumes se mit à bouillir, elle baissa le feu. C'est à ce moment que la sonnette de la porte d'entrée se fit entendre.

—Entrez, dit-elle à sa mère et à son beau-père après avoir couru pour leur ouvrir. Installez-vous au salon. Je dois faire chauffer la sauce pour le rôti.

—Voulez-vous une bière ? offrit Paul qui en avait terminé avec sa toilette.

—Non, pas de bière. Mais, si tu avais du 7 *Up*, j'en prendrais bien, répondit son beau-père.

Paul servit à chacun un grand verre de boisson gazeuse, tandis qu'il se prit une bière. Dix minutes plus tard, le repas était prêt et Marjorie déposa les assiettes sur la table. Les convives prirent place et commencèrent à manger. La discussion porta sur tous les sujets, sauf sur celui touchant la généalogie de la famille, sujet devenu tabou depuis que Marjorie avait tenté de questionner sa mère à ce propos.

Au bout d'un moment, la maîtresse des lieux se leva et débarrassa la table en transportant une pile d'assiettes sales jusqu'à l'évier. Elle les rinça et les plaça dans le lave-vaisselle, pendant que son mari discutait avec son beau-père et que sa mère la complimentait sur la décoration de la maison.

— Je n'ai pas de mérite, répliqua Marjorie. Ce sont de vieux trucs que j'achète par-ci par-là dans des friperies. Rien de vraiment coûteux. J'aime dénicher des choses pour la maison qui ne coûtent presque rien.

— En tout cas, tu as bon goût.

— Merci maman. Voudrais-tu aller prendre un peu l'air dehors ?

— Oui, mais pas trop longtemps. Je ne veux pas prendre froid.

Marjorie aida sa mère à se lever et à franchir le seuil de la porte, puis la fit asseoir dans une chaise en osier avant de lui poser une couverture sur les jambes. En silence, les deux profitèrent de la fin de soirée en admirant les étoiles qui s'allumaient une à une dans le ciel, comme par magie. Vers le fond du jardin, Marjorie aperçut l'ombre d'un chat qui guettait les poissons rouges du bassin. Refusant qu'il s'en prenne à ses poissons, elle l'effraya en claquant des mains, ce qui fit sursauter sa mère qui s'était assoupie dans sa chaise.

— Je crois que je vais rentrer, annonça cette dernière. Je suis fatiguée.

— Bien sûr, je comprends, acquiesça Marjorie.

Un peu déçue, car elle aurait espéré pouvoir parler un peu de son arrière-grand-mère, elle raccompagna sa mère et son beau-père jusqu'à l'auto et rentra. Une fois dans sa chambre, elle se déshabilla, mit sa chemise de nuit, défit les couvertures et se glissa à l'intérieur du lit. N'ayant pas sommeil, Paul, lui, écouta les nouvelles télévisées. Avant de s'endormir, Marjorie se promit de poursuivre ses recherches le lendemain. Cette nuit-là, elle dormit mal, faisant des rêves cauchemardesques pour ensuite se réveiller sans le moindre souvenir de ce dont elle avait rêvé.

Depuis l'aube, Marjorie cherchait sur son ordinateur des informations au sujet de ses ancêtres. Or, après des heures de lecture, elle dut s'arrêter là, car elle avait mal aux yeux. Elle devait se reposer un peu. Elle ferma l'ordinateur et sortit prendre l'air avec Fiouh. La chasse à l'original étant commencée depuis peu, elle avait entendu trois coups de feu tirés au début de la journée dans le boisé derrière chez elle. Peut-être était-ce quelqu'un qui pratiquait son tir. Auparavant, pendant les deux premières semaines de septembre, c'est la chasse à l'arc qui avait cours. Marjorie entraîna Fiouh sur la rue Principale, devenue tranquille depuis que les enfants étaient retournés à l'école. Elle aimait beaucoup son village, qu'elle trouvait magnifique. Juste au-dessus de la côte située avant l'entrée de celui-ci, on pouvait l'apercevoir dans toute sa splendeur, avec l'église et le lac qui dominaient le paysage. Elle se souvint qu'enfant, elle s'était promis d'y habiter un jour. Son vœu avait été exaucé, puisqu'elle vivait là depuis au moins vingt-trois ans.

Elle fit une halte chez sa mère, visiblement très contente de la voir. À la vue de la balle du chat qui habitait les lieux, Fiouh devint surexcité tellement il la voulait. N'arrivant pas à le maîtriser, sa maîtresse dut écourter sa visite. Sur le chemin du retour, elle se dit qu'elle se sentait apaisée depuis que la vérité sur ses origines avait été dévoilée. Elle avait eu un choc au début, certes, car elle ne comprenait pas pourquoi on la lui avait cachée. Un bref instant, elle songea à son père. Bien qu'elle l'eût vu ramener des proies à la maison, tel que des ours et des lièvres, elle n'aurait jamais deviné qu'il avait du sang amérindien. À vrai dire, leur famille avait souffert d'un très grand manque de communication et cela l'avait toujours intriguée. À présent, elle comprenait mieux pourquoi. Parler, c'était en dire trop. Le silence, par contre, était synonyme de sécurité, en plus d'encourager l'ignorance.

Une fois chez elle, le téléphone sonna, ce qui ne manqua pas de la faire sursauter tant elle était plongée dans ses pensées. C'était Noémie qui appelait pour lui rappeler qu'elle viendrait ce week-end pour les aider à rentrer le bois de chauffage. Avant de raccrocher, les deux femmes se dirent qu'elles s'aimaient, comme elles avaient l'habitude de le faire à la fin de chaque appel, même les jours où elles se parlaient

plus d'une fois. Dans le passé, jamais Marjorie n'avait dit à son père qu'elle l'aimait, car à cette époque, cela ne se faisait pas. En revanche, elle l'embrassait toujours sur le front avant d'aller dormir. Puisse ce geste avoir suffi à lui démontrer son amour, espérait-elle. Elle venait tout juste de raccrocher lorsque sa sœur Louise frappa à la porte de derrière.

— Je ne te dérange pas, j'espère ? lui demanda cette dernière après qu'elle lui eut ouvert.

— Absolument pas. Viens... assieds-toi.

Louise avança une chaise et s'assit en repoussant Fiouh qui la harcelait chaque fois qu'elle venait.

— Tu sais, j'ai beaucoup de difficulté à croire à tout ça, confessa Marjorie en faisant allusion à leurs origines.

— Je te comprends... moi aussi, fit Louise.

— Ce week-end, nous allons chercher le bois de chauffage dans la montagne. Nous devrions garer notre voiture chez toi, car elle va nous encombrer. Tu y vois un inconvénient ?

— Bien sûr que non.

— Merci. Nous devrions ne pas prendre plus de deux jours. Noémie sera aussi là. Elle dit qu'elle veut nous aider, mais je ne veux pas qu'elle se fatigue inutilement. Cependant, j'aimerais bien qu'elle vienne sur la terre de son arrière-grand-père. J'aimerais qu'elle la voie.

— C'est sûr...

Après le départ de Louise, Marjorie mit la machine à laver en marche et prépara une tarte aux bleuets, un dessert que Paul aimait beaucoup et qu'il se plaisait à arroser généreusement de crème fraîche. Les fruits congelés dataient de l'année dernière et ils les avaient ramassés, tous les deux, sous les lignes à haute tension. L'arôme de la tarte cuisant au four embaumait la maison et Fiouh huma l'air avec son museau en battant de la queue, espérant sans doute qu'on lui en servirait une part. Toujours en prévision des temps froids, Marjorie avait rentré les géraniums, le datura, les dahlias et la bougainvillée.

Comme convenu, Noémie vint passer le week-end avec eux pour les aider à ramener le bois de poêle. Ce fut une corvée fastidieuse qui valut à Marjorie de pénibles douleurs musculaires. En avant-midi, le surlendemain, alors qu'elle prenait une pause, elle aperçut un bruant chanteur à la mangeoire. Adorant le chant de ces oiseaux, elle avait espéré tout l'été en avoir dans son jardin. Malheureusement, ce ne fut

pas le cas. Pourtant, les étés précédents, ce n'était pas leur présence qui manquait. Elle ignorait pourquoi ils avaient déserté un environnement aussi paradisiaque.

Le lendemain soir, elle assista à l'éclipse de la lune rouge. C'était spectaculaire ! La lune avait pris une teinte rougeâtre et son péricée la rendait surnaturelle, digne d'un film de science-fiction. De toute sa vie, Marjorie n'avait jamais rien vu de tel. Selon ce qu'elle en savait, ce phénomène s'était déjà produit dans les années 80, sauf qu'elle ne s'en souvenait pas. Même si jadis, son père ne manquait aucune éclipse, il n'avait jamais mentionné que la lune pouvait devenir rouge lorsqu'elle s'alignait avec la Terre et le Soleil. C'était tout de même extraordinaire de voir un tel spectacle de ses propres yeux.

Noémie et Alexis revinrent le week-end suivant pour installer les pneus d'hiver sur la voiture. Durant leur séjour, ils en profitèrent pour marcher avec Paul sur un sentier pédestre situé dans l'un des parcs de la région. Pour sa part, Marjorie dut se contenter de rester à la maison, car depuis sa maladie, il lui était impossible de marcher plus d'une demi-heure sans en payer le prix. À cause des douleurs chroniques dont elle souffrait, elle avait abandonné presque toutes formes d'activités physiques, hormis le jardinage. Encore heureux qu'elle pût vaguer à ses occupations domestiques. La température s'était considérablement refroidie. La splendeur des couleurs d'automne était à son summum. Chaque fois que Marjorie passait devant les fenêtres, elle ne pouvait que contempler cette magnificence. Il fallait en profiter pleinement, car cela ne durait pas longtemps. Quand novembre serait là, la désolation régnerait sur tout le paysage, et ce, jusqu'à la tombée de la première bordée de neige. Ce mois de l'année, Marjorie le trouvait très difficile à passer, car les couleurs disparaissaient pour laisser place à un horizon de grisaille. La terre devenue si dure sous ses pieds à cause des gelées successives s'endormait pour plusieurs mois. Même Fiouh était affecté par ces changements brusques du climat, refusant obstinément de mettre le nez dehors si on ne l'y obligeait pas.

Lorsque Noémie et Alexis s'amenèrent pour le congé de l'Action de grâce, ils dirent avoir déjà aperçu de la neige à quelques endroits le long de la route nationale. Le lendemain de leur arrivée, Paul et eux se levèrent tôt pour préparer un casse-croûte en vue de leur expédition dans le parc. Il faisait très froid, à l'extérieur. À travers la fenêtre, Marjorie leur montra la neige qu'on pouvait voir, au loin, sur

les montagnes. Aussi, leur conseilla-t-elle de s'habiller chaudement.

Lorsqu'elle fut seule, Marjorie prit Fiouh sur ses genoux pour mieux se garder au chaud et profita du silence pour réfléchir. Au cours des derniers mois, elle s'était questionnée sur les points qu'elle avait en commun avec les Hurons, elle qui ne chassait pas, pas plus qu'elle ne pêchait. Malgré cela, tout, en elle, criait sa nature tribale. Elle détestait vivre enfermée à l'intérieur et abhorrait la solitude. Effectivement, pour être heureuse, il lui fallait toujours être entourée. L'été, elle avait bien du mal à se résoudre à rentrer pour dormir à l'intérieur tant le plein air lui était vital. Sereinement, elle avait épousé sa nouvelle identité comme s'il s'était s'agit d'un gant épousant merveilleusement sa main. Toute sa vie, elle avait ressenti un manque, une incomplétude, ce qui avait créé un vide absolu dans tout son être. Heureusement, elle était parvenue à combler ce vide par une grande paix intérieure. Elle se disait que si elle ne connaissait pas les techniques de chasse et de pêche ou les us et coutumes des Amérindiens, c'était sans doute parce qu'on ne les lui avait pas enseignées. Une vie, c'est long quand on ne sait pas qui on est. Le temps qu'il lui restait à passer sur cette terre, elle voulait le passer à mieux connaître la nature de ses ancêtres. Elle remonterait toutes les pistes menant jusqu'à eux. Et comme eux le faisaient avec le gibier, elle suivrait les indices un à un en cherchant dans les moindres parcelles de documents tout ce qui pourrait percer le secret sur sa véritable culture.

L'après-midi du surlendemain, après une partie de Scrabble, elle se joignit aux autres pour faire une balade sur la terre de Rodrigue Jr. Le chemin menant à la terre ancestrale n'était pas encore recouvert de neige. Paul et Alexis avaient pris les devants, alors que la mère, la fille et Fiouh fermaient la marche. Marjorie raconta à Noémie que son père avait dû déménager leur maison de l'autre côté de la rue quand le ministère des Transports avait fait le rond-point à l'entrée de la municipalité. Idem pour l'étable, qui elle, dut être déplacée beaucoup plus loin. Pour appuyer ses dires, Marjorie pointa l'emplacement exact du bâtiment après son déménagement. Constatant que celui-ci se trouvait très loin de la maison, Noémie demanda comment son grand-père s'y prenait pour soigner ses animaux.

— Dans ce temps-là, mon père n'avait pas d'animaux, répondit Marjorie en s'arrêtant pour contempler la nature. Il a construit une autre étable par la suite, mais ne l'a pas souvent utilisée. C'était plutôt

un genre d'entrepôt. Pars devant... Je vais méditer un peu.

Cela dit, elle regarda sa fille s'éloigner d'un pas traînant. Alors que le silence s'installa autour d'elle, elle ressentit pleinement la présence de son père. Ce qu'il pouvait lui manquer ! Sentant les larmes envahir ses yeux, elle les chassa du revers de la main. Elle ne voulait pas se laisser gagner par le chagrin, alors que ses compagnons de randonnée étaient si joyeux. Elle s'empessa donc de les rejoindre et c'est tous ensemble qu'ils retournèrent à la maison.

Le lendemain matin, les enfants rentrèrent à Québec. Chacune de leurs visites s'écoulait toujours à la vitesse de l'éclair. Après leur départ, Paul et Marjorie retrouvèrent la solitude dans laquelle tous les parents étaient plongés lorsque les enfants avaient quitté le nid. Ils avaient soupé tranquillement et en silence, chacun étant perdu dans leurs pensées.

En début de semaine, une gelée blanchissait les toits des maisons. Paul avait allumé un bon feu avant de partir pour son travail. Pendant qu'il faisait brûler les mauvaises nouvelles contenues dans les pages de la gazette, Marjorie lui avait préparé son petit déjeuner. La chaleur s'était répandue dans toute la maison.

Lorsqu'elle fut seule, Marjorie s'installa sur le divan du salon et vérifia le fil d'actualité sur Facebook. Là, au moins, il n'y avait pas que de mauvaises nouvelles. Il y avait aussi la possibilité de donner son opinion. Surtout sur les traitements réservés aux animaux et sur bien d'autres sujets encore, comme la politique. Elle pouvait aussi y voir des vidéos qui la faisaient rire à gorge déployée. Cela lui faisait du bien. Tout à coup, elle en vint à se demander s'il ne valait pas mieux qu'elle abandonne ses recherches. Elle ne savait vraiment plus ce qu'elle devait faire.

À la fin de la journée, elle aida Paul à vider le bassin d'eau. Ils attrapèrent les poissons rouges et les mirent dans l'aquarium pour la période hivernale, qui arrivait à grands pas. Après le souper, ils se rendirent au chalet de Dominique, le premier de la famille à avoir découvert ses origines autochtones. Ce dernier fut très heureux de les voir. À l'image de son père, il était un homme généreux et très cordial. Il avait le même ton de voix que lui. Chaque fois que Marjorie l'écoutait, elle avait l'impression d'entendre son oncle. C'était bon de voir revivre en lui un être cher disparu. Paul et elle durent toutefois abrégier leur visite, car le jour même, Dominique et ses amis avaient tué un orignal. Aussi, devait-il trouver quelqu'un pour le débiter.

Le lendemain, Paul trouva deux poissons morts dans l'aquarium, soit deux des trois truites qu'il avait rapportées pour tenter d'ensemencer le petit cours d'eau au cours de l'été. Voyant cela, il repêcha la dernière truite et la retourna dans le bassin à l'extérieur. Survivrait-elle à l'hiver? Il espérait que oui. Au final, sa femme et lui s'étaient donné beaucoup de mal pour rien. Il était clair que le chlore contenu dans l'aquarium avait tué ces pauvres truites.

Dehors, le vent se leva et se mit à souffler en rafales, tout comme en 1900. Heureusement, il n'y avait pas de feu d'allumer, donc aucun risque d'incendie. Il n'y avait que des feuilles qui virevoltaient de part

et d'autre, ce qui n'était pas sans rappeler une chorégraphie de danse psychédélique. Marjorie repoussa Fiouh qui s'était installé confortablement sur ses jambes et alla retrouver Paul dans la cuisine. Distraitement, elle l'aida à préparer le repas, qu'ils savourèrent ensuite en silence.

Les longues et fastidieuses recherches de Marjorie finirent par porter ses fruits. Elle en avait appris beaucoup plus, sur ses ancêtres, qu'elle ne l'avait espéré au départ. Dans sa tête, elle revoyait les événements du passé tels qu'ils s'étaient jadis déroulés. Elle imaginait Reynald et Wilfred en train de combattre le feu qui menaçait de détruire la maison familiale... Charles qui avait puni le responsable en le privant de son activité favorite... Il avait eu raison de sévir, car les choses auraient pu sérieusement dégénérer. Marjorie pensa ensuite à son père. Savait-il que du sang indien coulait dans ses veines? Elle n'en aurait jamais la certitude. Avec une grosse famille, il n'avait pas eu la chance, contrairement à son père Francis, de courir les bois autant qu'il l'aurait souhaité. Non... Rodrigue travaillait plutôt à l'usine, comme la plupart des hommes de la région. Puis, suite à l'apparition d'une tache sur ses poumons, il dut renoncer à l'environnement nocif de l'usine pour éviter de voir ses jours menacés. Après quoi, il fut engagé au ministère de la Voirie. Malgré tout, il en connaissait beaucoup sur la chasse. Marjorie se souvenait très bien des différents pièges qu'il fabriquait pour chasser l'ours ou le gibier. Un jour, elle lui avait demandé la permission de l'accompagner alors qu'il allait relever ses pièges. Elle fut ravie lorsqu'il accepta de l'emmener. Lorsqu'il abandonna son camion en la laissant à bord, il lui avait ordonné de ne pas en bouger. Comme il avait laissé la porte ouverte, elle avait craint d'être attaquée par un ours. Ce qu'elle avait pu être contente lorsqu'elle le vit revenir!

La mort de son grand-oncle résultait-elle d'un accident ou d'un meurtre? Le coup de feu provenait-il de sa propre carabine ou de celle d'un autre? Son grand-père semblait l'avoir pensé, car autrement, il n'aurait pas poursuivi les présumés coupables au tribunal civil. Tout résidait dans le domaine du possible. Une carabine ne tire pas d'elle-même, sauf s'il y a mauvaise manipulation. Cela pourrait survenir, par exemple, si une personne traversait une clôture avec son arme dans les mains. C'est du moins ce que Marjorie avait appris quand elle avait suivi un cours pour obtenir son permis de port d'armes. Or,

selon ce qu'elle avait lu, il n'était dit nulle part qu'il se trouvait une clôture à proximité de l'endroit où le cadavre avait été retrouvé. Plus elle y réfléchissait, plus elle trouvait cette histoire douteuse. L'un des accusés avait raconté à son grand-père qu'il avait entendu deux coups de feu. Était-il possible qu'un premier coup ait été tiré pour tuer Reynald Turgeon et que le second ait été tiré avec sa propre carabine pour faire croire à un accident? Les témoignages contradictoires la portaient à extrapoler et tout comme son grand-père à l'époque, elle était d'avis que cette affaire avait été bâclée. Évidemment, dans ces années-là, l'étude de la balistique n'était certes pas aussi précise qu'elle l'est aujourd'hui. De même, nous ne savions encore rien au sujet de l'ADN. Tout comme son grand-père, Marjorie trouvait suspect le fait que les prévenus avaient rechercher la carabine jusqu'à cent cinquante pieds du cadavre. Ils avaient pourtant entendu un coup de feu, peut-être même deux. En ce cas, si personne n'y avait touché, il était logique que l'arme soit près du cadavre. Hormis qu'il ait été tué par l'un des prévenus et qu'en fait, ceux-ci recherchaient une douille plutôt que son arme. Marjorie en conclut que tout était possible et que cette triste histoire ne serait jamais élucidée. Ce qui était évident, c'est que les prévenus avaient menti lorsqu'ils avaient prétendu être arrivés en même temps au camp à Boudreault, car l'un d'eux avait dit à Francis : « Si Bergeron et Buissonneau avaient été levés, ils auraient entendu les cris. » Aussi, se fiant à l'endroit qu'on lui avait montré pour lui faire savoir où son frère était tombé, le grand-père de Marjorie avait affirmé que l'arme se trouvait trop loin du corps. À titre de meilleur trappeur de la région, Francis savait très bien jauger les distances et Marjorie était persuadée qu'il disait vrai quand il avait prétendu que la carabine se trouvait à pas moins de six à huit pieds du cadavre. N'était-ce pas pour cette raison que Boudreault s'était empressé de déplacer l'arme du crime? Si Francis n'avait pas cru que son frère était mort d'une syncope, non seulement il n'aurait laissé personne toucher à la carabine, mais de plus, il aurait tout de suite prévenu la police pour s'assurer que personne ne dissimule les indices. Sa mère Lori dut avoir tout un choc en apprenant la nouvelle. À cette époque, le père de Marjorie devait être dans la vingtaine.

Cette dernière quitta ses pensées, car elle devait sortir Fiouh pour lui faire faire une promenade. Tout en marchant, elle se dit qu'elle était très fière d'être une métisse. Les Autochtones l'avaient

toujours fascinée, sauf, bien sûr, lorsqu'enfant, elle regardait les *westerns*. Dans ces films, les Indiens étaient toujours les méchants. Évidemment, après avoir passé toute une soirée à regarder ce genre de films et à voir des Iroquois scalper des Blancs, il était normal de faire des cauchemars. Or, les films américains ont toujours faussé la réalité. Car dans les faits, ce sont les Indiens qui ont été massacrés et qui ont été dépouillés de leur terre par les Blancs. On les a réduits à vivre dans des réserves et à se sédentariser. Pour un homme libre comme le vent, habitué à chasser et à pêcher là où il le voulait, ce dut être horrible.

Au début de décembre, Marjorie emmena de nouveau Fiouh en promenade. Ensemble, ils longèrent une cédrière offrant un paysage magnifique. Ils étaient seuls, dans un silence parfait. Tout à coup, Marjorie décida de s'arrêter près d'un cours d'eau pour méditer quelque peu. Une douce brise souleva la neige tombée sur les branches des cèdres avant de la faire danser dans les airs. On aurait dit une poudre magique sortant tout droit d'une baguette de fée. L'eau, qui n'était pas encore gelée, chantait sa folle cadence dans un débit effréné. Marjorie s'appuya contre un arbre en fermant les yeux, puis resta ainsi jusqu'à ce que Fiouh la rejoigne, l'air de flairer quelque chose. Elle souleva les paupières, mais comprit trop tard ce qu'il avait détecté. Instantanément, un piège se referma sur le cou de la pauvre bête. Marjorie tenta désespérément de le libérer, consciente que chaque seconde comptait et qu'il lui fallait faire vite, car le souffle de son chien s'affaiblissait. Malheureusement, elle n'y parvint pas, car le piège était muni d'un ressort que même un être doté d'une force herculéenne n'aurait pu faire céder. Elle essaya de casser les branches qui retenaient le piège, mais là encore, elle en fut incapable. De toute façon, cela n'aurait point libéré Fiouh, qui agonisait. Prise de panique, Marjorie hurla à pleins poumons.

— À l'aide ! Au secours !

Malheureusement, seul l'écho de sa voix lui répondit.

Fiouh ne devait pas mourir. Pas son chien. Pas son ange gardien. Jamais elle ne pourrait retourner à la maison sans lui ! Voyant qu'il respirait encore, elle essaya à nouveau de le libérer, mais en vain. Elle se coucha alors dans la neige, tout contre Fiouh, et attendit qu'il rende son dernier souffle. Puis, en état de choc, elle quitta ce lieu maudit, persuadée que ce qu'elle venait de vivre n'était pas réel. Elle ne venait pas d'assister à la mort de son chien et n'était pas en train de retour-

ner à la maison sans lui. «Quels méchants dieux plaisantins auraient pu prendre plaisir à faire mourir un chien dans des conditions aussi atroces et à le faire souffrir ainsi?» se demanda-t-elle. C'est alors qu'elle comprit que le monde dans lequel elle vivait était cruel. Rien, absolument rien ne pouvait empêcher les tragédies de se produire si elles devaient survenir. Il était inutile de prier à genoux un quelconque dieu ou de pleurer sur son sort. Tel un insecte pris dans une gigantesque toile d'araignée, il ne restait plus qu'à attendre d'être dévoré par l'adversité. Elle avait lu, quelque part, que les épreuves, en ce bas monde, servaient de leçons de vie et que la vie était un apprentissage. Elle se serait bien passée de cette dernière leçon !

À peine après avoir rapatrié la dépouille de son chien avec l'aide d'un voisin et avoir enterré la carcasse dans le jardin, elle apprit le décès de sa meilleure amie. On dit que la vieillesse est sagesse. Pourquoi donc ? «Heureux ceux qui sont morts en bas âge, se dit Marjorie, car ils sont morts dans l'allégresse. Ils n'ont jamais eu à vivre de déchirement, hormis leur séparation d'avec les vivants.» Lorsqu'on perd des êtres chers, qu'il s'agisse d'humains ou d'animaux, la blessure ne cicatrise jamais. Il faut juste la recouvrir d'un pansement et tenter d'oublier. Mais tôt ou tard, elle refait surface par le biais de la pensée.

Marjorie abandonna ses souvenirs dans les profonds tiroirs de sa mémoire. Après que Paul et elle eurent enterré leur chien, juste avant de rentrer, elle remarqua les jaseurs d'Amérique qui se disputaient les fruits rouges du sorbier. Lorsque ces derniers, malgré leur querelle, furent tous repus, ils s'envolèrent vers le boisé, celui-là même où Fiouh s'en était allé. Pauvre Fiouh ! Sans doute avait-il été lui aussi victime du mauvais sort lancé jadis par le chaman.

Après une mauvaise nuit, Marjorie se réveilla à 4h00 du matin. Il avait neigé pendant la soirée. «Il est grand temps que l'hiver s'installe si on veut en finir», songea-t-elle. La veille, elle avait lu, sur *Facebook*, un message de son cousin Marc qui lui annonçait que leur tante Sarah avait été hospitalisée en raison d'une pneumonie. Que souhaiter pour elle, sinon qu'elle s'en remette ?

Après le départ de Paul pour le travail, Marjorie but un café, assise près du poêle à bois. La chaleur que celui-ci diffusait l'alanguit, au point où elle ne tarda pas à se rendormir. Quelques instants plus tard, elle fut réveillée par un rêve étrange, au cours duquel elle avait entendu quelqu'un respirer bruyamment à l'aide d'une bonbonne d'oxygène.

Les efforts considérables que faisait cette personne pour prendre son souffle l'avaient tirée du néant. Marjorie conclut que c'était sa tante Andréa qui était venue la visiter durant son sommeil. La dernière fois qu'elle l'avait vue, c'était à l'hôpital où effectivement, sa tante respirait à l'aide d'une bonbonne d'oxygène. Elle accordait énormément d'importance aux rêves, même si elle ne comprenait pas toujours leur sens. Il arrivait souvent que leur signification lui apparaisse plusieurs semaines plus tard, voire des années. Elle connaissait l'importance de prendre les rêves au sérieux. D'ailleurs, le missionnaire Brébeuf, au premier temps de la colonisation, avait été ébahi de voir à quel point les Indiens traitaient sérieusement leurs songes. N'avait-il pas écrit que si les chrétiens suivaient leurs inspirations divines avec autant de soin que le faisaient les Indiens, ils deviendraient de grands saints ?

Sur cette pensée, Marjorie se leva et se dirigea vers la cuisine pour cuisiner son petit déjeuner. Après avoir mangé, elle commença à préparer la nourriture et les bagages, car Paul et elle allaient bientôt se rendre en Estrie où ils avaient loué un chalet pour une semaine. Elle rêvait déjà des promenades en forêt et des soirées au coin du feu.

Déjà trois semaines que décembre était arrivé et il n'y avait qu'une mince couche de neige qui saupoudrait la terre, tel du sucre en poudre sur un beignet. Le lundi en fin d'après-midi, Paul, Marjorie, Noémie et Alexis prirent la route pour Dudswell et arrivèrent sans encombre dans les Cantons-de-l'Est. Le chalet qu'ils avaient loué était très spacieux et avait été décoré pour la fête de Noël. Plusieurs têtes de cerf ainsi que celle d'un ours noir ornaient les murs, ce qui donnait des allures de camp de chasse à la propriété. Au second étage, des lits confortables qui ne demandaient qu'à être défaits attendaient les visiteurs. La cuisine, pour sa part, était superbement équipée et comportait deux réfrigérateurs déjà remplis de la nourriture que la famille avait préalablement préparée, histoire de ne pas avoir à cuisiner durant les vacances. De grandes fenêtres permettaient de scruter les alentours, dans le cas où des chevreuils s'approcheraient. Chaque jour, Marjorie surveillait les abords du chalet, mais toujours en vain. À l'extérieur, une clôture de pieux longeait la rive droite d'un petit lac dont l'eau n'était pas encore gelée. Le propriétaire avait indiqué à ses locataires qu'au-delà du point d'eau, il possédait plusieurs acres de terrain et qu'ils pouvaient s'y promener à leur guise. L'absence de neige avait un peu déçu tout le monde. Tous, sauf Marjorie, qui elle, en était presque soulagée, car le fait de devoir utiliser des raquettes pour marcher aurait réveillé ses douleurs chroniques.

Malgré l'absence de Fiouh, elle continuait à se balader dans la forêt. Le lendemain après-midi, lorsqu'elle sortit prendre l'air, elle entendit les cris d'un écureuil qu'elle crut en détresse. Cherchant la provenance des cris, elle marcha jusqu'à l'animal pour lui venir en aide, puis surprit le rongeur en plein déjeuner. Sa présence ne semblait pas le déranger le moins du monde, car il continua de se goinfrer. Marjorie pouvait l'observer à loisir, alors qu'il entraît et ressortait d'un trou situé au milieu du tronc d'arbre où il devait cacher ses noisettes, au son des geais bleus qui criaient à tue-tête.

Le sentier que Marjorie empruntait pour ses promenades quotidiennes était marécageux à certains endroits. À environ cent cinquante mètres du lac, un barrage de castors avait été érigé juste à côté du chemin, ce qui permit à Marjorie de contempler à souhait leur habitat.

Elle nota que leur édification avait été colmatée avec de la boue, histoire de lui procurer une solidité à toute épreuve. Elle tenta de retirer une branche, mais ce fut peine perdue, car la vase avait cimenté toute la construction. Les castors sont d'excellents architectes, au même titre qu'ils sont d'excellents ingénieurs.

Les pensées de Marjorie la ramenèrent à son grand-oncle Reynald qui jadis, avait perdu la vie pour deux rognons de castor. Elle se demanda s'il avait ressenti de l'appréhension en se sachant seul contre quatre hommes armés. Buissonneau avait allégué qu'il chassait sur les terres d'autrui pour convaincre les autres de l'accompagner. Autrefois, les Indiens ne chassaient-ils pas partout dans les forêts canadiennes? Après tout, ces terres leur appartenaient avant l'arrivée des Européens. Peut-être que Reynald Turgeon n'avait fait que défendre ses droits en tant qu'autochtone. Sa mort avait-elle fait en sorte que dès lors, on avait décidé de taire les origines de la famille? Sa mère Lori avait-elle craint un autre drame et ordonné le silence sur ce point? Voilà qui semblait plausible et qui expliquerait pourquoi Marjorie ignorait tout sur ses ancêtres. C'est sa terre ancestrale qui lui avait révélé le secret sur ses origines, lesquelles, jusque-là, étaient profondément enterrées sous soixante-dix ans de silence. Pourquoi avait-elle eu cette révélation? L'esprit de Lori serait-il à l'origine de tout cela?

Le stress et la fatigue vécus par Marjorie ces derniers jours se dissipaient progressivement grâce aux bienfaits de la relaxation que lui procuraient ces vacances. Ce n'était peut-être pas le cas de Paul, qui parfois, devait s'assoupir sur le divan pour récupérer. Il faut dire qu'il se couchait très tard, lui qui refusait de céder sa place lors des parties de cartes et des concours de *sudoku* auxquels il se livrait en fin de soirée avec Noémie et Alexis.

Or, comme toute bonne chose a une fin, le jour du départ ne tarda pas à arriver. Marjorie et Paul partirent tôt en matinée et atteignirent Québec en fin d'avant-midi. La ville était recouverte d'un épais brouillard qui s'étirait sur toute sa superficie. Le couple s'arrêta environ une demi-heure pour faire quelques achats, ce qui permit à la brume de se dissiper et de laisser voir la magnifique pleine lune qui tint compagnie aux voyageurs.

À la campagne, la neige était au rendez-vous pour le réveillon de Noël. Elle avait jeté son immense manteau blanc sur les sapins qui pliaient sous son poids. Rien de mieux qu'un paysage cotonneux à

la sortie de la messe de minuit. Devant un tel spectacle, Marjorie ne put s'empêcher de songer à tout ce qu'elle avait appris ces derniers mois. Il n'y avait pas si longtemps encore, elle ignorait qui elle était vraiment. Elle s'était elle-même extirpée des ténèbres qui l'envahissaient depuis sa naissance. Dès l'âge de trente ans, elle eut la certitude que quelque chose manquait à son identité. Elle avait tellement cherché pour résoudre l'énigme, que ses efforts avaient fini par porter leurs fruits : «Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux.» Cette citation célèbre du temple de Delphes l'avait toujours intriguée. Elle s'était demandé ce qu'elle ignorait sur elle-même. Son cousin Dominique avait trouvé la vérité dans le monde matériel, tandis que le monde spirituel l'avait révélée à Marjorie. La présence de ce monde par l'entremise des rêves et des prémonitions avait jalonné les années de son existence, en plus de lui révéler des secrets bien gardés. Ce fut grâce à ses efforts constants que Marjorie Turgeon avait réussi à retrouver les traces de Joachim, Cécile Arenhatsi et leur fille Marie-Félix. Ceci, parce qu'un de leurs descendants avait publié sur internet tout ce qu'il savait à leur sujet. Il avait signé le document sous le nom de *Lapin Blanc*. C'est en prenant connaissance du vécu de la totalité de ses ancêtres que Marjorie comprit pourquoi ses origines autochtones avaient été ensevelies sous plus de quatre cents ans d'histoire... Une question de survie.

Épilogue

La Cour suprême du Canada a déclaré que les Métis et les Indiens non inscrits étaient des Indiens au sens de la loi, ce qui les plaçait sous la responsabilité du gouvernement fédéral. À partir du moment où cette décision a été prise, plus personne ne serait exclu. Gabriel, le fils d'Harry Daniels, un leader métis, a porté cette cause devant les tribunaux et à sa plus grande satisfaction, a obtenu gain de cause. Une belle victoire pour tous les Autochtones. Ce jugement de la Cour suprême touchait six cent mille Métis et Indiens non inscrits.

En apprenant cette nouvelle, Marjorie eut l'impression qu'elle s'était endormie sur une feuille de chêne depuis qu'elle était toute petite et qu'elle se réveillait soudainement plus grande que l'arbre lui-même. En fouillant sur internet, elle découvrit le rapport d'enquête de la Commission de vérité de réconciliation du Canada, lequel concerne les abus commis dans les pensionnats autochtones. Il s'agit d'une compilation de témoignages transmis par six mille personnes ayant subi des sévices de toutes sortes. Le rapport fait mention de trois mille deux cents enfants morts de malnutrition, de la tuberculose ou des suites de mauvais traitements. Entre 1900 et 1996, plus de cent cinquante mille enfants ont été arrachés à leur famille, pour ensuite être confiés à des pensionnats ayant pour mandat de les soustraire à leur culture. Avec deux seuls mots, vérité et réconciliation, on semblait avoir fait réparation. Marjorie avait sur les lèvres le mot ignominie, mais c'était un euphémisme. Elle n'avait pas assez de vocabulaire pour qualifier ce qu'on avait fait à ces pauvres gamins. Les autorités de l'époque avaient eu beau soustraire les Indiens à leur culture, mais jamais elles n'étaient parvenues à soustraire la culture de leur cœur. Ça, jamais. Elle coule dans leurs veines. Elle est ce qu'est la sève à l'arbre, le soleil aux plantes. Tout comme le débit tumultueux de la rivière, on ne peut pas freiner le sentiment d'appartenance à un peuple. Ce qui est inné impose ses lois. L'identité des individus est indélébile, au même titre que les empreintes digitales. Mais cela, l'Homme blanc ne l'a pas compris. Pour en avoir fait l'expérience, Marjorie savait que la Terre sacrée peut révéler des secrets longtemps cachés. Elle parle, mais seuls ses enfants peuvent l'entendre... Et on avait arraché l'Indien à sa mère, la Terre. Quelle terrible erreur ! La Nature reprend

toujours ce qui lui appartient. Les missionnaires d'autrefois, ceux-là mêmes qui étaient venus évangéliser les *Sauvages*, ignoraient tout du pouvoir qu'avaient les Autochtones de communiquer avec le monde spirituel. Ils croyaient posséder la vérité, mais n'avaient jamais eu de ligne directe avec l'au-delà. Ce n'est qu'en faisant preuve d'une très grande sagesse qu'on peut bénéficier d'une connexion avec le Grand Esprit.

Marjorie songea au chaman qui avait lancé un sort à Marie-Félix. Se pouvait-il que ce mauvais sort se soit perpétué jusqu'à son grand-oncle Reynald ? Et peut-être jusqu'à elle-même ? Après tout, lorsqu'elle avait été gravement malade, les médecins étaient sidérés par la fulgurance de sa maladie. Selon la force du pouvoir du chaman, il se pouvait très bien que son sort s'étende sur tout le reste de la descendance de la famille. Il fallait espérer que non.

